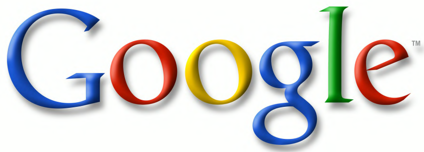
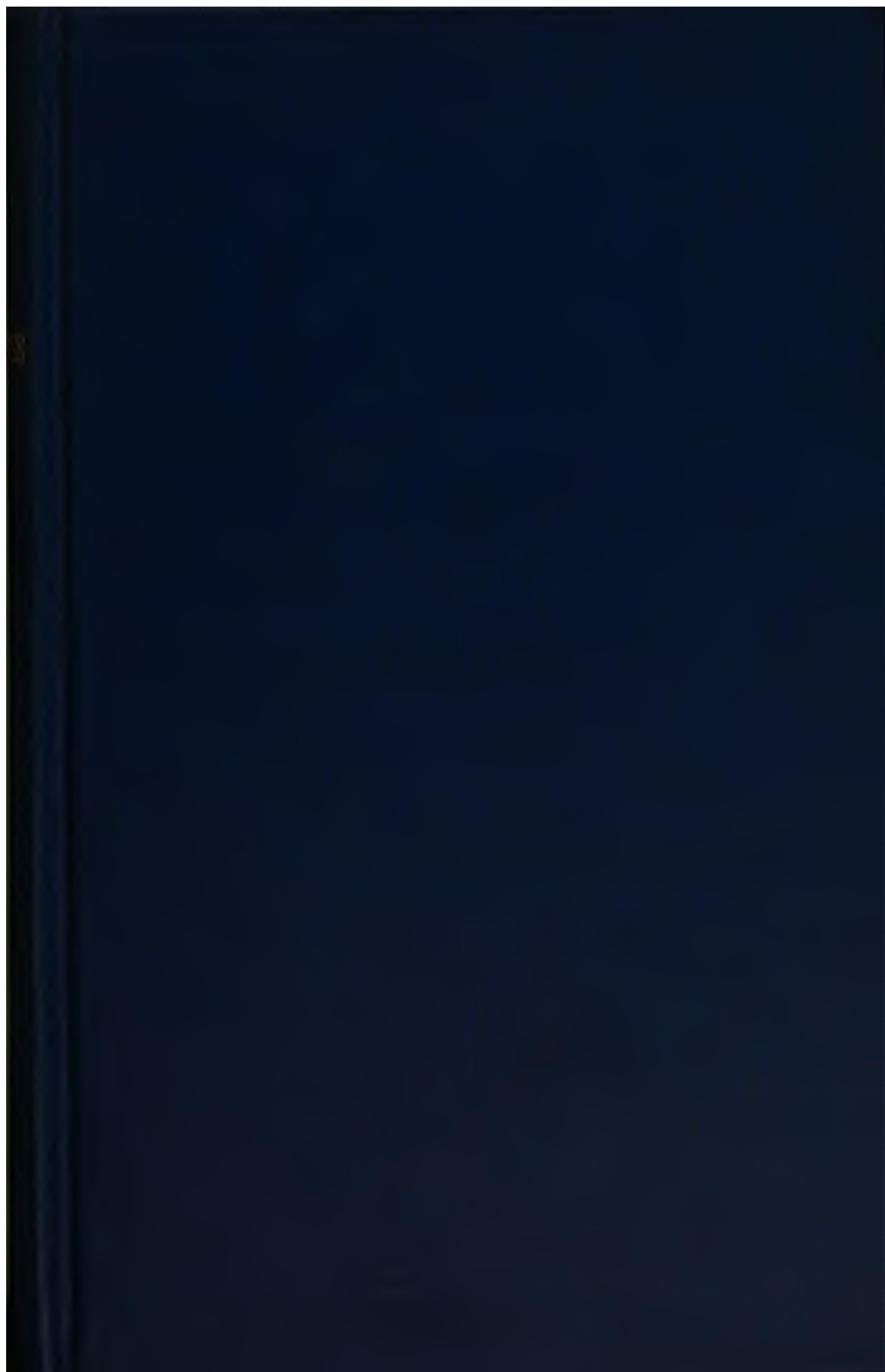





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ESSAIS DRAMATIQUES

Publication posthume faite à la prière et avec les pleins pouvoirs de la famille, aux frais de la Section de Littérature de l'Institut genevois, et par les soins du Président de cette Section.

NEUCHATEL. — IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER

CHARLES FOURNEL

ESSAIS DRAMATIQUES

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR

H. FRÉD. AMIEL

VALÉRIE.
LE VIOLON MAGIQUE.
SCHINDERHANNES.
LE MARIAGE DE SCARRON.

PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ & FISCHBACHER

NEUCHATEL — LIBRAIRIE J. SANDOZ
GENÈVE — LIBRAIRIE DESROGIS

1878

Pendent opera interrupta.
VIRGILE.

Toute édition d'écrits posthumes et inachevés est une espèce de toilette qui a demandé quelques épingles : prenez garde de venir épiloguer là-dessus.
SAINTE-BEUVE.





NOTICE SUR CHARLES FOURNEL



Le poète, mort il y a quelques années, et dont nous avons ici la mission pieuse de présenter un dernier ouvrage, n'est pas le premier venu; car ce volume serait le sixième dans ce qu'on pourrait appeler la série de ses œuvres complètes. Son nom n'est point ignoré à Genève des personnes versées dans la littérature contemporaine, car, sans être de la première élite, du ban des maîtres, il appartient à la phalange, encore enviée, de ceux à qui l'on doit des productions marquées au bon coin. Enfin, bien qu'il soit Lorrain de naissance et n'ait jamais habité parmi nous, il ne nous est cependant pas étranger, comme on le verra tout à l'heure, et même on pourrait le dire un peu des nôtres. Tout ceci me facilite une tâche dans laquelle j'ai eu, pour m'aider, outre les papiers laissés par l'auteur, et plusieurs correspondances

communiquées, des souvenirs personnels qui remontent loin, et des relations qui, malgré de longues intermittences, ont toujours été continuées. Je vais donc essayer de résumer, en quelques pages, toute une existence de travail intellectuel, et de retracer une physionomie qui a sa gravité triste comme aussi sa franche et distincte originalité.

C'était vers 1847, peut-être en 1846. Simple étudiant à Berlin, je creusais alors le mystère des grands systèmes de la philosophie allemande, entre autres ceux de Krause et de Hegel. Le dernier cours de Schelling et des préoccupations intellectuelles communes m'avaient mis en rapport avec un Français du Dauphiné, esprit méditatif, qui avait trouvé à Munich sa veine et son homme et professait, en vrai méridional, un culte enthousiaste pour Baader, le mystique penseur. M. Sougey-Avizard (qu'il me permette de placer ici son nom) me fit faire la connaissance d'un de ses compatriotes avec lequel il avait déjà noué une amitié qui devait survivre à toutes les épreuves et durer jusqu'à la mort. Ce compatriote, littérateur établi à Berlin, était précisément Charles Fournel.

Brillant cavalier de 29 à 30 ans, élancé de taille, élégant de tournure, beau de visage, le teint castillan, moustaches et cheveux noirs, les yeux

grands et fiers, Fournel, à cette époque, représentait assez bien un hidalgo de lettres. Sa position sociale était fort avantageuse : il enseignait la littérature française aux jeunes princes et princesses de la maison royale. Il avait l'air heureux et en bonne passe, mais toutefois semblait peu liant, peu flexible, fort contenu et réservé. Sa passion visible, et la seule communicative, était la passion de l'art. Sa conversation ne roulait guère volontiers que sur les questions de style, de rhythme, de strophes, de rimes, de sentiment, en un mot sur la poésie. Tous ses loisirs étaient absorbés par le volume qu'il allait publier prochainement.

Comme il était plus que discret sur lui-même, sur ses circonstances personnelles et sur ses antécédents, je n'ai appris que beaucoup plus tard, c'est-à-dire tout récemment et par d'autres, les quelques détails biographiques qui vont suivre.

Issu d'une bonne famille de Génicourt, en Lorraine, son père avait été pendant une trentaine d'années premier chef de bureau à l'intendance militaire de Metz. C'est dans cette ville de guerre que, le 24 mars 1817, naquit Charles Fournel. Il avait un frère et deux sœurs. Le frère, son aîné, homme distingué, fut professeur d'histoire naturelle et membre de l'Académie de Metz (mort

en 1846 à 33 ans); des deux sœurs qui vivent encore, l'une s'était vouée à la musique, l'autre à la peinture. Comme on le voit, Fournel était de race intelligente et un milieu sérieux et cultivé favorisa son premier développement.

Il fit ses études au lycée de sa ville natale et fut envoyé à Paris pour les compléter. Mais la mort de son père (1837) l'obligea à les interrompre avant les grades universitaires. Les circonstances étaient changées; le jeune homme dut pourvoir à son existence. Il entra comme secrétaire chez le comte de Kaiserling, diplomate autrichien. Il voyagea avec lui et visita ainsi une partie de l'Italie et de l'Allemagne. Leur itinéraire, après Venise et Vienne, les conduisit à Berlin, où devait s'écouler la plus agréable partie de la carrière de Fournel, les quinze ou seize plus belles années de son existence. Un orage cependant l'attendait au début.

Introduit par le comte de Kaiserling auprès du baron de la Motte-Fouqué, et très-bien accueilli par ce nouveau protecteur dont il devait bientôt habiter la maison et plus tard présenter à la France le célèbre poème intitulé l'*Ondine*, le jeune Lorrain avait à peine pris pied dans la capitale de la Prusse, qu'il reçut de la police l'ordre de quitter la ville

et de repasser la frontière. De fausses indications l'avaient fait prendre pour un agent français. Au reste, pire disgrâce était advenue quatorze ans auparavant, en même lieu et pour une cause pareille, à un homme bien plus connu, à Victor Cousin.

Réfugié à Francfort, alors ville libre, et bien recommandé, il en profita (1839) pour se faire connaître du public : il ouvrit un cours de littérature française et publia un volume de vers. Le cours fut goûté et le mit en relations avec le poète genevois Henri Blanvalet, qui égrenait alors les élégies réunies plus tard dans sa *Lyre à la mer*. Le petit volume intitulé *Ombres et Rayons* (curieuse coïncidence avec le titre que Victor Hugo donna à ses poésies de 1840), fut dédié à Mme la baronne de La Motte-Fouqué. Il est devenu introuvable.

Rentré à Berlin peu après, grâce à une intervention bienveillante, Fournel connut Paul Ackermann, érudit français, grammairien, lexicographe et critique de haute valeur, qui fut le collaborateur de Charles Nodier. M. Ackermann s'intéressa au jeune poète, l'encouragea et finit par le patronner. C'est lui qui écrivit la lettre-préface pour le second recueil publié par Fournel, les *Lais et Ballades* (1844). C'est encore lui qui, vers la même époque, atteint de la maladie de poitrine à laquelle il devait

succomber en 1846, et obligé de renoncer aux leçons, recommanda efficacement son protégé à Alexandre de Humboldt, comme son remplaçant le plus désirable pour l'enseignement du français à la cour.[1]

Les *Lais et Ballades* ont disparu de la librairie, ainsi que les *Ombres et Rayons*. La famille même n'en possède que le manuscrit. L'auteur les regardait sans doute comme des péchés de jeunesse et n'en a plus fait mention. D'ailleurs les bonnes pièces de ces deux premiers recueils (je viens de m'en assurer sur les textes), ayant été conservées et transcrites dans le troisième, il est probable que Fournel aura détruit ces ébauches préparatoires, ne voulant dater littérairement que de sa maturité, et il avait raison.

Quoi qu'il en soit, une sorte de nuage entourait pour moi son passé, quand nous nous rencontrâmes, et nous ne parlions, comme je l'ai déjà dit, que de métrique, de poésie populaire, de Rückert, de Heine, de Ronsard et sujets circonvoisins. Il s'étonnait de me voir m'intéresser aussi à d'autres choses, et je me rappelle ce mot caractéristique,

[1] Mme Paul Ackermann, qui aidait son mari dans ses travaux scientifiques, et qui « à cette époque ne s'intéressait guère à la poésie, aux poètes moins encore » (Lettre de Mme Ackermann, du 19 juillet 1876), est la même Mme Ackermann dont les beaux vers ont récemment fait éclat dans la littérature et l'ont classée parmi les « grands désespérés ».

un jour qu'il avait jeté en soupirant un coup-d'œil dans le volume de Hegel ouvert sur mon pupitre : « Vous lisez cela ? Moi, je n'y entendrai jamais rien. » Le Baader de son ami Avizard ne doit pas l'avoir jamais attiré davantage.

Le volume où il espérait donner sa mesure parut en 1848, sous le simple titre de *Poésies*. Il contenait 77 pièces en 300 pages. Ces morceaux, très variés de sujet, de coupe et d'allure, peuvent être ramenés à cinq groupes : lieds, paysages, contes de fée, ballades fantastiques ou chevaleresques, miniatures, plus deux ou trois pièces personnelles où sous la hautaine indifférence perce quelque peu d'amertume.

Le journal de Paris où avait écrit Vinet, le *Semeur* (du 4 octobre 1848), consacra huit colonnes à ce recueil et en fit une étude approfondie, reproduite presque en entier dans le *Courrier de Berlin*. « Nous avons-là, disait le critique I. Z. L., une œuvre à la fois réfléchie et choisie, fruit d'un talent qui ne se cherche plus, d'une vocation mûre, en un mot, d'un écrivain et non d'un dilettante. » Après avoir suivi le poète dans toutes les nuances de son développement, l'auteur concluait : « Le mérite de M. Fournel nous paraît être de tenter une voie nouvelle et de conduire à

un rajeunissement poétique sur trois points : dans les *sources,* en revenant aux poésies populaires; dans le *style,* en restituant au mètre et au rhythme leur destination primitive et en poursuivant le caractéristique; enfin, dans le *genre,* en ramenant l'attention sur la ballade, comprise à la manière allemande ou anglaise.»[1]

Fournel resta six années encore à Berlin. MM. Victor Cherbuliez et Marc-Monnier l'y connurent vers 1851, en pleine sève de curiosité et de production. Les légendes, les vieilles gravures, les tableaux archaïques, l'ancienne langue et l'art des vers se partageaient son temps et ses goûts. Deux filons nouveaux d'études et de recherches s'ouvrent devant lui à cette époque. Avec les missels, il s'éprend d'amour pour les images sur fond d'or, pour la chrysographie, dont il retrouve la technique et qu'il pratiqua depuis avec supériorité. Dans le théâtre du Moyen-Age, et sans doute dans quelque ressouvenir d'Italie, il entrevoit l'idée d'une nouvelle forme de comédie, dont l'octosyllabe serait le vers et les personnages des marionnettes. Nous pouvons citer à ce propos

[1] Ces feuilles d'antan ont été retrouvées dans les papiers du poète. En relisant aujourd'hui les pages d'autrefois, I. Z. L. ne trouve aucune bonne raison de n'en pas avouer la paternité, puisque ces lignes oubliées ont donné de la joie. On devine que le correspondant du *Semeur* n'est autre que l'auteur de la présente notice.

le meilleur des témoignages, celui du fécond littérateur qui devait réaliser cette idée et se tailler du premier coup dans la comédie politique des marionnettes nationales une spécialité aristophanesque.

Il vous souvient, mon cher maître [écrivait M. Marc-Monnier en août 1852], de ces longues soirées que nous passions ensemble, il y a six mois à peine. Suivez-moi, me disiez-vous. Les chemins sont ouverts. En travaillant pour les marionnettes, vous pouvez être sérieux et non pédant, absurde et point frivole..... Cela dit, je rends à César ce qui est à César. Cette œuvre [le *Sic vos non vobis*] est à vous; recevez-la comme un témoignage d'amitié et de gratitude... Je regarde comme un devoir de vous remercier devant mes amis et de leur nommer mon maître. *(Dédicace.)*

Un peu plus tard (en 1854), arrive de Genève encore une autre marque publique d'estime. Fournel fut nommé membre correspondant de la Section de Littérature de l'Institut alors naissant. Cette distinction le flatta, et dès lors, à bien des reprises, il nous envoya des productions inédites qui furent lues dans les séances et insérées dans le Bulletin. Mais cette même année devait être pour lui l'année critique et décisive.

L'éducation de ses élèves princiers était terminée; il était marié depuis quelques mois; il avait 37 ans; il lui fallait songer à l'avenir. La patrie, après 17 ans d'absence, a bien des séductions secrètes

pour le cœur. Dix-sept ans de séjour dans les langues étrangères, c'est un bien long exil pour un lettré. Fournel crut bien faire de revenir en France. Il avait quelques épargnes et comptait sur son talent ou sur ses connaissances acquises pour se trouver un gagne-pain dans la littérature ou, à défaut, dans l'enseignement. Mais il oubliait deux choses : c'est qu'il était de col roide et qu'il n'était pas gradué. Il partit.

Après une visite à sa famille et à sa ville natale pendant laquelle vint au monde son premier-né, il risqua sa barque sur les eaux parisiennes. Quelles avances fit-il à la fortune ? quelles furent ses tentatives, ses démarches, ses relations pendant ses dix-huit mois de croisière dans la capitale ? Tous les renseignements nous manquent. Seulement les déceptions durent être promptes et nombreuses. Fournel fut, il est vrai, en 1855, commissaire à la section prussienne de l'Exposition universelle, mais dès l'été de 1856 nous le trouvons à Orléans, dans la très-humble position de suppléant du maître d'allemand au collége, c'est-à-dire tombé du haut de ses nuages d'or et garrotté par la nécessité. Une lettre à M. Avizard nous le fait voir à ce moment.

. . . .

Ah ! si j'étais doué de cet esprit qui guide dans les affaires une foule de gens que l'on méprise parce qu'on les

envie; si j'étais intrigant, insinuant, insistant! mon sort ne serait pas le plus mauvais; du moins je n'aurais pas lieu de regretter la place peu honorée de maître d'allemand dans un lycée. C'est égal, il faut songer à faire quelque chose; j'y songe . . . .
Mieux vaut peut-être aller soit à Berlin, soit ailleurs, donner des leçons de français (c'est un métier où j'ai gagné quelques épargnes), que de faire la classe à 3 fr. 50 par jour! 3 fr. 50! mais c'est le prix d'une leçon d'une heure à Berlin! Enfin, mon cher, il me reste pour signifier au public mon existence, la plume et la tête. Mon volume de pièces rimées que tu connais, ma petite comédie à laquelle tu reviens dans ta dernière lettre, ne doivent point être considérés comme non avenus. J'ai une foule de choses à écrire qui n'attendent pour jaillir que le moment opportun.........
.... Je ne te parle pas de mes petits talents de doreur d'images et pourtant il faudra peut-être les mettre en avant. M. Louandre, qui a le verbe décisif à la bibliothèque de la rue Richelieu, me disait en considérant ces vétilles scintillantes que j'avais faites sur vélin : Avec cela il y a de quoi gagner 30 fr. par jour à Paris, mais il faut être bien dirigé. Vous n'êtes pas l'homme qui puisse faire valoir ce travail, trouvez quelqu'un d'habile et vous gagnerez de l'argent. Me vois-tu, cher ami, courant Paris à la recherche d'un homme habile? Le premier que je rencontrerai sera un Curmer ou un Américain! Mon Dieu, mon cher, toi qui me plais, toi qui es si intelligent, si bon, si fraternel, pourquoi n'es-tu pas en même temps habile pour me sortir de peine? (Orléans, 30 novembre 1856).

Pris dans l'engrenage universitaire, il n'osa pas en sortir. Après les anxiétés de la vie au jour le jour, un traitement fixe lui parut un port. Il ne sollicita donc qu'un déplacement et choisit le lycée

de Tournon-sur-Rhône, parce que Tournon est à l'embouchure de l'Isère, et que l'Isère baigne les murailles de Tullins, où demeure l'ami, le seul ami qui peuple pour lui le grand désert de France. Sa requête fut écoutée et il courut à son nouveau poste. Terrible fut la première impression :

Mon cher ami, me voilà depuis hier au soir dans cette affreuse bourgade. J'y suis arrivé seul; ma famille est restée à Orléans... Oh! qu'ai-je fait?... Je ne sais qui me retient de m'en aller sans tambour ni trompette, de me sauver bien loin.

Mais la chaîne était rivée, bien rivée. C'est à Tournon qu'il ramera treize ans et jusqu'à son dernier souffle. Il y retrouvera du reste son équilibre. Quel poids n'est allégé par l'habitude?

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier;

d'ailleurs le sentiment du devoir accompli console de tout. Voyons quelle fut la vie de Fournel dans ces treize années.

En dehors de sa besogne officielle et obligatoire il se crée des occupations à son goût. Evitant une société qui ne lui plaisait guère, se renfermant toujours plus dans le cercle des affections domestiques, il donne une place croissante à l'éducation de son fils unique (sa fille était morte en bas-âge). De longues promenades, la miniature et la pêche alimentaient tour-à-tour sa rêverie. Aux vacances, il faisait tantôt une excursion dans les montagnes

avec l'ami de Tullins, tantôt une pointe sur Paris. Aux heures de loisir, il lui arrivait de s'envoler sur les ailes de l'imagination. Une ravissante lettre du lundi de Pâques 1865, nous le montre ainsi à l'essor; insérons-la tout entière ou à peu près, et qu'on pardonne à l'auteur ses malices et ses boutades, car les rayons de gaîté commencent à se faire rares dans son existence rétrécie.

..... Tu te moqueras de tout, excepté de ton travail. Moi je vis comme un ver-à-soie dans son cocon, je file doucement. On me reproche de ne pas voir que je suis à Tournon; on se donne des peines pour me le faire sentir; il y a des gens même qui ne peuvent avaler que je ne fasse pas attention à eux. Pourtant je ne marche sur personne, je me détourne, voilà tout. Quant à Tournon, est-ce que je suis à Tournon plutôt qu'à Soissons? Voilà sous mon toit en saillie une petite hirondelle à la tête noire, à la queue blanche; elle glisse dans l'air comme une flèche empennée; elle nage dans le bleu de là-haut, elle rit, elle crie, elle folâtre, elle s'amuse à boire du soleil, à se rouler dans les vagues de l'air frais, elle se baigne dans les voluptés de la vie sans poids; elle ouvre ses ailes, elle tend les bras, et la voilà qui marche, qui mange, qui court, qui boit, qui vit comme les anges, sans se donner la peine de vivre. Eh bien! cette petite est-elle à Tournon? Elle a du ciel sur elle, elle a des mouches dans l'air, elle a une petite tourelle en encorbellement où elle fait faction, elle sait des airs égyptiens qui se chantaient déjà du temps de Cléopâtre et qui lui paraissent toujours à la mode; elle vit de bonheur, de bonheur seulement, sans le moindre mélange de ces mauvaises drogues dont l'homme a besoin pour ne pas se dégoûter

d'être heureux ; elle danse, elle chante, et cela du matin au soir au grand air, au grand air, au grand air ! Est-elle à Tournon ? sait-elle que Tournon existe ? a-t-elle seulement vu Tournon ? Les bons bourgeois, en rehaussant leur cravate, admirent cette hirondelle qui sait si bien le chemin de leur ville, qui y a pris goût et qui y revient ! Moi, s'il faisait seulement toujours beau, je ne me douterais pas non plus que je suis à Tournon. Je me rappelle bien avoir été à Tournon pendant que j'étais à Paris ; à Berlin aussi, je me suis trouvé à Tournon ; c'est quand le ciel était maussade, que tout m'assommait, que je m'ennuyais de respirer un air saturé de vulgarité et de brume. Mais que l'azur du ciel se ragaillardisse, que le vent soit gai, que le soleil donne à plein collier, je me trouve tout de suite à mille lieues de Tournon, je suis chez le bon Dieu. En fait d'élément humain, ce n'est pas dans les murs étroits, aux angles aigres des petites maisons des petites villes qu'il s'en trouve jamais. Les petites villes répètent le village avec un grossissement qui est une bouffissure. Une petite ville est une paysanne parvenue ; les souliers vernis y remplacent les sabots, mais les pieds ne sont pas lavés. La petite ville est la caricature de la grande ville. Tous les vices de celle-ci s'y retrouvent exagérés par la gaucherie et l'importance des imitateurs impertinents. La petite ville répète les champs par le côté désagréable ; on n'y sent pas le foin, mais le fumier ; on n'y rencontre point ces colonnes de dindons, dont la morgue inoffensive est au moins amusante, mais on y aperçoit les habitants. Quand je cherche, aux lieux où je suis, l'élément humain, je vais au fond d'une gorge sauvage, inaccessible aux regards, et il y en a dans l'Ardèche, je m'enterre dans l'herbe et l'ombre, je me figure être Robinson dans son île et je me mets alors face à face avec moi, soit pour rire, soit pour soupirer. Au sortir de ces colloques, si je n'ai rien gagné, je n'ai rien perdu, je n'ai d'ailleurs pas souvent

besoin de ces rencontres; je me donne un travail et j'oublie les gens. Je pense à un ouvrage que je prépare déjà : *Guide de la littérature allemande......*

Hier, dans l'immense azur du ciel, le soleil était comme le Christ transfiguré et sortant, doux et rayonnant, d'entre les morts. Les étoiles ont chanté toute la nuit :

O filii, o filiæ !
Christus surrexit hodie !

Les arbres en sont aujourd'hui tout verts de joie; les bourdonnements, les senteurs, les vols d'oiseaux, tout est là. Le monde sent le miel. Je savais que cela viendrait ainsi :

En hiver, quand le ciel est plein d'ombre et d'orages,
Tu dis : Hélas ! mon œil n'est pas fait pour les pleurs;
La terre est une grange où le char des nuages
Apporte, on ne sait d'où, des moissons de douleurs.
Mais le sage sourit. Il voit dans la nature
Dieu, sourd à tous nos cris jetés à l'aventure,
Avec sa froide neige et les brouillards flottants
Composer l'éclat pur et les fleurs du printemps.

Cette poésie sénile est de moi, mon ami, je l'ai retrouvée dans mes paperasses et j'avais vingt ans lorsque je l'ai écrite, comme si cela en valait la peine. A vingt ans, l'on veut se donner des airs de sage, c'est-à-dire de vieillard. Vingt ans plus tard, on se donne bien de garde de paraître sage et l'on tâche de faire des rimes de la vingtième année. Le grand dégoût que notre époque fait voir pour tout ce qui est rimé me porte à croire que le moment est venu de faire des vers sans rimes. Je ferai quelque chose dans ce sens et je te le ferai voir. A présent, je suis devenu tout à fait raisonnable et je ne fais ni ne lis rien qui ressemble, même de loin, à de la poésie versifiée. Je tâcherai de mener à bien mon *Guide* en question,[1] où je commencerai avec les vieilleries les plus hérissées d'allitérations.

[1] Ce projet n'a pas abouti.

Mais sa meilleure défensive contre l'abattement fut le travail de la composition. Pendant sa captivité du lycée, il publia deux volumes : une œuvre de colère, les *Folles Images* (1859), une œuvre d'amour, les *Légendes dorées* (1862), et s'essaya, dans la solitude du cabinet, au genre dramatique qu'il avait toujours aimé.

Les *Folles Images*, on peut le dire, furent une tentation à laquelle il eût mieux fait de résister ; car elles eurent peu de retentissement littéraire et néanmoins lui causèrent beaucoup de désagréments. Ces caricatures visent les deux choses qui donnaient également des haut-le-cœur à notre poète, le prosaïsme bête du jugement bourgeois et la grossièreté crue de l'art réaliste. — Son procédé fut d'outrer ironiquement ces deux choses, à peu près comme les nourrices font aux enfants grognons ou comme les Spartiates, pour inspirer à leurs fils l'horreur de l'ivresse, la leur montraient dans un esclave. Cette espèce de satire froide fut peu comprise ; on eût préféré l'indignation à cet impassible sarcasme. Le décorum professionnel et provincial murmura assez aigrement, quoique l'ouvrage, pour sauvegarder toutes les convenances, eût paru sous l'anonyme et que l'auteur, pour mettre son intention à couvert de toute méprise, eût encadré la

hardiesse de ses tableaux d'une préface explicative et d'un épilogue qui se terminait ainsi :

Adieu le style doux et grave,
Adieu la musique suave,
Enchantements de nos beaux jours !
Emportez vos joyaux, vos perles,
O rossignols, voici les merles !
Adieu ! mais non pas pour toujours.

L'esprit a ses métamorphoses ;
Il a quitté les airs, les roses,
Il est dans sa mue aujourd'hui ;
Demain il reprendra son aile,
D'ailleurs sa vie est éternelle ;
Il attend, faisons comme lui.

Malgré tout, il y avait des objections à faire, même du point de vue exclusif de l'art, à cette œuvre, si remarquable du reste par le relief et la vigueur de l'exécution. Je les fis. Voici comment l'auteur y répondit :

. . . .

C'est bien à un mouvement d'humeur que les *Folles images* doivent leur existence. Mais on pourrait juger ce volume à un point de vue favorable aux idéalistes, dont je me glorifie de faire partie. Il n'y a qu'à se dire : c'est un homme épris de l'idéal qui a fait ce livre ironique ; il a vu le monde artistique et littéraire envahi par les magots ; il a vu le public ouvrir de grands yeux et il s'est dit : « Faisons voir à ce public qui nous tourne le dos que nous, idéalistes, nous n'avons qu'à descendre pour en faire autant que ces va-nu-pieds. » Dans un jour de débauche artistique, je suis descendu et

j'ai fait du réalisme, si bien que plus d'un réaliste fut distancé au point qu'à Paris même l'on a dit : c'est trop fort! Maintenant, que les réalistes essaient de faire de l'idéal et l'on verra comment ils s'y prendront. S'ils font des porcs, c'est qu'ils ne peuvent faire des anges.

(Tournon, 20 juin 1862.)

La réponse prouve bien que le livre était une gageure, mais non que la gageure fût sensée.

Ce flot de rancune amère une fois tari, le poète revint à lui-même. L'un des genres qui se trouvaient représentés dans les Poésies de 1848, le genre des miniatures pieuses, fut repris pour lui-même, cultivé, agrandi. De cette reprise est né le volume des *Légendes*, qu'il dédia à son ancienne élève, Mme la grande-duchesse de Baden. Cette œuvre, caressée pendant six ans, polie, sertie et travaillée comme un bijou, objet, semble-t-il, de la prédilection de l'auteur, forme, avec le volume précédent, le plus parfait contraste. Des *Fleurs du Mal* nous remontons jusqu'à l'histoire des saints. Nous quittons Courbet et Beaudelaire pour Otto de Redwitz ou Angelico da Fiesole, les fanges hideuses pour les divines auréoles. Jamais le pinceau de Fournel n'a montré plus de savante naïveté que dans ces 42 pièces qui, de l'enfance de Jésus jus-Sainte Elisabeth de Hongrie, retracent les scènes les plus touchantes de la tradition chrétienne.

L'imagination du lecteur est charmée et son cœur est doucement ému. Si ce volume eût été mis sous le patronage du comte de Montalembert, il aurait fait, du moins nous le croyons, rapide fortune en pays catholique et serait aujourd'hui dans toutes les mains; ce qui ne veut pas dire qu'il ait rien de confessionnel, au contraire; il n'exprime que la poésie des âges de croyance; mais il satisfait la foi candide et lui donne un aliment sain et délicat.

Après les tableaux d'or, la fantaisie de notre poète chercha un nouvel emploi. Son fils grandissait. Le père eut l'idée d'un théâtre de famille, d'une comédie enfantine dont il fournirait tous les éléments. La lettre par laquelle il décrit ses préparatifs est à joindre aux délicieux feuilletons dans lesquels Georges Sand, quelques années plus tard, devait raconter une entreprise analogue qui charma si longtemps les soirées de Nohant.

. . . .

Dès avant Noël, le goût du théâtre m'a pris comme à toi, et grâce à mes soins, à mon activité parfois ingénieuse, à mon désir ardent de me retrouver pour un moment en face de ce monde de l'idéal et de l'illusion, sans secours de personne, ni des lettrés (il n'y en a point ici), ni de l'autorité, ni du sous-préfet, ni du lycée, ni des fonctionnaires, ni des pompiers, ni de la société de secours mutuels, ni des médecins, ni des avocats, ni des huissiers, avoués et gratte-sous de l'endroit, ni de l'apothicaire, ni des corporations de

métiers (il n'y en a plus), ni de la société de saint Vincent de Paul, ni de l'hôpital, ni des sœurs grises, noires, brunes, ni des frères ignorantins, ni du maire et de ses adjoints, ni du télégraphe électrique, ni des protestants, ni des catholiques, ni des juifs (il n'y en a pas non plus), ni de qui que ce soit enfin, j'ai, — nous avons la joie supérieure, la joie pure et sereine de posséder, oui posséder! un théâtre à Tournon.

Le théâtre est là, il s'agit de le faire marcher. Les acteurs manquent, nous n'en comptons encore que six ou sept. Encore est-ce beaucoup, mais laissons faire le temps. Trois décors complets sont là aussi. On peut déjà jouer. Nous jouerons, car je suis *directeur*. On ne savait qui choisir, je me suis choisi moi-même, tu sais que cela arrive dans mainte occurrence: mais laissons la politique de côté. Je suis directeur. Les pièces ne sont pas rares, mais le théâtre est fait de sorte qu'il ne se contente pas du répertoire banal; il lui faut du neuf pour attirer du monde. On m'a nommé l'*auteur en chef*. Je ferai donc les pièces. Les décors sont brossés également par moi, car qui, dans Tournon, à part les plâtriers, se mêle de tenir un pinceau? Je suis donc directeur, auteur, décorateur. Ce n'est pas tout.

Pour construire le théâtre, qui est joli et même brillant, il a fallu des fonds. Or, à Tournon, tu trouveras de tout plutôt que des fonds ou des gens qui en veulent fournir pour la délectation des amis; force donc m'a été, si je ne voulais voir tomber à plat mon entreprise, de me saigner des quatre veines et de faire jaillir la source de toute réussite. Je suis *bailleur de fonds*. Nul architecte n'aurait compris mes idées, j'ai inspiré le charpentier; aucun charpentier ne travaillant à mon goût, j'ai charpenté, blanchi, collé, menuisé, doré, verni et le reste, j'ai fait tous les métiers. Enfin c'est fait. Si tu voyais quel talent j'ai déployé comme lampiste surtout, tu aurais de vrais mouvements de jalousie.

Mes acteurs et mon théâtre me coûtent peu cher, par bonheur, et à la veille d'un voyage le tout se placerait facilement dans une malle. Tu vois que je suis un peu comme tous les prisonniers qui inventent et confectionnent des curiosités en paille et en noix de coco pour tromper leurs ennuis. Je subis mes galères à Tournon, quoique ce ne soit pas un beau port de mer. (28 janvier 1867.)

En dehors de ces récréations paternelles, il songeait aussi à un public plus exigeant et mit ou remit sur le chantier diverses compositions dramatiques qu'il destinait à l'impression, sinon à l'honneur périlleux de la scène.

Malheureusement, sa santé altérée par les contrariétés, les fatigues et les soucis, ne devait pas lui permettre de conduire à terme ce projet plus ambitieux que les précédents. Atteint d'une double affection, au foie et à l'estomac, mais se roidissant contre le mal, il continua ses leçons quotidiennes dans les salles froides et humides de son lycée. Enfin, en 1869, il fallut partir pour les eaux de Vals (Ardèche). Mais il était trop tard ; le voyage et le traitement épuisèrent les forces du malade. Revenu à Tournon le 13 juin, Fournel expirait le lendemain, emporté par une hémorrhagie. Il n'avait que 52 ans.

Cette destinée laisse une impression mélancolique. Quelle disproportion entre les espérances et

les résultats, entre les semailles et la moisson! Certes, Fournel avait du talent et beaucoup; pourquoi n'a-t-il pas eu plus de réussite? C'est peut-être qu'il lui a manqué deux des trois éléments du succès, je veux dire le savoir-faire et la chance.

Extrêmement industrieux et ingénieux dans son art, il ne l'était nullement dans les affaires et la pratique de la vie. Son caractère altier, en l'empêchant de s'accommoder aux circonstances et aux hommes, de prendre le vent, de capter la faveur, de saisir l'occasion, lui a fait perpétuellement obstacle. Puis le hasard, cette divinité capricieuse, ne lui a pas été favorable. Son début s'est fait dans une année littérairement impropice (1848), et à Berlin, puissant foyer intellectuel mais qui ne saurait avoir beaucoup d'écho pour un rimeur français.[1] Ce qui aurait fait une renommée à d'autres, ne lui a pas été compté. La *Romance de Roncevaux*, le *Comte Maudit*, *Robin Hood*, *En Mer*, *Noël*, *St-Félix*, l'*Auréole*, *St-Christophe*, les *Roses*, ne sont, par exemple, pas cités dans la volumineuse Chrestomathie de Staaf, où sont recueillies avec tant de conscience un grand nombre de poésies qui n'approchent pas de celles-ci. Ou bien on lui

[1] C'est néanmoins de Berlin que lui sont venues les plus certaines marques de considération. Ainsi en 1863, il reçut l'ordre de la Couronne de Prusse, avec des lettres bien aimables écrites en haut lieu.

a emprunté des pièces par une imitation à peine déguisée, et c'est l'emprunt qui a recueilli les applaudissements au lieu de l'original : par exemple, deux bien jolies légendes fort remarquées dans un volume récemment paru. *Sic vos*, répéterait Virgile.

En outre, ce talent n'était pas, il faut l'avouer, de la nature de ceux qui peuvent devenir très populaires. Fournel appartient à la descendance de Victor Hugo et à la race des artistes. Par l'imagination, c'est un romantique, d'un romantisme croisé Allemagne et France. Par la facture, c'est un ciseleur, un joaillier, un imagier, un styliste. Il a la fougue et la patience, le mouvement et la couleur, le sens pittoresque et le sens musical, et possède à fond son instrument. Par goût, il aime l'impersonnalité comme Leconte de Lisle. Son rôle naturel semblait être de greffer sur la fantaisie française des boutures étrangères, pour enrichir le fond national et produire des effets nouveaux. En un sens, on peut le rapprocher des truchemans et conciliateurs littéraires comme Xavier Marmier, Thalès Bernard, Nicolas Martin, mais il a de plus la griffe. Il présente aussi certaines analogies avec Théodore de Banville, mais est resté tout à fait étranger au monde grec. Son groupe naturel est celui des Théophile Gautier, des Rességuier, des

Soulary; son vrai cercle eût été celui d'Emile Deschamps. Des affinités plus nombreuses encore le rattachent, semble-t-il, à cet infortuné poète bourguignon dont Sainte-Beuve a restitué la figure en 1842. Charles Fournel est un autre Aloïsius Bertrand, mais plus complet et plus cultivé. Or, le malheur de ces talents-là, c'est d'être condamnés à plaire aux connaisseurs bien plutôt qu'à la foule. Ce qu'ils ont de rare, d'étrange, d'imprévu, de curieux, les isole dans l'estime. *Odi profanum*, était leur devise et le philistin se venge en les délaissant.

Il est donc bien possible que Fournel ait été desservi par ses qualités mêmes encore plus que par ses défauts. D'ailleurs il a trop longtemps vécu hors du grand centre littéraire français dont il ne subissait nullement le prestige, et sa pensée s'est tenue sans doute trop à l'écart des courants de l'opinion. Tout cela s'expie; mais quelquefois ce malheur se répare, la sympathie de la critique et du public est revenue plus d'une fois en arrière chercher des œuvres qui avaient d'abord échappé à l'attention.

La connaissance est faite. Insuffisamment! pourront insinuer les personnes qui aiment les arrière-plans, et qui auraient désiré une échappée sur la vie plus intime et plus profonde du poëte.

— D'accord. Mais cette lacune est ici volontaire ou plutôt forcée. Quelque autre, mieux informé, pourra la combler s'il le juge bon. Pour nous, nos renseignements limités ne nous auraient permis que des conjectures et les conjectures sont oiseuses.

Un mot enfin du présent volume. Pourquoi voit-il le jour? Pour répondre à un vœu du défunt.

Mes trois précédents ouvrages, m'écrivait Charles Fournel en 1862, représentent trois manières. Il me reste à publier un dernier (je l'espère) un dernier volume de vers; celui-ci contiendra des pièces dramatiques, ou des scènes, ou des scènettes.

Pourquoi ce livre voit-il le jour si tard, huit ans après la mort de Fournel? Parce qu'il n'a pu être publié par la famille du poète. L'adversité, qui n'avait pas ménagé le père, n'a pas épargné beaucoup plus sa veuve et son enfant. Nous ne lèverons pas les voiles qui cachent tant d'épreuves et de tristesses. Mme Fournel était Prussienne : une vie errante et difficile pendant la grande guerre, bien des démarches vaines en France et en Allemagne, des chagrins de famille, le souci d'exister furent le lot des deux affligés. Dans ses anxiétés, Mme Fournel, passant par Genève, eut l'idée de recourir à la

Section de Littérature pour sauver, s'il se pouvait, de la destruction, les dernières pages de son mari. Mais la Section n'a pu accepter ce legs pieux que lorsque le fils, devenu majeur, s'est décidé (après de longs et infructueux efforts pour trouver un éditeur disposé à publier à ses frais ce volume, qui, du reste, était à faire), s'est décidé à renouveler la requête de sa mère et pour les mêmes motifs.

Se rendant à cette double prière, la Section vota une allocation convenable, pour le cas où un délégué, choisi par elle, trouverait à extraire des papiers du défunt la matière d'un volume digne d'intérêt et consentirait à en surveiller lui-même la publication. Je fus désigné pour cette mission de confiance. Par égard pour la mémoire d'un mort et par sympathie pour un confrère, j'acceptai cet office délicat, plus absorbant et plus scabreux qu'on ne peut croire. On me dispensera de raconter les soins que m'a coûtés ce volume. D'interminables correspondances, l'examen et le triage des manuscrits de Fournel, l'élimination de ce qui n'était pas imprimable, tout cela ne fait rien à l'affaire pour le lecteur. Restaient quatre compositions dramatiques, d'assez grande étendue, dont trois en vers. Evidemment c'étaient les seules qu'aurait publiées Fournel plus tard, après un scrupuleux travail de

condensation, de retouche et de remaniement. Le manuscrit autographe de ces pièces, malheureusement à l'état de brouillon fatigué, annoté, raturé, surchargé, porte déjà des traces nombreuses de ce travail. Ce sont ces quatre pièces que nous avons mises au net de notre mieux et réussi à faire entrer dans ce petit volume. Elles sont de valeur assez inégale, cela saute aux yeux, mais on remarquera leur variété et la grâce charmante de la dernière. Que, si néanmoins on leur reproche, et avec raison, des longueurs, nous l'avouerons, Fournel ne savait pas encore faire court. Dans une lettre où il nous transcrivait un fragment de son *Schinderhannes*, il ajoutait gaiement : « C'est un peu long, mais à quoi serviraient les ciseaux ? » Profitant de toutes les indications en marge, l'éditeur a passablement usé des dits ciseaux, mais il a dû naturellement procéder aux coupures avec bien plus de discrétion que ne l'eût fait sans doute l'auteur lui-même.

Au surplus, le titre modeste d'*Essais dramatiques* ne saurait préparer de déceptions à personne et nous espérons que ce quatrième volume, en complétant le portrait littéraire d'un poète qui a eu plus de mérite que de bonheur, donnera le désir de revoir ce que Charles Fournel a laissé de plus

brillant et de plus achevé, je veux dire les *Légendes dorées* et les *Poésies*.

Genève, le 5 décembre 1877.

H. Fréd. AMIEL.



VALÉRIE

Saynète en un acte, en vers

PERSONNAGES

LENOBLE.

HORACE DE MALVOISIN.

TISSERANDOT.

VALÉRIE, fille de LENOBLE.

UN DOMESTIQUE.

Un Salon à la Campagne.



VALÉRIE



SCÈNE PREMIÈRE

LENOBLE, VALÉRIE

LENOBLE

Ma fille, arrêtez-vous au parti le plus sage.
Je vous laisse le choix, en dépit de l'usage
Qui chez nous aux parents donne le droit sacré
De faire leurs enfants heureux.....

VALÉRIE

Contre leur gré.

LENOBLE

Souvent au médecin l'on s'en vient rendre grâce
D'un remède qu'on prit en faisant la grimace.

VALÉRIE

Un cœur fait pour aimer est loin d'être guéri
Lorsqu'il prend médecine en prenant un mari.

LENOBLE

Ne me répliquez point. C'est une chose grave.
Sur ce chapitre-là, j'entends peu qu'on me brave.
Soyez sage, en songeant surtout à mes bontés ;
D'ailleurs libre de faire en tout....

VALÉRIE

Vos volontés.

LENOBLE

Monsieur Tisserandot est riche.

VALÉRIE

Mais Horace
N'est pas pauvre, je crois.

LENOBLE

C'est un homme sans place,
Et j'ai pu remarquer qu'il n'est point intrigant ;
Il est timide un peu, l'autre...

VALÉRIE

Est fort arrogant.

LENOBLE

Donc il réussira.

VALÉRIE

Mon Dieu, qu'il réussisse !

LENOBLE

Il fera son chemin.

VALÉRIE

Mais pas dans mon service.

LENOBLE

Votre Horace est un fou qui donne dans l'abus
De montrer son esprit en parlant par rébus.
Pour moi, je n'entends rien à toutes ses harangues.
Il imprime des vers ; il sait deux ou trois langues ;
Mieux vaudrait beaucoup moins de savoir et d'esprit,
Et que ce qu'il nous dit, du moins on le comprît.

VALÉRIE

Il peut se corriger.

LENOBLE

Enfin, moi, je préfère
Monsieur Tisserandot.

VALÉRIE

Soignerez-vous l'affaire
Dont Horace a parlé ?

LENOBLE

Sans beaucoup s'engager,
Comme elle est presque faite, on peut le protéger.

VALÉRIE

Merci.

LENOBLE

Mais savez-vous seulement s'il vous aime ?

VALÉRIE

Il m'aime.

LENOBLE

L'a-t-il dit ?

VALÉRIE

Je me le dis moi-même.

LENOBLE

Vous pourriez vous tromper. Laissez-moi vous guider.
Ils sont deux, choisissez; mais je veux décider. (ils sortent)

Un domestique apporte une boîte de couleurs et ce qu'il faut pour peindre à l'aquarelle, il dispose le tout sur la table. Horace et Valérie entrent ensemble.

SCÈNE DEUXIÈME

HORACE, VALÉRIE, LE DOMESTIQUE.

HORACE

S'il est beau d'obéir, c'est quand le cœur commande.

VALÉRIE, au domestique.

Avant que d'annoncer, si quelqu'un me demande,
Lambert, qu'on m'avertisse: ainsi, restez par là.

(Le domestique sort.)

HORACE

L'amour n'a jamais tort.

VALÉRIE.

Fable que tout cela!

(Elle se met à la table pour peindre.)

HORACE

La vérité qu'on craint, on la traite de fable,
Et rire de l'amour, c'est s'en montrer capable.

VALÉRIE

Moi? capable d'aimer, ne vous y fiez pas.

HORACE

Je m'y fie au contraire, et je fais trop de cas
Des nobles sentiments...

VALÉRIE

« Qui brillent dans mon âme »;
Je sais le reste. Ainsi, cette terrible flamme,
Il me faut, selon vous, en subir les tourments,
Pour me payer d'avoir de nobles sentiments?
Et d'où vient qu'un bon cœur mérite des supplices?

HORACE

Les martyrs de l'amour souffrent avec délices;
Vous le saurez un jour.

VALÉRIE

Pour ne le pas savoir,
Je ferai que mon cœur reste dans le devoir.

HORACE

Le devoir est d'aimer quand on est jeune et belle.

VALÉRIE

Et le devoir surtout est d'être naturelle ;
De ne se mettre en tête en nulle occasion
Ces fadaises qu'on nomme aujourd'hui passion.
Non, tous ces beaux discours qui sentent leur école
Ne feront pas de moi, sage et calme, une folle.
Parlez sur un sujet qui soit digne de nous.
Si j'entends volontiers quelqu'un parler, c'est vous ;
Vous avez de l'esprit et vous pourriez en faire
Un usage charmant ; parlons de votre affaire.
Que vous a dit mon père ? Asseyez-vous, causez,
Soyez aimable, et si vous n'osez pas, osez !

(Elle se met à peindre.)

HORACE

L'amour à vous entendre est donc une folie ?

VALÉRIE

Horace, croyez-vous, parce qu'on est jolie,
Et qu'on est jeune enfin, que c'est une raison
Pour vivre sans repos même dans sa maison,
Et se laisser partout rebattre les oreilles
De propos bien galants ou de choses pareilles ?

HORACE

Que ne vous cachez-vous dans le fond d'un couvent ?

VALÉRIE

Quoi, faut-il désormais s'enterrer tout vivant,
Si l'on est d'un avis qui diffère du vôtre?

HORACE

Ce monde vous déplaît, je vous en montre un autre.

VALÉRIE

Ce monde, me déplaît, dites-vous? mais non pas!
Ce monde, où je n'ai fait encor que quelques pas
N'a rien, jusqu'à présent du moins, qui me déplaise.
Je m'y trouve, au contraire, heureuse et fort à l'aise.
Loin d'aller au couvent mourir avant le temps,
De l'humeur dont je suis, je veux vivre cent ans.

HORACE

Allez, vous les vivrez, vous en êtes bien sûre;
Votre cœur à l'abri de la moindre blessure
Est de ceux qui vont loin. Un bon cœur endurci
Fait horreur à la mort elle-même.

VALÉRIE

Merci.

HORACE

Vous ne pouvez aimer; en femme vigoureuse,
Vous rirez de vous voir haïe et bienheureuse.

VALÉRIE

Haïe! et pourquoi donc, s'il vous plaît?

HORACE

Ah, pourquoi ?
Comment vous expliquer ?

VALÉRIE

Expliquez comme moi.
Parlez tout bonnement. Toutes vos belles phrases
Ne me feront jamais tomber en des extases ;
Parlez-moi comme on parle et non comme on écrit.
Je crois, bien que très-mal pourvue en fait d'esprit,
N'être pas sotte au point de ne pas vous comprendre,
Mais prenez le chemin que le bon sens doit prendre.

HORACE

Me parler de bon sens, quand je parle d'amour !
Que je voudrais vous voir un jour à votre tour,
Le cœur plein d'un amour, mais là, bien véritable,
Pour vous rendre aussi, moi, votre avis charitable,
Et vous dire au milieu de vos chagrins cuisants :
Vous aimez, mais, Madame, ayez donc du bon sens.
Et depuis quand l'amour prétend-il être sage ?
J'estime le bon sens, mais n'en fais point usage.

VALÉRIE

Vous voulez un amour planant dans le soleil ?

HORACE

Certes.

VALÉRIE

Un aigle d'or dans le matin vermeil ?

HORACE

Aimer, c'est se trouver au sein de la lumière,
Et vous le comprenez, vous, la toute première.

VALÉRIE, *déclamant.*

Vous voulez un amour insondable, éternel;
Terrible, mais charmant; sans frein, mais solennel;
L'Océan?

HORACE

Valérie!

VALÉRIE, *même ton.*

Amour impérissable,
Comme l'azur au ciel, comme au désert le sable;
Doux, comme le parfum des cantiques hébreux;
Pur, comme la rosée en un bois ténébreux;
Puissant, comme le bruit qui nous fait trembler l'âme,
Quand la foudre a lâché ses grands lions de flamme.

HORACE

De grâce, Valérie...........

VALÉRIE, *souriant.*

En avez-vous assez?
Tous ces beaux amours-là, je les croyais passés.
Quand je n'étais pas née ils étaient à la mode.
La mode d'aujourd'hui me semble plus commode,
On s'aime, on se le dit avec simplicité.
Le cœur à le bien dire est lui seul excité.

Pourquoi faire d'ailleurs tout ce brillant tapage?
L'amour n'est pas un livre, et pas même une page;
C'est un mot, et ce mot, je crois, dit à propos,
Fait plus d'effet, tout seul, que des discours trop beaux.
Pour arriver au cœur, le meilleur stratagème
Sera toujours de dire avec franchise: J'aime!

HORACE

On peut bien employer quelques comparaisons.

VALÉRIE

A quoi bon, je vous prie, et pour quelles raisons?

HORACE

Les plus nobles esprits et les plus grands poètes.....

VALÉRIE

En imitant, songez au tort que vous vous faites.

HORACE

Ce n'est point imiter, c'est être naturel.

VALÉRIE

Il n'est point naturel de comparer au ciel,
A la lune, au soleil, à la mer, à la terre
Un pareil sentiment. Grâce à mon caractère,
Je ne puis m'empêcher de rire d'un amour
Que l'on dit infini, mais dont on fait le tour;
Qu'on mesure et qu'on dit être incommensurable;
Qu'on compare et pourtant qu'on dit incomparable.

HORACE

Avant de triompher, examinez les faits :
On compare non pas l'amour, mais ses effets.

VALÉRIE

Taisez-vous, taisez-vous ; votre cause est mauvaise.

HORACE

Ainsi, pour vous aimer, il faut que l'on se taise,
Et celui, pour vous plaire et vous faire sa cour,
Qui parlera le moins aura le plus d'amour !

VALÉRIE

Un jour dans un jardin une belle assemblée
Babillait. Je courais sur la terre sablée;
J'avais quinze ans; je vis un ravissant tableau :
Une dame très-belle, un jeune homme très-beau
Se promenaient tout seuls loin des autres. La dame
Et lui n'avaient pas l'air surtout de manquer d'âme;
J'aurais voulu savoir ce qu'ils disaient. Eh bien,
Tous deux ils s'aimaient tant qu'ils ne se disaient rien.

HORACE

Vous me rendez l'espoir par cette parabole.

VALÉRIE

Non, c'est bien vrai, l'amour leur coupait la parole.

HORACE

Ah, je comprends cela, ce silence des cœurs
Satisfaits, recueillis, tous deux fiers et vainqueurs;

Pleins des mêmes pensers, des mêmes espérances,
Tous deux ayant peut-être eu les mêmes souffrances,
Et comme les élus aux regards du Seigneur
Etonnés et muets en face du bonheur.

VALÉRIE

Ils s'aimaient, c'est là tout ce que j'y puis comprendre,
Ils ne se parlaient point, afin de mieux s'entendre.
Dans leur amour un mot aurait pu les troubler.

HORACE

Miroir pur d'un lac bleu qu'un souffle fait trembler,
J'ai vu dans les grands bois aux saintes solitudes,
Où la nuit en rêvant murmurait ses préludes,
Se bercer mollement à la brise du soir,
Un blanc rayon de lune aux grands branchages noirs.
Tout était confondu, solennel et sublime,
Rêveur comme un sommet, muet comme un abîme;
Tout se taisait alors, la chanson et le cri.
Mais, ô forêt nocturne, ô désert attendri,
De tant de bruits éteints, sur tant de bouches closes,
Si rien ne restait plus que les soupirs des choses,
Ces soupirs en passant me disaient tour à tour :
De ce vaste silence, il naît un vaste amour!

VALÉRIE

Après!

HORACE

Après?

VALÉRIE

Après ? Oui, que voulez-vous dire ?

HORACE

Comment ?

VALÉRIE

J'use d'un droit qu'on ne peut m'interdire.
Vous avez fait appel à mon attention,
Vous fîtes un discours, j'ai la prétention,
Après avoir prêté complaisamment l'oreille,
De vouloir, en retour d'une bonté pareille,
Que vous me traduisiez ce style de haut prix.
C'était beau, je le crois, mais je n'ai rien compris.
Avec mon pauvre esprit dont le bon sens dispose,
Je ne comprends qu'au cas où l'on dit quelque chose.
Horace, vous parliez et j'ai fort écouté.
Mais qu'avez-vous donc dit ? Tout autre l'eût goûté,
Mais vous me connaissez, et je ne suis pas vaine ;
J'ai beaucoup écouté, payez-moi de ma peine.

HORACE

Que je répète ?

VALÉRIE

O Ciel ! non, non, deux mots.

HORACE

Deux mots ?
Le silence et l'amour sont des frères jumeaux.

VALÉRIE

C'est possible. Oh, c'est-là ce que me voulaient dire
Le grand bois qui se tait, la lune qui soupire?

HORACE

Je n'ai pas dit cela.

VALÉRIE

Vous êtes un enfant
Qui rêve quand il parle ou qui parle en rêvant.
Après tant de tableaux, j'étais moins avancée
Qu'à présent, où deux mots m'ont dit votre pensée.
Les rameaux blancs ou noirs, les brises, les grands bois,
Quand il faut raisonner me mettent aux abois.
La lune, quoi qu'on dise, et toutes les planètes
Ne prouvent pas l'amour par des raisons bien nettes.
S'il s'agit de mon cœur, je m'en rapporte peu
Pour le tranquilliser à l'effet d'un lac bleu;
Et tel qui poétise, en m'offrant ses hommages,
N'est pour moi qu'un enfant qui montre ses images.
Dans ces façons de dire enfin point de vigueur;
C'est un rideau flottant qui nous cache le cœur;
Et je trouve, écoutant vos froides poésies,
Un sentiment vulgaire en des phrases choisies.

HORACE

Si vous vouliez comprendre.

VALÉRIE

Eh! je ne le veux pas.

HORACE

Je le vois bien.

VALÉRIE

Alors, pourquoi tous ces débats ?

HORACE

Vous comprendrez bien mieux ce que je ne sais guère.

VALÉRIE

Un sentiment exquis dans des phrases vulgaires,
C'est vrai, cela vous fâche, et j'en ai du regret.
Laissez parler le cœur : le cœur a le secret
De dire simplement les plus charmantes choses,
Sans donner à l'amour tant de métamorphoses.

HORACE

Quand le cœur a parlé, le comprend-on toujours ?

VALÉRIE

C'est à lui de savoir s'il s'adresse à des sourds.

HORACE

Il ne peut qu'obéir, dès que l'amour commande.
Il ne réfléchit point, trop pressé qu'on l'entende,
Si ses purs sentiments à longs flots répandus,
Si ses parfums seront accueillis ou perdus.

VALÉRIE

Voilà ce qui s'appelle agir en conscience !

HORACE

Vous raillez!

VALÉRIE

Admirons aussi l'insouciance
D'un noble cœur donnant à longs flots son parfum,
N'importe à qui, pourvu que ce soit à quelqu'un.

HORACE

Je n'ai pas dit cela.

VALÉRIE

Quels trésors sont les vôtres!
Dépensés et perdus, il en vient toujours d'autres,
Comme en ces contes bleus que j'ai lus autrefois.

HORACE, s'échauffant.

Non, non, Mademoiselle, on n'aime qu'une fois.
Une fois le cœur peut aux pieds d'une duchesse
Ou bien d'une bourgeoise épancher sa richesse.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur comme le mien
Donne tout son trésor et n'en garde plus rien.
Vous qui me méprisez, vous êtes mon idole.
Je vous aime. Il suffit de dire une parole;
Eh bien, je vous la dis, je vous aime, et jamais,
Valérie, et jamais, je ne puis désormais,
Sans être lâche, infâme et pis que cela même,
Dire à d'autres que vous ces trois mots: Je vous aime!
Le cœur que je donnais vous l'avez repoussé;
Je n'ai pu le reprendre et vous l'avez froissé.

Ne vous attendez pas pourtant à cette gloire
De me voir autre part chercher une victoire.
Non! vous avez mon cœur et vous le garderez!
C'est à vous, faites-en le cas que vous voudrez;
Et dussiez-vous cent fois vous fâcher toute rouge,
Mon cœur est bien chez vous, plus d'espoir qu'il en bouge!
Quand je dis qu'il est bien, il pourrait être mieux.
Mais qu'importe! Je vais disparaître à vos yeux,
Vous n'entendrez de moi ni la moindre parole,
Ni le moindre soupir; mais ceci me console:
Que vous conserverez, malgré ce ton moqueur,
Mon amour pour toujours et pour toujours mon cœur.
La fleur laisse un parfum aux mains qui l'ont brisée,
Et je vous laisse, moi, ma vie et ma pensée.

VALÉRIE

Me voilà bien punie!

HORACE, faisant mine de s'en aller.

Ah! plus qu'on ne le croit.

VALÉRIE, quittant sa peinture.

Vous voulez me punir Horace, et de quel droit?
Quel crime ai-je commis?

HORACE

Quel crime?

VALÉRIE

Oui, quel crime?
Voyons, suis-je sincère ou non? Si l'on s'exprime

Devant moi, dans un style où je ne comprends rien,
Ai-je été lâche au point de dire : j'entends bien ?
Suis-je affligée aussi d'un défaut ou d'un vice ?
M'en reprendre avec soin me rendrait grand service.
Si quelqu'un est coupable ici, c'est vous surtout,
Car loin de m'avertir, vous m'admirez en tout.
Direz-vous que je sois inconstante ou coquette ?
Fais-je les moindres frais pour la moindre conquête ?
Ai-je avec vous changé ma manière d'agir ?
Ai-je des sentiments dont l'on doive rougir ?
Vous-même prétendez qu'ils sont pleins de noblesse...
Est-ce mon franc-parler peut-être qui vous blesse ?
Mon Dieu, ce franc-parler où serait-il permis,
Si ce n'est entre nous, si ce n'est entre amis ?
Vous voulez me punir, j'attends votre réplique.
Parlez un peu, voyons quelle mouche vous pique.

HORACE

A quoi bon ?

VALÉRIE

En effet, si pour punir les gens,
Il suffit d'en vouloir à leurs soins obligeants.

HORACE

Je ne vous comprends pas.

VALÉRIE

C'est facile à comprendre.
Depuis une minute, Horace, on vous voit prendre
Un chemin droit et court qui n'est pas, Dieu merci,
Celui que vous avez fréquenté jusqu'ici.

Vous avez prononcé sans luth, sans paysages,
Des mots tout simples qui n'en étaient que plus sages,
Et faut-il vous le dire, eh bien, mon cœur allait
Tout joyeux au-devant de ce cœur qui parlait;
Et ce grand changement qui me rend orgueilleuse,
Cette cure, en un mot, soudaine et merveilleuse
A qui les deviez-vous? Mes soins compatissants,
En vous poussant à bout, vous poussaient au bon sens.
Où donc étaient alors vos phrases bien polies,
Votre lyrisme pur, vos images jolies?
Où donc était allé tout cet art raffiné,
Quand il parla, ce cœur que j'avais deviné?
Comme il s'est exprimé tout à coup à ma guise,
Sans affectation, sans nulle forme exquise!
Pour ne le point entendre, il fallait être sourd.
Voilà comme le cœur doit exprimer l'amour.

HORACE

Vous ne m'en voulez pas?

VALÉRIE

Je veux qu'avec franchise,
Ce qu'on sent fortement, fortement on le dise.
J'ai souffert de vous voir mettre un plaisant orgueil
A découvrir, parfois dans une étoile un œil,
Et puis, par contrecoup, dans un œil une étoile,
A faire abus de l'onde et de la blanche voile,
A chercher des rapports subtils et sans valeur,
A montrer votre amour surtout pour la couleur,
Alors qu'il vous était, cependant, si facile
D'arriver droit au but, sans détour inutile.

HORACE

Oui, vous avez raison, mais on est si charmé,
Les rêves sont si doux devant l'objet aimé,
En le voyant si beau, l'on s'en voit si peu digne,
Qu'on voudrait l'endormir de peur qu'il ne s'indigne
De trouver à ses pieds ce pauvre adorateur,
Qui ne put s'élever jamais à sa hauteur.

VALÉRIE

Pour s'en faire écouter et lui donner le change,
A cet objet si beau, l'on veut paraître un ange,
Quitte à jeter après, quand l'objet est soumis,
Et qu'on ne craint plus rien, le masque qu'on a mis.
Etonnez-vous, Messieurs, dont on connaît l'usage,
Qu'une femme à la fin songe au parti plus sage
De peu s'en rapporter aux adorations,
Et de prendre à son tour quelques précautions.
Quand vous me débitiez d'emphatiques merveilles,
Horace, j'ai pris soin de boucher mes oreilles ;
Mais, quant à vos terreurs, elles sont sans propos :
Un homme n'en peut mais, s'il est de chair et d'os.

HORACE

Mon amour s'exhalait en rêveuses paroles.

VALÉRIE

Mais encore, à quoi bon parler en hyperboles ?
Je hais tous ces atours par qui l'être est caché,
Et ne veux pas du tout d'un cœur endimanché.

LE DOMESTIQUE, entr'ouvrant la porte.

Monsieur Tisserandot vient (il referme).

VALÉRIE

La sotte visite!

HORACE

Je ne le connais pas.

VALÉRIE

Vous le connaîtrez vite.
Il n'a pas comme vous de sublimes accents,
Mais il pêche à son tour par excès de bon sens.
J'estime peu cet homme et l'esprit qu'on lui trouve,
Mais il ne rêve pas, et mon père l'approuve..

HORACE

Est-ce peut-être?

VALÉRIE

Eh oui, c'est ce monsieur charmant...

HORACE

Qu'on vous propose? Il faut le chasser.

VALÉRIE

Mais comment?
Ah, vous me faites rire avec cet air hostile.

HORACE

Oui, comment?

VALÉRIE

Un moyen ! Prêtez-moi votre style.

HORACE

Cruelle, je vous aime, et vous en abusez !

VALÉRIE

Les rôles sont changés, quand vous poétisez.

HORACE

On veut vous marier à l'homme qui s'annonce ?
Cèderez-vous ?

VALÉRIE

Que sais-je ?

HORACE

Oh, la belle réponse !

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, TISSERANDOT.

VALÉRIE, les présentant l'un à l'autre.

Monsieur Tisserandot ; Monsieur de Malvoisin.

TISSERANDOT

Vous peignez ?

VALÉRIE

Oui, Monsieur.

TISSERANDOT

Un nuage?

VALÉRIE

Un raisin.

HORACE

Monsieur Tisserandot est artiste.

VALÉRIE

Dans l'âme!

TISSERANDOT

Oh, dans l'âme!

VALÉRIE, *peignant.*

On a l'art, triple rayon de flamme,
Lettre, note, peinture, ardente trinité,
Faisant dans l'âme un jour splendide, l'unité;
N'est-il pas vrai, Monsieur Tisserandot?

TISSERANDOT

Madame,
L'art, tel que je l'entends, peut bien se passer d'âme.

VALÉRIE

Que dites-vous?

HORACE

Vraiment ?

TISSERANDOT

Je dis même encor plus,
Rangez-moi ce mot d'art, dans les mots superflus.

VALÉRIE

Quoi ! l'art n'existe pas selon vous ?

TISSERANDOT

Non, Madame.

VALÉRIE

Ces rêves, échauffés par la divine flamme,
Que Dieu mit dans le cœur des sublimes élus,
Rêves du ciel, éclos sur terre.....

TISSERANDOT

On n'en veut plus.

HORACE, raillant.

L'art était bon jadis aux siècles d'ignorance.

TISSERANDOT

La raison aujourd'hui fait son chemin en France,
Et l'on s'est aperçu d'ailleurs que, dans les arts,
Les plus grandes beautés viennent des grands hasards.
Et ces grandes beautés, surtout dans la peinture,
Que sont-elles ? Des traits plus vifs de la nature.
Quand l'homme à sa pensée impose le holà,
Et ne veut qu'imiter, il fait de ces traits-là.

HORACE

En vérité, Monsieur ?

TISSERANDOT

Mais le peintre qui pense,
N'obtient qu'un pur gâchis pour toute récompense ;
Et lui seul, encor plein de son rêve si beau,
Admirant sa pensée, admire son tableau,
Tandis qu'un peu plus loin une foule accourue
Admire en un tableau, ce qu'on voit dans la rue,
Reconnaît un pauvre homme à son habit crotté,
Et s'extasie enfin devant la vérité.

HORACE

Mais, où donc ce beau goût prétend-il nous conduire ?

TISSERANDOT

Au réel, au parfait. Peindre, c'est reproduire.

HORACE

Sans choisir ?

TISSERANDOT

Tout est bien, tout est bon, sans choisir.

HORACE

Mais enfin la peinture est un noble plaisir.

TISSERANDOT

Choisir ! noble ! le temps n'est plus à ces sornettes.

HORACE

Mais il faut des sujets au moins qui soient honnêtes ?

TISSERANDOT

Oh, c'est vrai ! je peindrais d'un plaisir sans pareil,
Un honnête pourceau se chauffant au soleil.

HORACE

Dans quel but ?

TISSERANDOT

Dans le but d'imiter la nature.

HORACE

Ce serait mettre alors votre esprit....

VALÉRIE, à part.

En peinture !

TISSERANDOT

Qu'en pensez-vous, Madame ? Eh vous ne dites rien ?

VALÉRIE, en peignant.

Je vous écoute, hélas ! — O rêve aérien,
Idéal, blanc poème ! O beauté, frais mirage !
O flamme de l'éclair dans la nuit de l'orage...

TISSERANDOT

Enterré tout cela.

HORACE

Par qui ?

TISSERANDOT

Par le bon sens!

VALÉRIE, posant son pinceau.

Solitaires soupirs des bosquets frémissants!

TISSERANDOT

Ou soupirs frémissants du bosquet solitaire,
Ou bosquet des soupirs; tout cela, mis en terre!

HORACE

Quoi, plus de poésie et plus de passion?

TISSERANDOT

C'est là le grand honneur de notre nation,
Qu'au lieu de rêvasser, les deux paupières closes,
Elle pousse sa pointe et voit clair dans les choses,
Et n'a de passion que pour la vérité.
Avoir ce don n'est point être déshérité.

VALÉRIE

Est-ce pour y voir clair que les âmes sont nées?

TISSERANDOT

Je le crois.

VALÉRIE

Nierez-vous que les jeunes années
Ne soient celles du trouble, et partant du bonheur,
Où l'âme, fleur éclose au souffle du Seigneur,
Eperdue, en tremblant d'espoir et de délice,

A tous les vents du ciel offre son frais calice?
Me nierez-vous cela? Me nierez-vous l'amour?
L'amour, la passion, terre et ciel tour à tour!
L'amour, ombre où la vie entière se retire,
Paradis lumineux; l'amour, joie et martyre;
Source d'ivresse au fond des ulcères du cœur;
L'amour, où le vaincu domine le vainqueur;
Où génie est folie, où folie est génie!
Me nierez-vous cela?

TISSERANDOT

Certes, oui, je le nie.

VALÉRIE

Vous niez l'âme!

TISSERANDOT

Au fait qu'entend-on par ce mot?

VALÉRIE

Un mot! l'âme! ô Monsieur, c'en est trop, c'en est trop!

TISSERANDOT, à part.

Est-elle folle! (haut.) Au fond, je crois ce qu'il faut croire.

VALÉRIE

Vous ne croyez à rien, et vous en tirez gloire.

TISSERANDOT

Je crois ce que je vois, Madame, et vous voyant,
Je crois que je serais bien dupe en vous croyant.
Vous avez trop d'esprit.

VALÉRIE

Monsieur, je vous rends grâce.
Si c'est un compliment, il est mal à sa place;
J'ai trop d'âme, Monsieur, et non pas trop d'esprit.

TISSERANDOT

C'est sérieux ?

VALÉRIE

Le beau, dont mon âme s'éprit
Diffère de celui que votre goût préfère.
L'abîme est entre nous, et je n'y puis que faire.
(Elle se lève et sort.)

SCÈNE QUATRIÈME

TISSERANDOT, HORACE

TISSERANDOT

Nous jetterons un pont!

HORACE

Je crois que vous parlez
Par images, parfois aussi quand vous voulez?

TISSERANDOT

Mes images à moi, du moins, ne sont point vagues.

HORACE

Le meilleur pont peut être emporté par les vagues.

TISSERANDOT

Nous le ferons solide.

HORACE

Oui, si des deux côtés
L'on y travaille avec ardeur. Vous y comptez?

TISSERANDOT

Mon Dieu, j'y veux du moins travailler pour mon compte.

HORACE

Travail lent.

TISSERANDOT

Qui vaut mieux que besogne trop prompte.

HORACE

Vous êtes, je le vois, assuré du succès?

TISSERANDOT

Très-assuré; j'aurai des aides.

HORACE

Je le sais.

TISSERANDOT

Ah, vous savez....

HORACE

Pourtant, Monsieur, à votre place,
Moi, je serais moins sûr.

TISSERANDOT

On dit bien qu'un clou chasse
Un autre clou.

HORACE

Souvent on voit aussi l'orgueil
Ouvrir grande sa voile et sombrer sur l'écueil.

TISSERANDOT

Toujours de l'idéal !

HORACE

Vous êtes réaliste,
Mais nous nous entendons.

TISSERANDOT

Un autre est sur la liste,
Je crois ?

HORACE

Vous croyez bien.

TISSERANDOT

Alors, à deux de jeu.

HORACE

Pour jeter votre pont, choisissez bien le lieu,
Car votre œuvre au début pourrait être coupée.
On les rompt ces ponts-là !

TISSERANDOT

Monsieur...

HORACE

Avec l'épée.

(Il prononce ce mot à voix basse, en voyant reparaître Valérie.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, VALÉRIE

VALÉRIE

Que dites-vous donc là?

HORACE, embarrassé.

Qu'un mot peut nous plonger
Dans le rêve, et qu'on voit les rôles se changer,
Selon l'occasion; et, qu'en fait de principe,
C'est à tort que, souvent l'on croit qu'on s'émancipe.
(D'un ton de persiflage.)
Toujours le naturel perce par quelque bout :
On semble audacieux, on ne l'est pas beaucoup.

TISSERANDOT

Moi je suis seulement raisonnable, et les charmes
Que trouve la folie à briller sous les armes,
Je les voue au mépris, et par là bien souvent,
Oui, Monsieur, j'ai montré ma force.

HORACE, bas à Tisserandot.

En vous sauvant.

TISSERANDOT

Excusez, belle dame, il faut que je vous laisse....

VALÉRIE

Oui, Monsieur, laissez-moi. — Laissez-moi ma faiblesse,
Mes songes, mes trésors de douleur et d'espoir,
L'ombre auprès du rayon, l'astre dans le ciel noir,
Mon orchestre infini, ma musique ineffable...

TISSERANDOT, prenant son chapeau.

Quoi, toujours ce jargon !

VALÉRIE

Qui flotte inexprimable
De l'aurore au couchant, du bonheur au malheur,
Des lèvres du volcan aux lèvres de la fleur......

HORACE, sérieux.

Jargon, Monsieur ?

TISSERANDOT, riant.

Enfin !... :

VALÉRIE

Immense poésie,
Rosée et larme, ardeur, fraîcheur, fiel, ambroisie !
Phare que le Seigneur suspendit sur les flots,

Pour diriger vers lui l'effort des matelots ;
Gouvernail du songeur, porte-voix prophétique,
Pilote !...

TISSERANDOT

Ah, pour le coup voilà la poétique
Du paquebot !

VALÉRIE

Monsieur, vous n'êtes pas galant.

TISSERANDOT

Je suis de mon époque et n'ai pas ce talent !
Mais, Madame.

VALÉRIE

Monsieur, vous m'avez offensée.

HORACE, *à part.*

Le lourdaud !

TISSERANDOT

Ce n'était certes pas ma pensée.
Mais si je vous comprends, je vous comprends bien peu,
J'en suis au désespoir.

VALÉRIE

Et j'en rends grâce à Dieu !

TISSERANDOT

Mais, veuillez m'expliquer ?

VALÉRIE

Inutile !

HORACE

A tout prendre,
Que perdez-vous, Monsieur, à ne la pas comprendre?

VALÉRIE

Paquebot! s'il eût dit: barque, nacelle, esquif!

HORACE, bas à Tisserandot.

On choisit mieux son temps pour trancher dans le vif.

TISSERANDOT

Ah ça, mais qu'ai-je fait? quelle action méchante!
Certes, le paquebot est digne qu'on le chante.
Un gratteur de guitarre est un être assommant,
Et je prends mon chapeau dès qu'il prend l'instrument,
Mon oreille pourtant lui serait ramenée
S'il chantait la chaudière avec la cheminée!

VALÉRIE, se bouchant les oreilles.

Assez, Monsieur, assez!

HORACE, à Tisserandot.

Nous nous verrons ailleurs.

TISSERANDOT

Eh! Monsieur, rengaînez vos grands airs batailleurs,
Les Bayards d'aujourd'hui méritent qu'on en rie;
Car les temps sont passés de la chevalerie,
Je vous le prouverai! (à Valérie):
Pardonnez!

VALÉRIE

Oh! jamais.

TISSERANDOT

Madame, quels que soient vos vœux, je m'y soumets.

(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME

HORACE, VALÉRIE

HORACE

Victoire!

VALÉRIE

Gardez-vous de triompher trop vite.

HORACE

A vous seule appartient tout l'honneur de sa fuite,
Que vous avez fait voir un talent merveilleux!

VALÉRIE

C'est vous seul qui pouvez vous montrer glorieux,
Je me sentais à court de verve et de délire,
Alors, je suis sortie un peu pour vous relire.
A vous seul appartient l'honneur qui vous plaît tant.

HORACE

Mais vous l'avez chassé.

VALÉRIE

C'est en vous imitant.

HORACE

Charmante, vous niez le succès de vos armes.

VALÉRIE

Sa fuite est, selon vous, un effet de mes charmes ?

HORACE

La nuit a peur du jour.

VALÉRIE

Allons, l'y revoici !
N'ajoutez plus un mot, ou je me sauve aussi.

HORACE

Enfin, il est vaincu pour toujours.

VALÉRIE

Je l'espère;
Mais le plus difficile est de vaincre mon père.
Le voilà; je l'entends, il en est entiché,
Et nous n'en aurons pas, je crois, si bon marché.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, LENOBLE, et TISSERANDOT, qu'il ramène.

LENOBLE, à Tisserandot.

Entrez donc, entrez donc (à Horace). Monsieur je vous salue.
(à Tisserandot). Où diable courez-vous ? Avez-vous la berlue?
Etes-vous, par hasard, un amoureux transi?
Et ne voyez-vous pas votre rival ?

TISSERANDOT

Mais si !

LENOBLE, à voix basse.

Vous lui quittez la place?

TISSERANDOT

On peut avoir à faire.

LENOBLE, avec mystère.

Un rendez-vous d'honneur?

TISSERANDOT

Jamais de sotte affaire.

LENOBLE, de même.

Vous avez à payer quelques dettes de jeu?

TISSERANDOT

Jamais je ne me suis dérangé.... pour si peu.
Au diantre l'idéal ! (Il sort.)

LENOBLE, cérémonieux.

Monsieur, je vous salue.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, moins TISSERANDOT

LENOBLE, à Horace.

J'apporte une missive en la forme voulue,
Lisez. — Tisserandot est vraiment sans façon !

VALÉRIE

Il aurait bon besoin d'une bonne leçon.
(A Horace qu'elle voit sourire.)
Vous êtes donc nommé ?

HORACE, après avoir lu.

Je suis de la fournée !

LENOBLE

Jeune homme, on vous disait la cervelle tournée,
Mais vous parlez fort bien. Ce mot est très-bien dit,

Fournée est le vrai mot. — Je suis tout interdit.
Quoi ! l'autre, un intrépide, à la parole brève,
Se met-il à rêver ? Je n'aime pas qu'on rêve.

VALÉRIE

Horace a du bon sens, mon père.

LENOBLE

Où l'a-t-il pris ?

VALÉRIE

Je ne sais. Vous voyez que vous l'avez compris.

LENOBLE

Très-bien, très-bien. Je vois qu'il n'est pas incurable.
Ce beau changement-là doit-il être durable ?

HORACE, à Valérie.

Autant que vous voudrez vous laisser adorer.

VALÉRIE, à son père.

Alors, ne craignez rien, nous le ferons durer.

LENOBLE

Vraiment, Tisserandot me trotte par la tête.

VALÉRIE

Eh, laissons-le trotter, puisque rien ne l'arrête.

HORACE

Soyez béni, Monsieur, vous qui m'avez aidé!

LENOBLE, à Valérie.

Enfin, ton choix est fait. Tant mieux. J'ai décidé.

(Il tend la main à Horace.)

La toile tombe.



LE VIOLON MAGIQUE

Comédie de marionnettes, en trois actes,
en vers, avec prologue.

PERSONNAGES

PANCRACE, propriétaire campagnard.

GROSGUILLOT, son ami, prétendu de BERTILLE.

GASPARD, jeune jardinier, amoureux de BERTILLE.

BERTILLE, fille de PANCRACE.

UN GÉNIE.

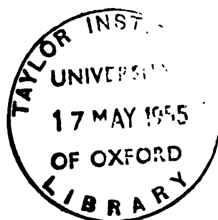
DEUX ARCHERS.

La scène se passe dans une petite bourgade.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

L'auteur trouvait lui-même à sa pièce des surabondances et des longueurs et avait commencé à y pratiquer de larges et nombreuses coupures. Nous avons suivi cette indication. — Quelques lignes de prose tiendront lieu des scènes et passages élagués.

PROLOGUE





UN GÉNIE apparaît

Je suis un génie. Il me semble
Qu'on le peut bien voir, à l'ensemble
De mon costume, si léger
Qu'on n'y saurait rien abréger.

Il explique qu'il est descendu sur la terre pour faire le bonheur de quelques braves gens, peu favorisés du sort. Mais pour accomplir ce dessein, il croit nécessaire de changer de figure :

Petite ville est grande prude,
Et son accueil, dit-on, est rude
A celui qui s'offre à ses yeux
En génie, arrivant des cieux.

Il revêtira donc l'aspect d'un vieux ménétrier aveugle, qui vient justement de mourir :

Sur l'instrument couchant la joue,
Les yeux fermés, je racle et joue....
Mais on vient. Partons, il me faut
Prendre mon costume. A bientôt !

(Il disparaît.)



LE VIOLON MAGIQUE



ACTE PREMIER

Une place de village. Une maison à balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

PANCRACE, BERTILLE, sortant de la maison.

PANCRACE

Un homme qui n'a rien, n'est rien.

BERTILLE

C'est l'avis du monde....

PANCRACE

Et le mien.

BERTILLE

Mais moi....

PANCRACE

Nous sommes dans l'aisance
Et nous irions, par complaisance
Pour ton caprice, partager
Avec un pauvre, un étranger !
L'impertinence est un peu grande.

BERTILLE

Mais mon Gaspard ne vous demande......

PANCRACE

La folle !.....

BERTILLE

Il peut par son travail....

PANCRACE, *moqueur.*

Nourrir femme, enfants et bétail,
Avoir, pour la saison mauvaise,
Bon hôtel, où l'on est à l'aise,
Et pour l'été, maison des champs,
Avec chevaux, carrosse et gens, —
N'est-il pas vrai ?

BERTILLE

L'on est heureuse
A moins. Plus la vie est coûteuse,
Plus les ennuis, dans notre cœur,
Prennent la place du bonheur.

PANCRACE

Eh ! vous voilà bien philosophe !
S'il est aussi de cette étoffe,
Votre Gaspard, j'en suis joyeux,
Car il prendra la chose au mieux.
J'ai du bien, mais ce qui m'importe,
C'est un gendre qui t'en apporte ;
Je l'ai trouvé.

BERTILLE

Mais, s'il vous plaît,
Puis-je donc à l'heure qu'il est,
Changer mon cœur ?

PANCRACE

C'est un cœur d'ange.
Mais, si tu peux le changer, change !

BERTILLE

Pauvre Gaspard ! Vous-même, un jour,
Vouliez bien qu'il parlât d'amour.

PANCRACE

Par amour j'entends badinage ;
Ce qu'aux fillettes de ton âge,
Débitent les jolis garçons :
Douceurs, fleurettes et chansons.
Ce Gaspard fait à la campagne
Tous mes travaux. L'argent qu'il gagne,
Je le lui dois ; mais j'ai cru voir
Qu'il ne tiendrait pas à l'avoir,

Et que notre vaillant jeune homme
Se croirait payé, Dieu sait comme,
Si tu l'abordais poliment,
Par un salut, un compliment
Qui se reçoit et qui se donne,
Sans en coûter rien à personne.
C'est pour cela que, certain jour,
J'ai dit: S'il te parle d'amour,
Sois avec lui riante et douce,
Car, moi, jamais je ne repousse
Celui qui ne me nuit en rien ;
Encor moins, s'il me veut du bien.
Ah ! je vous croyais plus sensée.

BERTILLE

Quelle était donc votre pensée ?
Vous le disiez fort diligent
Et valant son pesant d'argent.
Maintenant, en vain, je m'applique
A vous comprendre....

PANCRACE

Je m'explique.
Vous saurez donc que, sans vouloir
Aimer les gens, l'on peut avoir
Pour eux, en retour de services
Que l'on doit à leurs bons offices,
Quelques procédés engageants,
Un choix de mots plus obligeants,
Que ceux, dont un homme à salaire
Est régalé pour l'ordinaire :

C'est une espèce de paîment
Pour les nobles cœurs, et vraiment,
Combien désirent que ta bouche
Leur sourie et d'un mot les touche,
Plutôt que d'entendre cela :
Combien doit-on ? tant !.... tiens ! voilà !
Pour moi, je hais cette rudesse,
Et cherche, avec délicatesse,
A payer, s'il se peut, les gens
Noblement....

BERTILLE

En mots obligeants !

PANCRACE

Et vous, que l'on voyait lorgnée
Par ce gars, on vous a priée
De lui sourire doucement,
Sans penser à lui;

BERTILLE

Las ! Comment ?...

PANCRACE

De mettre de la complaisance
A bien exploiter sa présence.
Vous deviez activer son feu,
L'animer au travail, morbleu !
Le tenir sans cesse en haleine,
Lui faire croire que sa peine
Est un vrai plaisir, et qu'au bout,

C'est encor lui qui nous doit tout.
Et vous ne sentez point de honte
D'être si bête ?

BERTILLE

A votre compte,
Il l'eût fallu tromper ?

PANCRACE

Tromper !
Que n'ai-je un bâton pour frapper
La sotte ! Et qui donc, je vous prie,
Vous parle ici de tromperie,
Hé ?

BERTILLE

Mais....

PANCRACE

Tromper ! Vous me donnez
D'un tel compliment par le nez,
Pour mes bontés !

BERTILLE

Je voulais dire....

PANCRACE

Tromper !

BERTILLE

Mais, non !

PANCRACE

Qu'on se retire !

BERTILLE

Pardonnez-moi.

PANCRACE

Tromper ! — Un jeu,
Un mot, un tour plaisant, parbleu !
Est-ce tromper cela ?

BERTILLE

Mon père,....
Hélas ! (Elle pleure.)

PANCRACE

La sotte ! allons, j'espère
Qu'on ne verra plus s'échapper
De ces vilains mots-là ; tromper !
Le monde rirait de t'entendre.
Quoi ! c'est tromper que vouloir prendre
L'homme, comme il veut être pris ?
Parmi tant de divers esprits,
Le grand art consiste à connaître
Ce qu'avec chacun il faut être,
Afin de savoir à propos
Tirer parti de ses défauts
Ou qualités, pour bien conduire
Nos intérêts, sans vouloir nuire.
Lorsqu'un quidam officieux,
Me veut servir pour tes beaux yeux,
Je dis ce qu'on dit par le monde :
« Qui se fait mouton, qu'on le tonde ! »
Est-ce tromper cela ? Mon Dieu,
Qu'avez-vous, hé ?

BERTILLE

C'était un jeu?

PANCRACE

Eh! bien après?...

BERTILLE

Voyez, mon père,
Absolûment je désespère
D'en aimer un autre...

PANCRACE

Ma foi,
Aimez qui vous voudrez!

BERTILLE

Eh quoi?
Vous permettez donc?

PANCRACE

Sans nul doute.
A moi, que m'importe? Il m'en coûte
Fort peu, certes. Mais ils sont deux.
Tu veux l'un; l'autre, je le veux.
Et comme, au pays où nous sommes,
L'on ne peut pas prendre deux hommes,
Fais ce que tu voudras du tien,
Mais il faut m'épouser le mien.

BERTILLE, d'un ton grave.

C'est impossible.

PANCRACE

Or çà, Bertille,
Je suis le père et toi la fille ;
Et comme tel, je suis, pour toi,
Ce qu'est pour son sujet, le roi.
Je veux, je commande, j'ordonne.
Que l'on prenne ce que je donne;
Que l'on n'ait d'avis que le mien ;
Que sans moi, l'on ne fasse rien,
Et qu'en humble et bonne sujette,
Ce qui m'offusque, on le rejette.
Vous m'entendez?

BERTILLE

Mais, notre époux
Ne doit-il pas nous plaire à nous?
En amour, et cela doit être,
Quand le cœur parle, il est seul maître.

PANCRACE

Obéissez.

BERTILLE

Plutôt mourir !

PANCRACE

Morbleu ! c'est assez discourir.
J'ai fait, je crois, en conscience,
Assez preuve de patience.
Sachez qu'un parti que j'ai pris,
Est pris, bien pris, malgré vos cris.

BERTILLE

Quand de ses droits le père abuse,
La fille à céder se refuse.

(Elle rentre dans la maison; Pancrace l'enferme.)

SCÈNE DEUXIÈME

PANCRACE, seul.

Vit-on jamais pareil lutin !
Le diable perdrait son latin
Avec elle ! L'avez-vous vue ?
Parce qu'on veut la voir pourvue
D'un bon mari de nos amis,
A qui déjà tout est promis!
Mais nous saurons bien faire taire,
L'ardeur de ce bon caractère,
Qui, me voyant lever bâton,
Sans doute baissera le ton.
Oui, loin qu'on m'en fasse démordre,
Je vais de ce pas mettre en ordre
Tout ce qu'il faut. Le plus urgent,
C'est mon voyage, pour l'argent
Qu'il faut quérir.

SCÈNE TROISIÈME

Gaspard survient et demande à Pancrace, s'il est vrai qu'il veuille donner sa fille à Grosguillot. Pancrace élude la question, dit qu'il va faire un petit voyage et prie Gaspard d'avoir l'œil à tout pendant cette absence nécessaire.

(On entend le son d'un violon. Gaspard va voir ce que c'est.)

SCÈNE QUATRIÈME

PANCRACE, seul.

Toutes les choses seront prêtes
Dès demain, et puisqu'il le faut,
Puisqu'enfin Monsieur Grosguillot
Montre assez peu de confiance,
On lui fera voir la finance ;
Même, on la lui fera toucher,
Mais des yeux, sans rien empocher.
C'est mon affaire. On la marie
Par bon contrat, et si leur vie
Se ressent du trouble fatal
Qu'apporte aux gens le vil métal,
Du moins, ils ne pourront pas dire
Qu'en rien par là j'ai pu leur nuire.
En route ! Je fais cette nuit
Mon petit voyage, sans bruit,
Et vais chercher l'argent chez l'homme
Qui me le garde. Aucune somme
Jamais ne reste en ma maison,
Et c'est n'agir pas sans raison ;
Car, outre que dans ma demeure,
L'on me pourrait faire à toute heure
Un grand vol qui me rendrait fou,
Il est bon d'être sans un sou,
Pour ne point vivre en la mollesse,
Pour ne point avoir de faiblesse,
Pour ne point payer nos flatteurs,
Et fussions-nous leurs débiteurs !

(Il entre chez lui.)

SCÈNE CINQUIÈME

GASPARD, et le GÉNIE, sous la figure de l'aveugle.

LE MÉNÉTRIER

La charité, s'il vous plaît!

GASPARD

Prie,
Ou demande, ou bien chante, ou crie,
Je ne puis qu'avec toi crier,
Demander, chanter et prier,
Car, je n'ai rien. Il est bien triste
De n'avoir qu'un: Dieu vous assiste!
A te donner.

(Le ménétrier s'éloigne.)

SCÈNE SIXIÈME

GASPARD, seul.

Fâché de n'avoir pu secourir l'aveugle, il se décide à réclamer à Pancrace le paiement de ses gages.

SCÈNE SEPTIÈME

PANCRACE, GASPARD

PANCRACE

Que me veux-tu?

GASPARD

Seigneur Pancrace,
N'espérez pas que je vous fasse

Plus longtemps crédit. S'il vous plaît,
Vous allez, à l'heure qu'il est,
Payer comptant toute la somme.
Ah, vous m'avez cru trop bon homme!

PANCRACE

Quand l'on a rien, l'on ne vaut rien,
L'ai-je pas dit? Combien?

GASPARD

Combien?
C'est trente écus.

PANCRACE

Autant!

GASPARD

Je compte....
Cinq, dix....

PANCRACE, à part.

Une retraite prompte
Pourrait me tirer d'embarras.
Mais, si je veille, il ne dort pas.
Ne pourrais-je, par quelque ruse,....

GASPARD

Vingt, trente... Oui, si je ne m'abuse,
C'est trente écus....

PANCRACE, jouant l'étonnement.

Quoi! trente écus?

GASPARD

Pour le travail d'un an et plus.

PANCRACE

Tu me fais peur...

GASPARD

Ah! point de grâce!

PANCRACE

Mon bon Gaspard!

GASPARD

Seigneur Pancrace,
Payez, payez, ou bien malheur!

PANCRACE

A l'aide! On m'arrête! Au voleur!

GASPARD

Pourquoi ces cris?

PANCRACE

On m'extermine,
Au secours! (Il s'enfuit.)

SCÈNE HUITIÈME

GASPARD, BERTILLE

GASPARD

Je crois qu'il fait mine
D'avoir grand'peur pour se sauver;

Mais je saurai le retrouver.
Il est si méchant qu'il faut craindre
Qu'il n'aille faussement se plaindre;
Il est homme à produire, au moins,
S'il faut, contre moi, dix témoins !

BERTILLE, à la fenêtre de sa demeure.

Avec mon père, pas de lutte!
Gaspard, je sais votre dispute,
Car j'ai tout entendu d'ici.
Tiens, prends ma bourse, la voici.
(Elle lui jette sa bourse.)
De quoi ris-tu ?

GASPARD, ramassant la bourse.

De l'aventure.
(A part.) Certes, Madame, la nature
Sait mettre à tout un contre poids;
Et je ris mon soûl, quand je vois
L'enfant du ladre le plus traître,
Jeter l'argent par la fenêtre.
Puis-je monter?

BERTILLE

Il est trop tard;
Je me retire. Adieu, Gaspard.
(Elle ferme la fenêtre, on entend le son du violon.)

GASPARD

Adieu Bertille!

SCÈNE NEUVIÈME

GASPARD, LE MÉNÉTRIER

GASPARD

Mon brave homme,
De quelque nom que l'on vous nomme,
Vous pouvez dire un grand merci
Au Saint qui vous ramène ici:
Prenez et que Dieu vous conduise.

(Il lui donne quelques pièces d'argent.)

LE GÉNIE, reprenant sa forme naturelle.

Gaspard !

GASPARD

Eh ? — (Apercevant le Génie, il veut s'enfuir.)
Ah !

LE GÉNIE

Quelle sottise
Te fait fuir devant un ami,
Toi qui battrais un ennemi ?
Aurais-je l'air plus effroyable
Qu'un sergent ?

GASPARD

Non, Monsieur le diable.

LE GÉNIE

Ou bien, me crois-tu plus mauvais
Que le vieux Pancrace ?

GASPARD

Oh jamais!

LE GÉNIE

Ou serais-je aussi plus horrible,
Que Grosguillot?

GASPARD

C'est impossible!

LE GÉNIE

Venons au fait. Vers ces maisons
J'errais pour certaines raisons.
Je te vis, gracieux manœuvre,
De bon cœur faire une bonne œuvre;
Et je te veux récompenser,
Bien mieux que tu ne peux penser.
Prends ce violon.

GASPARD

Mais, que faire
D'un violon, pour mon affaire?
Par quel hasard?

LE GÉNIE

Monsieur Gaspard,
Ce que l'on nomme le hasard,
A tous les maux, pour peu qu'on l'aide,
Peut apporter un prompt remède.

GASPARD

Le hasard est trop bon enfant,
Il aide aux sots le plus souvent.

LE GÉNIE

Les sots ont bon nez, et leur race
Est d'instinct portée à la chasse.
L'homme d'esprit est bien heureux,
Qui, par le nez, est sot comme eux.
Mais c'est assez ! Je veux t'apprendre,
Bon Gaspard, comme il faut t'y prendre
Pour déjouer les projets vains
Contre toi faits par des vilains.
Je touche d'un doigt de génie
Ce violon ; plein d'harmonie,
Qu'il possède charme et vertus
Que violons jamais n'ont eus,
Et qu'à son trille, à sa cadence,
Malgré qu'il en ait, chacun danse !
Adieu. (Le Génie s'éloigne et disparaît.)

SCÈNE DIXIÈME

GASPARD, seul.

GASPARD

Déjà ! que c'était beau !
Quel langage noble et nouveau !
Je crois rêver...
(On entend des voix et des pas qui se rapprochent.)
On vient... j'écoute...
Je connais la voix... plus de doute,
C'est Grosguillot.

SCÈNE ONZIÈME

GASPARD, GROSGUILLOT, DEUX ARCHERS

(Gaspard se cache.)

Les archers envoyés par Pancrace pour se saisir de Gaspard se chamaillent entre eux au sujet de la récompense promise. Ils se battent et Grosguillot, qui cherche à les séparer, reçoit une partie des coups.

GROSGUILLOT

Je n'en puis plus,
Je suis moulu, je suis perclus !
Je suis défunt, et je défie
Qu'on me puisse rendre à la vie.
Ah, je meurs !

GASPARD

Il faut, pardieu, voir
S'il ne peut vraiment se mouvoir ;
Car ces garnements, s'il expire
En cet endroit, sont gens à dire
Que j'ai tué cet animal,
Comme un jaloux tue un rival.
(Il essaie de se servir du violon et il en joue sans difficulté.)
Il va tout seul ! !

GROSGUILLOT, sautant sur ses pieds.

Holà ! les jambes
Me dansent comme aux plus ingambes ;
Que vois-je ? Ah ! Ah ! Que diantre ! Eh quoi !
Me faut-il danser malgré moi !

(Il prononce ces paroles par saccades en tournant sur lui-même avec les manières les plus grotesques. Gaspard cesse de jouer, la danse s'arrête ; Gaspard recommence, la danse recommence aussi.)

GROSGUILLOT

Oh ! C'est le diable !

GASPARD, suspendant son jeu.

L'on me nomme
Gaspard. N'est-ce pas là, bon homme,
Celui qu'on va partout cherchant ?
Si ton projet n'est pas méchant,
Tu vas me déclarer, sans crainte,
Pour quel beau motif l'on s'éreinte
A courir la ville à grand bruit,
En cherchant Gaspard, dans la nuit.
L'on ne répond rien ? (Il joue.)

GROSGUILLOT, sautant à chaque coup d'archet.

Ah !

GASPARD, cesse son jeu.

Ecoute ;
Pour moi, je n'aime point qu'on doute
De mes projets, et les voici :
Si Grosguillot se montre ici,
S'il est assez fou pour prétendre
A Bertille que l'on veut vendre !
S'il entre même en sa maison,
Je le veux mettre à la raison,
Et d'une façon fort nouvelle,
Par ses pieds guérir sa cervelle.
Vous m'entendez ?

GROSGUILLOT, s'enfuyant.

Main forte ! à moi !

GASPARD

Belle récompense, ma foi !
Je défatigue ce gros homme,
Son premier vœu, c'est qu'on m'assomme !
Ah, que de gens vont endêver !
Moi-même, je pense rêver,
Tant la chose est miraculeuse,
Etourdissante, fabuleuse.
O roi de tous les violons,
Que je vous aime ! Nous allons
Sur un monde qui fuit et tremble
A notre aspect, régner ensemble.
Si Bertille pouvait me voir !
Et Pancrace, va-t-il pouvoir
Me résister ? — Ah, bonne idée !
Oui, sur son âme intimidée,
Il faut agir ; bravo, Gaspard !

DEUXIÈME ACTE

Un chemin dans un bois. C'est le matin.

SCÈNE PREMIÈRE

GASPARD, sur un arbre.

Il rêve à sa destinée et se demande si le violon magique lui suffira pour obtenir Bertille.

SCÈNE DEUXIÈME

GASPARD, DEUX ARCHERS

Les archers envoyés à la poursuite de Gaspard se réconcilient et font le projet de détrousser Pancrace, lorsqu'il repassera par ce chemin avec la somme qu'il est allé quérir. Nouvelle dispute à propos du futur partage ; ils s'éloignent en se battant.

SCÈNE TROISIÈME

GASPARD, descendant de l'arbre.

Pourvu qu'ils ne reviennent point !
Qu'ils se caressent le pourpoint
Tant qu'ils voudront; le diable emporte
Si je pense à quérir main-forte
Pour les séparer ! c'est heureux
Que ces loups se mangent entr'eux.
(On entend encore leur bruit et leurs voix.)
Où vais-je aller ? Ah, ma Bertille,
Ma fleur des champs, ma fleur gentille,
Tu regardes de toute part
Si tu vois point venir Gaspard ;
Tout se prépare, tout s'achève
Pour ton malheur, et moi, je rêve !...
Partons ! pourtant nous ferions bien
De voir... Mais je n'entends plus rien.
En route !
(Il sort à gauche, tandis que Pancrace arrive à droite.)

SCÈNE QUATRIÈME

PANCRACE, affublé d'un vieux manteau.

Ah, je suis tout en nage!
Pour un compère de mon âge,
Voilà, pardieu, savoir marcher
Mieux que pas un et sans broncher.
(Il ferme soigneusement son manteau par devant.)
Tant pis pour tous ces fous qui jettent
Les haillons; les sages les mettent;
Et seuls, les sages, voyez-vous,
Reviennent chez eux; non, les fous!
La tâche était rude, elle est faite,
Et voici le tour de la fête.
Mes beaux écus, oui, vous irez
Tous à la noce, et reviendrez!
(Il aperçoit Gaspard qui revient.)
Mais qui vient là? Quelle rencontre!
Gaspard! Maugrebieu, que je montre
De la crainte, et je suis perdu;
De battant me voilà battu.

SCÈNE CINQUIÈME

GASPARD, PANCRACE

GASPARD

Ils en voulaient à la besace
Non de Gaspard, mais de Pancrace!

PANCRACE, à l'écart.

Ouais, que dit-il ?

GASPARD

Je suis joyeux,
D'avoir sauvé l'argent du vieux.
Pour qui connaît sa seule envie,
Quand on dit l'argent, c'est la vie.
Il va donc passer par ici !
Il mériterait bien aussi
Celui-là quelques tours de danse;
Mais n'agissons qu'avec prudence.
Ils l'auraient tué tout de bon.

PANCRACE

Qu'entends-je ?

GASPARD

Est-ce encore un fripon ?

PANCRACE

Gaspard !

GASPARD

C'est vous, Seigneur Pancrace ?

PANCRACE

Oui, c'est moi.

GASPARD

Mais...

PANCRACE

Dis-moi, de grâce...

GASPARD

Est-ce bien vous? Oui, c'est bien lui.
(A part.) Le vieux ladre épargne aujourd'hui
Ses bons habits.

PANCRACE

Dis-moi...

GASPARD

Je meure,
Si l'on vous connaît.

PANCRACE

Tout à l'heure
(Peut-être ai-je mal entendu),
Tu parlais; de quoi parlais-tu?

GASPARD

De quoi je parlais?

PANCRACE

Car la chose,
Que j'entendis....

GASPARD

Sachez la cause
Pour laquelle on me voit ici.

PANCRACE

Et cette cause?

GASPARD

La voici.....

PANCRACE

Eh bien ?

GASPARD

Eh bien, j'aime Bertille,
Et de son côté, votre fille...

PANCRACE

Tu parlais de certains voleurs...

GASPARD

C'est vrai. Votre fille est en pleurs...

PANCRACE

Postés ici pour me surprendre;

GASPARD

Enfin, Monsieur, il faut vous rendre;
Je vous ai sauvé; votre cœur
Me pourra-t-il garder rigueur?

PANCRACE

Qui diantre a donc pu leur apprendre
Qu'ils auraient sur moi de quoi prendre?
J'ai pourtant fait tout en secret.
Mais voilà! quelqu'ami discret,
Grosguillot, qui toujours jacasse,
Aura fait des siennes...

GASPARD

Je casse,
Si vous voulez, à ce pourceau
Le nez qui lui sert de museau!

PANCRACE

Il le mériterait.

GASPARD

En somme
Ils sont éloignés, voici comme....

PANCRACE

Eh bien ?

GASPARD, montrant son violon.

Vous voyez bien ceci ?

PANCRACE

Oui.

GASPARD

Bon ! Placez-vous donc ici.

PANCRACE

Pourquoi ?

GASPARD

Vous verrez. (Il commence à jouer.)

PANCRACE fait deux ou trois tours sur lui-même.

Ah ! Que diable !
Es-tu fou ?.... Ce n'est pas croyable !

GASPARD

Qu'en dites-vous ?

PANCRACE

Cet instrument
D'où te vient-il ? Quand et comment ?...

GASPARD

Ah, ah !...

PANCRACE, à part.

Peste ! j'ai lieu de craindre,
Qu'il ne me veuille ici contraindre,
Avec ce maudit instrument,
A lui donner contentement.
Tâchons donc de quelque manière
A nous sortir de cette ornière.
Ah ! siècle de damnation,
Chaque jour quelqu'invention
Diabolique !

GASPARD

Enfin, je pense,
Qu'avec ma magie et ma danse,
Avant qu'il soit trop tard, je puis
Etre aussi, moi, bien riche, puis...

PANCRACE

Puis ?...

GASPARD

Puis faire alors un échange
Avec vous : mon or pour votre ange

PANCRACE

De bien grand cœur, mon cher Gaspard ;
Fais donc, avant qu'il soit trop tard.

GASPARD

Oui, mais il me faudrait un gage,
Que par promesse l'on s'engage,
A rompre aujourd'hui ce parti.
Seigneur Pancrace...

(Pancrace s'esquive.)

Il est parti !
Ah ! tu t'en vas riant sous cape,
Vieux méchant ! Si je te rattrape,
Je te fais voir..., mais quel hasard !
Le revoici.

PANCRACE, accourant.

Pardieu, Gaspard,
Je ne sais pas qui ce peut être,
Mais j'ai là-bas cru voir paraître
Des hommes.

GASPARD

Deux ?

PANCRACE

Ils étaient trois.

GASPARD

La peur fait voir double.

PANCRACE

Je crois
Qu'ils étaient trois et même quatre.

GASPARD

Eh ! Ne nous laissons point abattre ;
Le mieux, en pareil accident,
Est de suivre un conseil prudent.

PANCRACE

Parle. C'est une affreuse affaire !

GASPARD

Monsieur, voici ce qu'il faut faire
Pour les braver, sans risquer rien.
Donnez-moi cet argent. Eh bien,
Où donc allez-vous ?

PANCRACE

Bah ! ces hommes
Etaient fort loin de moi. Nous sommes
Trop prompts peut-être à soupçonner.

GASPARD

Mais, Monsieur, veuillez raisonner :
S'ils vous attaquent tous les quatre...

PANCRACE

Ai-je dit quatre ?

GASPARD

Pour vous battre,
Il n'en faudrait pas tant !

PANCRACE

Pourquoi
Ne me suis-je pas tenu coi,
Dans ma maison?

GASPARD

Malgré leur nombre
Vous irez chez vous, sans encombre.
Je veux vous prendre votre argent,
Et c'est me montrer obligeant.
Donnez-moi votre argent, vous dis-je.

PANCRACE

« Donnez, donnez! » C'est un prodige
Que de l'ouir et de le voir!
Avec lui, l'on ne doit avoir
Que pour donner! Une âme honnête
Dirait au moins qu'on le lui prête.
Mais non! Donnez! Puis, en effet,
L'on empoche, et le tour est fait!

GASPARD

Oh! Monsieur...

PANCRACE

S'il faut que je donne
Mon avoir, que je l'abandonne
Ici, pour éviter qu'ailleurs,
Il ne tombe aux mains des voleurs,
Je n'y vois pas grand avantage.

GASPARD

Mais ils vous prendront davantage,
Car ils vous ènverront là-bas,
D'où l'on sait qu'on ne revient pas.
Donnez-le moi, que je le porte,
Jusque chez vous, à votre porte.

PANCRACE

Donner n'est donc pas le vrai mot?

GASPARD

Donner, non; confier, plutôt.
(A part.) Il a bien du mal à comprendre.

PANCRACE

Pire sourd qui ne veut entendre!

GASPARD, à part.

O sac, si je puis te tenir!...
Mais comment l'y faire venir!
(Haut.) Permettez donc qu'on vous oblige;
Donnez-moi...

PANCRACE

Dans ce siècle, dis-je,
Pour rien l'on n'est point obligeant.

GASPARD

Si l'on me confie un argent...

PANCRACE

C'est par tel motif ou tel autre,
Pour son plaisir, non pour le vôtre.
Moi, mon esprit ne peut saisir,
Qu'on trouve à cela nul plaisir.

GASPARD

Il est encor des gens honnêtes.

PANCRACE

Mais peu de mains qui soient bien nettes.

GASPARD

Ainsi, vous soupçonnez chacun!

PANCRACE

Dupe ou confiant, c'est tout un.

GASPARD

Que dans le monde, on se méfie,
Par crainte ou par philosophie,
Cela se peut; mais les amis...
Les soupçonner est-il permis?

PANCRACE

Les amis? Les meilleurs ressemblent
Aux corbeaux, qui ne se rassemblent
En un lieu que pour avaler,
Torcher leurs becs et s'en aller.

GASPARD

Somme confiée...

PANCRACE

Est perdue !

GASPARD

Mais celle qui par vous m'est due !

PANCRACE, à part.

Oh, diantre !

GASPARD

Car c'est, en effet,
Comme un prêt que je vous ai fait.

PANCRACE, à part.

Il faut changer de batterie.
(Haut.) Que dis-tu ? Sans plaisanterie,
Tu m'aurais prêté?...

GASPARD

C'est un point
Où l'honneur ne plaisante point.

PANCRACE

Un prêt, à moi ?

GASPARD

Cette ressource,
En la laissant dans votre bourse,
Sans égard pour mon intérêt,
C'est bel et bien vous faire un prêt.

PANCRACE

Vraiment?...

GASPARD

Il me semble, à moi: prendre
N'est pas tout.....

PANCRACE

C'est juste; il faut rendre
Et tenir ce qu'on a promis;
Les bons comptes, les bons amis.
Et je te dois?...

GASPARD

Mon Dieu, j'ai honte
D'avoir tant parlé de ce compte,
Une misère: Trente écus!

PANCRACE

Trente! Tout juste? Rien de plus?

GASPARD

Rien de plus, non; pas une obole.

PANCRACE

Ce n'est point une faribole
Cela. Trente écus! Tu les veux
Sur-le-champ?

GASPARD

Oui!

PANCRACE

Foin des honteux!
Voilà parler!

GASPARD

C'est mon salaire.

PANCRACE

Et j'en aurais de la colère,
Si tu te privais plus longtemps
De trente beaux écus comptants.
Mais ces voleurs...

GASPARD

Sont près, sans doute.

PANCRACE

Va te camper là sur la route,
Tandis que je veux délier
Ma bourse ici pour te payer.

GASPARD

Monsieur...

PANCRACE

Avec ta manivelle,
Tiens-toi là-bas en sentinelle.
L'on peut craindre, sur ce chemin,
D'être pris la bourse à la main.
Vas un peu loin!.. surtout, prudence!

GASPARD, s'éloignant.

Si j'en vois un, gare la danse.

SCÈNE SIXIÈME

PANCRACE, seul.

Cachons ma bourse en quelque trou.
(Il se dirige vers les buissons à droite.)
Entrons là-dedans ; mais par où ?...
(Il va d'un autre côté.)
Ah ! vraiment, je l'échappe belle !
J'en sue encor ! Cela s'appelle,
Ma foi, bien que j'eusse un peu chaud,
Etre un gars qui n'est pas manchot.
Comme un mot bien placé vous change
Un homme en bête, un diable en ange !
Il avait du sens, mais d'un mot
Dit à propos, j'en fis un sot.
Il me tient, dans un bois horrible,
Il porte un instrument terrible,
Dont il joue à tout renverser...
Et c'est moi qui le fais danser !
J'entends venir ? Non. Vite, vite.
Quand l'homme est seul, qu'il en profite
Pour son repos. (Il se tourne vers la droite.)
Dieu ! Quel souci
Le bien donne ! — C'est mieux ici.
Oh ! les magnifiques épines,
Comme aiguilles, longues et fines !
Diantre, il ne fait pas bon ici ;
Quels piquants ! Non. — Le revoici ?
Songeons à forger quelque bourde.

Ferai-je encor l'oreille sourde?
Que dirai-je à l'écervelé?
Que notre argent s'est envolé?
Peuh! que faut-il aux cœurs honnêtes?
Moins des raisons, que des sornettes;
C'est fort heureux! J'en trouverai,
Et, mon sac, je vous sauverai.
Ceux qui n'ont rien, loin de les plaindre,
Je les envie. Ils n'ont à craindre
Ni le jaloux, ni le voleur;
Et ce bonheur fait leur malheur.
Les ingrats!

(Il va à droite et à gauche pour cacher son argent, et ne peut se décider.)

Bah! je me hasarde,
Quoi qu'il arrive, et je le garde!

SCÈNE SEPTIÈME

GASPARD, PANCRACE

GASPARD

Je n'ai rien vu.

PANCRACE, à part.

Feignons des pleurs,
Et disons-lui que les voleurs,
En son absence...

GASPARD

Allons, nul doute!
Les deux coquins sont en déroute,
Et personne au loin ne paraît
Sur la route ou dans la forêt.

PANCRACE

Ha !

GASPARD

Qu'avez-vous ?

PANCRACE

Marauds ! Canaille !

GASPARD

Sont-ils venus ?

PANCRACE

Forbans !

GASPARD

Il braille

Contre quelqu'un.

PANCRACE

Brigands maudits !

GASPARD

Quoi donc !

PANCRACE

Tu les disais partis !

GASPARD

Eh bien ?

PANCRACE

Eh bien ? Vois mon visage !

GASPARD

Il est fort laid !

PANCRACE

C'est leur ouvrage,
Et je crois, mon pauvre Gaspard,
Que je suis blessé quelque part.

GASPARD

Voyons un peu...

PANCRACE

Non, laisse. Ahie!

GASPARD

Mais vous deviez crier.

PANCRACE

Oui, crie,
Lorsque des êtres inhumains
Te ferment la bouche à deux mains;
Ah!...

GASPARD

Est-ce bien vrai? — Je m'amuse
A vous ouïr; c'est quelque ruse;
Vous me voulez encor railler...

PANCRACE

Veux-tu pas aussi me fouiller,
Me battre, comme ont fait les autres?
Tes voleurs?...

GASPARD

Ou plutôt les vôtres.
Ils vous ont tout pris, ces bandits? (Il rit.)

PANCRACE

Tout !.. Et tu ris ?

GASPARD

Je vous le dis,
Je veux, je veux de cette engeance...

PANCRACE

Où vas-tu donc ?

GASPARD

Tirer vengeance !
Si je les trouve...

PANCRACE

Ah, bon Gaspard,
Quel coup !

(Gaspard s'éloigne.)

PANCRACE, seul.

Il va de cette part ;
Moi, de cette autre, avec ma bourse,
Sans l'attendre, je prends ma course.

(Gaspard revenant, se rencontre avec Pancrace qui s'éloignait.)

Tu reviens ?

GASPARD

Je reviens, songeant
Qu'après vous avoir pris l'argent,
Ces deux pourraient avoir l'envie
De vous prendre encor...

PANCRACE

Quoi ? La vie ?
Va, pour eux, un pauvre vieillard
N'est plus rien, n'ayant plus un liard.

GASPARD

Qu'aurai-je, si je vous rapporte ?

PANCRACE

Mon argent ?

GASPARD

Oui.

PANCRACE

La somme est forte.

GASPARD

Qu'aurai-je ?

PANCRACE

Eh bien, l'ami Gaspard...

GASPARD

Parlez. Qu'aurai-je pour ma part ?
(A part.) Ah, si je tiens jamais la somme,
C'est par le cœur tenir mon homme,
Et je suis en trop beau chemin,
Pour rien remettre au lendemain.
(Haut.) Qu'aurai-je ? Allons, soyez bonhomme.

PANCRACE

Si tu me rapportes la somme,
La somme du moins que je dis

Que m'ont prise les deux bandits,..
Hé bien, Gaspard, je te la donne!

GASPARD

Ho, ho!

PANCRACE

Oui, je te l'abandonne.

GASPARD

Tout de bon?

PANCRACE

Oui, va la chercher!

GASPARD

J'y cours?

PANCRACE

Ne va pas la lâcher,
Surtout.

GASPARD

Ah, bon Seigneur Pancrace,
Je vous aime et je vous embrasse,
Pour ce mot-là.

PANCRACE, le repoussant.

Va t'en; c'est bon!
Va. Mais surtout ton violon...
As-tu ton violon?..

GASPARD

Sans doute.

PANCRACE

Ne va pas oublier en route,
Si tu les vois. (Il fait le geste de jouer du violon.)

GASPARD

Ne craignez rien.

PANCRACE

Je crois qu'il te servira bien.
(Gaspard s'éloigne.)

SCÈNE HUITIÈME

PANCRACE, seul.

Voilà ce que chez nous l'on nomme
Un maître sot... un honnête homme !
Or, pendant qu'il chasse au voleur
Et me protège avec valeur,
Moi, vers la ville, je chemine,
Bénissant la bonté divine,
Qui, pour bon exemple aux méchants,
Met ici-bas d'honnêtes gens.
J'espère aussi que rien d'étrange
Ne m'arrivera. Hé ? Qu'entends-je ?

(Les deux archers reviennent en se querellant ; ils se sont noirci le visage pour être méconnaissables.)

Qui vient là ? — Ces gens ? Ils sont deux !
Quels visages ! Oui ! — Ce sont eux !
Où fuir ? Où fuir ? — Ah ! la broussaille !
Cachons-nous là.
(Il se cache dans les buissons.)

SCÈNE NEUVIÈME

PANCRACE (caché), les DEUX ARCHERS, puis GASPARD

PREMIER ARCHER

Qu'il ne s'en aille !

PANCRACE, à part.

La peste emporte les buissons !
Diables d'épines !

SECOND ARCHER

Finissons !

GASPARD, au fond du théâtre.

Ah ! ah ! marauds ! Je suis bien aise
De voir que la danse vous plaise !
Vous en voulez, vous en aurez
Tant qu'enfin vous en crèverez !

(Il joue du violon. Les deux archers dansent en cherchant à s'enfuir.)

GASPARD

Dansons, dansons !

PANCRACE, dans les broussailles.

Ah, ah, ah, grâce !

GASPARD

Point de quartier !

PANCRACE

Ah !

GASPARD, jouant plus fort.

Sur la place
Rendez, rendez l'argent volé.

PANCRACE

Haï, haï ! Gaspard ! Gaspard, je l'ai !
Je l'ai... haï, haï !

GASPARD, s'arrêtant.

Dans ces broussailles,
Quels sont ces cris ?

PANCRACE

Ouf ! ah !

GASPARD, aux archers en recommençant à jouer.

Canailles,
Vous croyez m'échapper !

PANCRACE

Gaspard !

GASPARD

L'argent, l'argent, et sans retard !

PANCRACE

Oui, oui, halte ! Tu m'assassines !

GASPARD, reconnaissant la voix.

Pancrace ?

PANCRACE

Ici ! dans les épines !
Je n'en puis plus, arrête un peu !

GASPARD, aux archers.

L'argent, l'argent, marauds !

PANCRACE

Ah, Dieu !

(Il jette le sac aux pieds de Gaspard; Gaspard s'arrête court, les archers s'esquivent.)

SCÈNE DIXIÈME

GASPARD, PANCRACE

GASPARD

Le voleur, c'était vous, Pancrace ?
Bon !

(Il reprend son archet.)

PANCRACE, sortant des buissons.

Je suis mort ! Cesse, de grâce !
Ah, violon maudit !

GASPARD

Maudit !
Pourquoi cela ? Vous m'avez dit
De ne l'oublier point, qu'en route
Il me servirait bien, sans doute ;
Et Seigneur, vous eûtes raison,
Car j'ai le sac !

(Il le fait sauter devant ses yeux.)

PANCRACE

Maudit buisson !

GASPARD, railleur,

De quoi vous sert votre science ?
On raille mon insouciance !
Plein d'espoir, sans un sou comptant,
Je suis franc, joyeux et content ;
Et vous, fort habile et fort sage,
Vous jouez un sot personnage !
Vous partez, Seigneur ?...
. . . . Il est loin !
Il se sauve ! il gagne la ville !
Que m'importe ! Je suis tranquille.
Oui, je rendrai la bourse au vieux ;
Mais pour cet or, j'aurai bien mieux !
(Il cache le sac dans le feuillage.)

SCÈNE ONZIÈME

GASPARD, LES DEUX ARCHERS

Les archers qui se sont débarbouillés se jettent sur Gaspard.

PREMIER ARCHER

Arrête !

GASPARD, se débattant.

A moi ! Qu'est-ce ? On m'assomme !
Que voulez-vous ?

PREMIER ARCHER

L'argent !

SECOND ARCHER

La somme !

(Ils fouillent inutilement Gaspard et l'entraînent.)

SECOND ARCHER

Marche, voleur.

GASPARD

Voleur ! Qui ? Moi ?

PREMIER ARCHER

Tu vas danser, de par la loi !

(Gaspard se débat.)

TROISIÈME ACTE

La décoration du premier acte. Il fait jour.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTILLE, GASPARD

BERTILLE

Oui, oui, Gaspard, je te le jure :
Il n'est peine que je n'endure
Avec plaisir, pour faire voir
Qu'en amour je sais mon devoir.

GASPARD

Pauvre enfant !

BERTILLE

L'on te croit encore
Aux mains des archers, l'on ignore
Que tu les as si bien chassés.

GASPARD

Chassés ? Non ! Brisés, terrassés
Tous deux, par ta grâce infinie,
Cher violon !

BERTILLE

O bon Génie !
Le Génie a veillé sur toi !

GASPARD

Sur nous deux !

BERTILLE

Toi veut dire *Moi*,
En amour ; et moi, c'est toi-même,
N'est-il pas vrai ? Depuis que j'aime,
Ce que je trouve et vois en moi,
C'est toi, Gaspard, et toujours toi !

GASPARD

C'est ton amour qui me fait vivre;
Et, quand parfois mon cœur se livre
Au désespoir, croyant enfin

Que tous mes combats sont en vain,
Ton nom seul me rend mon courage.
Lors, il me prend comme une rage
De résister et de lutter,
Sans que rien me puisse arrêter.
Ils me tenaient bien, je l'avoue,
Mais, par le Seigneur que j'en loue,
Des deux je fus, en un moment,
Maître et vainqueur, tu sais comment.

(Il montre son violon.)

Bertille recommande à Gaspard d'être prudent et mesuré vis-à-vis de Pancrace, et prend, pour la mettre en sûreté, la bourse qui contient sa dot. Elle rentre. Gaspard s'éloigne.

SCÈNE DEUXIÈME

PANCRACE, GROSGUILLOT

Croyant Gaspard aux mains des archers, Pancrace et Grosguillot se consultent sur ce qu'il convient de faire.

PANCRACE

Ma foi, puisqu'il est dans nos mains,
Sans aller par quatre chemins,
Qu'il soit jugé.

GROSGUILLOT

Pour moi, je pense,
Qu'il faut lui pardonner l'offense,
Compère, car nous connaissons
Qu'il a bien aussi ses raisons.

Que diantre, c'est un très jeune homme ;
Il aime Bertille, et la somme
Qu'il vous a prise (c'est mal fait,
Oui, j'en conviens.) n'est, en effet,
Dans ses mains que comme un ôtage.
Il perd la fille, il tient un gage ;
Qu'il le garde donc ! Ces écus,
Après tout, de moins ou de plus,
Ne changent rien dans votre caisse ;
Je suis d'avis qu'on les lui laisse.

PANCRACE

Mais dans la vôtre, à vous ?

GROSGUILLOT

Comment ?
Je ne vous entends point.

PANCRACE

Vraiment ?
Vous tenez à ce qu'il les garde ?

GROSGUILLOT

Mais, c'est vous que ce fait regarde.

PANCRACE

Ne vous l'ai-je point dit encor ?
C'était, en beaux quadruples d'or,
La dot qu'il faut que je vous donne.
Donc, vous voulez qu'on l'abandonne
A ce Gaspard ?

GROSGUILLOT

Moi ?

PANCRACE

Pourquoi non ?
Montrez que votre cœur est bon.
Laissez-lui vos écus.

GROSGUILLOT

Les vôtres !

PANCRACE

Point, car ils sont à vous.

GROSGUILLOT

A d'autres !
Voilà bien d'étranges débats,
Peut-on donner ce qu'on n'a pas.
Ai-je eu cette dot ?

PANCRACE

C'est tout comme :
Ayant eu ma foi d'honnête homme.

GROSGUILLOT

Mais j'ignorais que cet argent
Me fût destiné.

PANCRACE

Le sachant,
Vous vous seriez gardé, compère,
De traiter d'offense légère
Un vol, que l'on faisait sur nous,
De ces louis, qui sont à vous.

GROSGUILLOT

C'est donc à moi de les reprendre.

PANCRACE

Si vous pouvez.

GROSGUILLOT

Il va les rendre ;
Je cours au juge.

PANCRACE

Il faut, au moins,
Pour la forme, quelques témoins,
En avez-vous ?

GROSGUILLOT

Je n'ai que faire
De gens pour embrouiller l'affaire :
Il a volé, c'est un voleur.

PANCRACE

C'est clair cela. Mais, par malheur,
Il vous faut des témoins, vous dis-je,
Il en faut deux.

GROSGUILLOT

Eh, comment puis-je
Avoir des témoins, en effet ?
Le vol, c'est à vous qu'on l'a fait.

Pancrace insinue à Grosguillot d'acheter des témoins. Grosguillot refuse avec indignation et sort.

SCÈNE TROISIÈME

PANCRACE, seul.

Quelle injure! Grossier barbare!
Mon gendre est d'une vertu rare.
Au fond, peut-être a-t-il raison?
Mais chez nous tout va de façon
Que si l'on veut à l'aise y vivre,
Il se faut bien garder de suivre
Ce beau chemin, noble et moral,
Qui mène au ciel, par l'hôpital.
Si je pouvais, par artifice,
Eviter les gens de justice,
Et tout leur étonnant fatras...
N'ai-je point assez d'embarras?
Mons Gaspard est sous bonne garde,
A ce que je crois. Il regarde
L'or comme rien; je lui dirai:
Rends-le moi, je te sortirai
De ta prison. Combien me coûte
La petite! Je la redoute,
Dans l'embarras où je me vois.
Parlons-lui d'une tendre voix;
Disons-lui que, foi de Pancrace,
J'ai résolu de faire grâce
A mon traître, à condition
Qu'elle le chasse au loin... sinon!

(Il entre chez lui.)

SCÈNE QUATRIÈME

GASPARD, son violon sur le dos.

Il n'est plus rien qui me retienne !
Je lui veux chanter mon antienne,
A mon tour, pour sa trahison !
C'est moi qui le tiens en prison !
C'est moi, c'est moi, Seigneur Pancrace,
Qui veux te voir me crier grâce !
Je le tiens là, dans sa maison ;
Je vais en tirer ma raison,
Et séparer d'un coup suprême
Ce qui me hait de ce qui m'aime !
Ah ! ah ! je vais avoir beau jeu !
Mais il gronde, écoutons un peu.

(Il colle l'oreille à la porte.)

SCÈNE CINQUIÈME

GASPARD, LES DEUX ARCHERS

Les archers s'approchent sans bruit, coupent le ruban auquel est attaché le violon et se retirent avec l'instrument sans que Gaspard s'en soit aperçu.

SCÈNE SIXIÈME

GASPARD

Il découvre le vol et se met à la poursuite des coupables.

SCÈNE SEPTIÈME

PANCRACE, BERTILLE, sortant de leur maison.

PANCRACE

Ton cœur, ma fille,
N'a point d'amour ; non, j'en suis sûr !

BERTILLE

Et pourquoi non ?

PANCRACE

Il est trop pur.

BERTILLE

Hélas, aimer est-il un crime?

PANCRACE

Un crime énorme. Moi, j'estime
Que tout homme, petit ou grand,
Quand il aime, n'est qu'un brigand ;
Et que toute femme amoureuse
Ne roule dans sa tête creuse
Que les projets les plus pervers
Que puissent forger les enfers.

BERTILLE

Vous n'avez donc jamais, mon père,
Connu l'amour?

PANCRACE

Bien au contraire!
J'aimais ta mère, Dieu merci,
Mais j'étais à l'aise, elle aussi.
Nos amours n'étaient pas frivoles,
Et je soutiens qu'elles sont folles,
Les péronnelles comme vous
Parlant d'amour, et qu'ils sont fous
Les pères, qui, par indulgence,
Marchandent une obéissance,
Quand ils ont toute autorité
Pour imposer leur volonté.
Tu résistes? je cours au juge
Et ton Gaspard...

BERTILLE

Soit! qu'on le juge!
Certes, Gaspard, pour mon bonheur,
Veut s'en tirer avec honneur.
Qu'il soit jugé, puisqu'on l'accuse.
Il est innocent.

PANCRACE

Belle excuse!
J'ai des témoins. Par jugement,
Il sera condamné dûment.
Oui, oui, ne hochez pas la tête.

BERTILLE

Moi, j'écoute une voix secrète,
Qui, dans mon cœur, me dit tout bas:
Ne le crois pas, ne le crois pas.

PANCRACE

Cette voix-là n'est qu'une sotte.
Certain projet ici me trotte,
(Il se touche le front du doigt.)
Allons, qu'on rentre à la maison !
Et nous, courons à la prison,
Et si le drôle aussi s'obstine,
Malheur à lui !... Rentrez, mutine.
(Elle rentre.)

SCÈNE HUITIÈME

PANCRACE, GASPARD

(Gaspard est muni d'une vieille guitare.)

PANCRACE

Je ferai garder le galant,
Son violon et son talent,
Un peu loin de notre demeure,
Pour un temps, et surtout à l'heure
Du mariage avec Guillot.
Mais, diantre ! Cette dot qu'il faut,
Qu'il faut du moins montrer à l'homme !
Puis, j'y pense, et cela m'assomme,
Arrêtant l'autre ils l'ont fouillé,
Et c'est moi qu'ils ont dépouillé.
Dépouillé ? Non ! Mais c'est tout comme.
S'ils ont trouvé sur lui la somme,
Elle est au greffe, on la rendra.
Oui, mais avant, l'on en prendra

Pour les frais, avec tant de rage,
Qu'à la fin de ce bel ouvrage
Je n'aurai plus de tout cet or
Que le sac, et des frais encor.
Ah, je crains bien!...

GASPARD, se montrant.

Soyez sans crainte,
Allez toujours!...

PANCRACE, effrayé.

Ah!

GASPARD

Portez plainte,
Pendez ce voleur prétendu.

PANCRACE

Gaspard!

GASPARD

On a tout entendu,
On était là, Seigneur Pancrace.
Une autre fois prenez, de grâce,
Pour me saisir et m'arrêter,
Des gens qui sachent résister
Au plaisir frivole et volage,
De danser au bois, sous l'ombrage.
Qui de nous deux a plus raison
D'accuser l'autre?

PANCRACE, à part.

Trahison!
Ils l'ont laissé fuir...

GASPARD

O Pancrace,
Osez-vous bien pousser l'audace
Jusques à suborner des gens,
Pour servir vos projets méchants?
Votre malice déraisonne.

PANCRACE

Qui? Moi, je n'ai payé personne!

Pancrace tremblant que Gaspard n'use de son violon cherche à rentrer chez lui.

PANCRACE, heurtant à la porte fermée.

Bertille! — (A part.) Il m'a l'air très fâché.
La friponne a fermé la porte
A double tour! (Il heurte.) Le diable emporte,
Si l'on m'imite ainsi dans tout,
C'est fait de moi; je suis à bout. (Il heurte.)

GASPARD

Mon cher instrument, quel dommage!
(Il feint de passer l'archet sur sa guitare.)
Seigneur, vous aimez à danser,
Vous plaît-il de recommencer?

PANCRACE

Pitié, Gaspard!

GASPARD

La danse est gaie.

PANCRACE

Mon pauvre dos n'est qu'une plaie.

GASPARD

Si vous préférez le repos,
Achetez-le donc.

PANCRACE

A quel taux?

GASPARD

Ma condition est gentille,
Je ne demande que Bertille,
Et vous rends encor votre argent:
Est-ce marché fait?

PANCRACE

Quel marchand!
C'est un Arabe! donne, donne...
Et concluons. — Pour ma friponne,
C'est un destin affreux, pourtant
Il le faut. En homme prudent
Sauvons du moins, dans ce naufrage,
D'abord ma peau, puis mon bagage.
La pauvre enfant!...

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, GROSGUILLOT ET LES DEUX ARCHERS

(Les archers se jettent sur Gaspard et le saisissent; Grosguillot, qui tient le violon magique s'essaie à en jouer; Pancrace par souvenir, commence à tourner sur lui-même.)

PANCRACE

Hai ! — (Il s'arrête.) Qu'est ceci ?

GROSGUILLOT, riant.

Ah, ah, ah, ah !

PANCRACE

Gaspard saisi !
Ma pauvre enfant, elle est sauvée !
(A Gaspard.) Ah, je te tiens ! (Aux deux archers.)
Votre arrivée
Ne pouvait tomber plus à point.
Mais, pour Dieu, ne le lâchez point.
Ah, quelle joie ! et la machine?

GROSGUILLOT, la lui montrant.

Saisie aussi.

PANCRACE

Qu'on me l'échine,
Qu'on me la mette en vingt morceaux,
A son tour, brisons-lui les os !

GROSGUILLOT

La, la, modérez-vous, compère.

PANCRACE

Mais, vous, qu'en prétendez-vous faire?

GROSGUILLOT

Que vous importe? C'est mon bien,
Je l'ai payé.

PANCRACE

Fort bien, fort bien !
Mais enfin, qu'en saurez-vous faire?

GROSGUILLOT

Ce que j'ai fait déjà, beau-père,
Car vous avez dansé.
(Il joue grotesquement du violon.)

Pancrace s'aperçoit que dans les mains de Grosguillot le violon n'a plus sa vertu. Il ricane.

PANCRACE

Oui, oui!
Eh, lon, lan, la, tout réjoui,
Je danse encore.

GASPARD, se débattant entre les archers.

Ah!...

PANCRACE à Gaspard.

Plaintes vaines!
Tenez-le ferme; pour vos peines,
Messieurs, vous boirez, par ma foi,
Un coup de vin, car j'ai de quoi.
(Il fouille Gaspard que les archers retiennent par les bras.)
Rien là? Peste! Et là? Rien! J'enrage!
Qu'en as-tu fait?

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, BERTILLE

Bertille sort de la maison et promet de tout arranger à la satisfaction générale, si les parties veulent la prendre pour juge. Tout le monde y consent.

GASPARD

Le mignon juge que voici,
Et comme il fait aimer la robe !

BERTILLE

Je veux, en juge honnête et probe,
Terminer tous ces différends,
Comme faisaient nos vieux parents,
Chez nous, entre nous, en famille.
Je ne suis qu'une simple fille,
Mais pour trouver la vérité,
Rien ne vaut la simplicité.
(A Pancrace en montrant Gaspard.)
Vous l'avez doté d'une somme
Que votre fille apporte à l'homme
Qui veut l'épouser.

PANCRACE

Moi ? Holà !
Ma fille apporte ce qu'elle a,
Mais d'argent, point. Gentille, sage,
Elle a fraîcheur et fin corsage !
Et l'on irait encor payer
Un vilain pour se marier !

Maugrebieu ! je pense, au contraire,
Que c'est à moi, que c'est au père,
Qu'un homme honnête et bien épris,
Doit offrir pour elle un grand prix.

GROSGUILLOT

Mais...

PANCRACE

Ceux que cet avis regarde
En prendront note, ou je la garde.

Bertille répond à son père que tel est le cas de Gaspard, qui est tout disposé, s'il obtient la main de celle qu'il aime, à restituer la dot, se trouvant assez riche avec son violon.

Mais Grosguillot qui perd sa promise veut garder le violon comme dédommagement, et Gaspard faisant mine de le lui reprendre, il se sauve dans la maison de Pancrace où il s'enferme.

GROSGUILLOT, se montre au balcon.

Vous plairait-il danser, mon maître ?

BERTILLE

Seigneur Guillot, grâce pour moi !

GASPARD

Laisse-le faire.

BERTILLE

Eh non.

PANCRACE

Pourquoi ?

GROSGUILLOT, jouant.

Dansez beau-père !

Gaspard lui crie que le violon perd son pouvoir magique en d'autres mains que les siennes. Grosguillot, qui se défie de son rival, veut s'assurer de la chose.

(Il chante.) Tra, la, la,... le sot instrument !
Par ma foi ! la, la, la, comment ?
N'a-t-il pas dansé tout à l'heure
Devant moi, devant sa demeure ?
Ne m'a-t-il pas pris pour Gaspard ?
Et moi-même, hier, sur le tard,
N'étais-je pas là sur la place ?
N'ai-je pas ?... — Se peut-il qu'on fasse
Rêve pareil ?

BERTILLE

Tout est fini !

GASPARD

Tout est prouvé !

GROSGUILLOT

Nenni, Nenni !
Encore ! (Il joue. Pancrace est immobile.)
Au diable ! Je le livre.
Il se peut bien que je sois ivre ! (A Gaspard.)

Grosguillot quitte le balcon, descend sur la place et tend le violon à Gaspard.

GASPARD, baisant son violon.

Cher violon, je te revoi,
Salut !

PANCRACE

Bien ! et ma bourse à moi ?

GASPARD

Votre bourse, on va vous la rendre.

PANCRACE

C'est bien heureux !

BERTILLE

Venez la prendre
Dans le logis.

GASPARD

Puis, sans retard,
Signer le contrat.

PANCRACE

Oui, Gaspard.

(Pancrace, Gaspard et Bertille entrent dans la maison.)

SCÈNE ONZIÈME

GROSGUILLOT, LES ARCHERS

Les archers voyant disparaître Pancrace, réclament leur salaire à Grosguillot, et comme celui-ci refuse avec mauvaise humeur, ils le battent.

Là-dessus, on entend le violon de Gaspard, et les trois disputants se sauvent en cadence.

SCÈNE DOUZIÈME

GASPARD, PANCRACE ET BERTILLE sortent de la maison.

PANCRACE

Cet instrument, ma chère fille,
M'épouvante; dans ma famille
Je n'en veux point. Je crains le bruit
Qu'on en fera; trop gratter cuit.

BERTILLE

Ce violon lui vient...

PANCRACE

Du diable!

BERTILLE

D'un ange!

PANCRACE

Ce n'est pas croyable;
On croit ce qu'on voit. Le démon
Se montre assez; les anges, non.

GASPARD regardant Bertille.

Et moi, pourtant, je vois un ange.

SCÈNE TREIZIÈME

LES MÊMES, LE MÉNÉTRIER AVEUGLE

LE MÉNÉTRIER

La charité!

GASPARD

Ha! Chose étrange!
Comme il vient à point. Le voilà,
C'est lui, c'est lui!

PANCRACE

L'ange, cela?

LE MÉNÉTRIER

La charité!

PANCRACE, le chassant.

Va-t'en!

(Le mendiant prend soudain la figure d'un Génie.)

LE GÉNIE

Pancrace!

PANCRACE

Ouais!

GASPARD à Bertille.

Vois!

BERTILLE

Ah!

LE GÉNIE à Pancrace.

Je te ferai grâce,
Pour ta Bertille, d'une part,
Et de l'autre, pour son Gaspard.

BERTILLE

Qu'il est beau !

LE GÉNIE à Pancrace.

Si tu t'imagines
Les tromper, gare les épines!
J'aurai de là-haut l'œil sur toi,
Et qui jouera? ce sera moi.

(Le Génie prend à Gaspard le violon. Pancrace se bouche les oreilles.)

Oh, ne crois pas que l'on m'échappe
Par ce moyen; car, mon jeu frappe,
Non l'oreille, mais bien l'esprit.
Le tien m'entend, et s'il se rit
Des pauvres cœurs que tu chagrines,
Je l'ai dit: gare les épines!
Et sache que c'est grâce à moi
Que tout s'est tourné contre toi.

PANCRACE

Grand merci!

(Le Génie rend le violon à Gaspard.)

LE GÉNIE

Si Gaspard s'en loue,
Qu'il le conserve et qu'il en joue.

GASPARD

Il faisait danser à ravir.

PANCRACE

Eh bien?

LE GÉNIE

Sache t'en mieux servir;
Lorsqu'il avait tant d'avantage
Qu'en as-tu fait?

PANCRACE

Un sot usage.

GASPARD

Je n'en fis rien, ne sachant pas
En tirer parti.

LE GÉNIE

Fais-en cas,
Car il te peut donner bien vite,
Succès, renommée et mérite;
Et sans magie, il eut l'honneur
De te conduire à ton bonheur.
Vois ta Bertille. Une âme faite
Comme la tienne atteint au faîte
De la suprême joie, au jour
Où rien ne manque à son amour;
Et quant aux maladroits sur terre
Braillant, tout en voulant trop faire...

PANCRACE, à part.

Je le vois venir. C'est un mot
D'un Esprit, qui n'est pas si sot.

LE GÉNIE

Ces maladroits, Seigneur Pancrace,
Vous ressemblent.

PANCRACE

Je vous rends grâce!

(Le Génie s'élève dans les airs et disparait.)

SCÈNE QUATORZIÈME

LES MÊMES, moins LE GÉNIE

BERTILLE

Il est parti!

GASPARD

Ho, qu'il est bon!
Il m'a laissé son violon;
Je serai grand!

PANCRACE

Tu seras riche!
Mais ne va pas devenir chiche,
Si vraiment ton sort doit changer.
Trop de finance est un danger.

BERTILLE à Pancrace.

Vous voulez bien qu'on nous marie?
(A Gaspard.) Ça, fais moi danser, je te prie.

GASPARD

Ce soir, ce soir.

PANCRACE

Puisqu'il le faut,
Finissons-en donc au plus tôt.

BERTILLE

Quel plaisir!

PANCRACE

Qu'une fille rie
Et sente, quand on la marie,
Un grand plaisir, je le veux bien;
Mais il lui faut n'en montrer rien.

BERTILLE

Est-ce mal?

GASPARD

En perd-on l'estime?

PANCRACE

On doit prendre un air de victime·
Va voir les dames du bon ton.
Il faut trembler, être un mouton
Que l'on entraîne au sacrifice.
On s'est orné pour le supplice;

Mais sous les perles, sous les fleurs,
Il faut, dolente et presqu'en pleurs,
Dissimuler si bien son âme,
Que les gens disent : Pauvre dame !
Quelle innocente ! à bien la voir,
Certe, elle va mourir ce soir ;
C'est pour elle un mal sans remède.

BERTILLE

Mais elles vivent?

PANCRACE

Dieu les aide !
Voilà le bon ton.

GASPARD

En tous cas,
L'on s'est montré ce qu'on n'est pas.

BERTILLE

Pour moi, s'il faut que l'on m'y voie,
Loin de dissimuler ma joie,
Je veux qu'on lise dans mes yeux
Que j'en vivrai, ma foi, bien mieux.

Grosguillot reparaît poursuivi par les deux archers. Pancrace prend sa fille par la main, Gaspard joue du violon, et tout le monde danse un ballet comique.

La toile tombe.

SCHINDERHANNES

OU

L'HONNEUR DANS LES BOIS

Tableau dialogué en vers.



Un prologue et trois parties.

PERSONNAGES

JEAN BUTLER (Schinderhannes), chef de brigands.
CARLE, son lieutenant.
JONAS, BENZEL, lieutenants en second.

PERCE-OREILLE, LA HURE, LE HOUSARD, L'ŒIL D'ANGUILLE, LE REQUIN, principaux brigands.

LE SACRISTAIN
LE COMTE HATTO.
UN PAYSAN.
UN HOMME.
UN CAPUCIN.
JULIA, jeune fille juive.
Marchands juifs.
Brigands, femmes et enfants de la bande; paysans armés.

La scène se passe en 1800.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Cet essai dramatique, dont le scénario régulier n'était pas encore construit et que l'auteur avait simplement intitulé Tableau dialogué, *est, dans l'original, d'une excessive étendue. Nous recueillons ici de cette ébauche avancée tout ce qui nous a paru littérairement pouvoir en être conservé et de nature à intéresser le lecteur. La plupart des coupures que nous avons estimé nécessaires, avaient du reste été indiquées par l'auteur lui-même en marge de son manuscrit.*

INTRODUCTION

I. DONNÉE HISTORIQUE.

Il ne s'agit point ici d'un personnage de fantaisie, mais d'un chef de brigands dont parle encore le Rheingau et qui fut exécuté à Mayence en 1803. La terreur populaire l'appelait Jean l'Ecorcheur (Schinderhannes). Son nom véritable était Jean Bückler, dont Butler nous parait devoir être une altération anglaise, car l'allemand exigerait Bütteler. Peut-être Bütteler (valet de justice) n'est-il qu'un premier sobriquet?

Né en 1779 à Nastættcn, petit bourg du comté de Katzenellenbogen, situé à peu de distance du poëtique rocher de Loreley, Jean, par la précocité de ses mauvais instincts, désola sa famille, qui était pauvre mais sans reproche. Tout jeune, il entra au service du bourreau de Bærenbach. Publiquement fouetté pour un larcin de bétail, et irrité jusqu'à la rage de cette peine infamante, il s'enfonça dès lors plus avant dans la carrière du crime. Devenu vagabond et voleur de grand chemin, il fit successivement partie des bandes de Finck à la Barbe rouge et de Peter à la Barbe noire; arrêté d'abord à Limmern, puis à Saarbrück, il réussit, les deux fois, à s'échapper de prison.

A dix-neuf ans, il organisa lui-même une troupe de bandits et se vit bientôt en état de braver la force publique. Le centre de ses opérations fut la forêt du Taunus. Vers 1798, il infestait le territoire entre le Main et la Lahn, et faisait même des incursions sur la rive gauche du Rhin. Il détroussait de préférence les brocanteurs juifs, tombant sur eux dans leurs continuelles allées et venues entre les foires et les marchés, et ne recula pas toujours, dit-on, devant le meurtre.

Du reste, on trouve aussi des traits généreux dans la vie de Bückler, et il aima avec une passion fidèle une jeune fille de Badenweiler, Julia Blasius.

Pour réduire et dompter le Fra Diavolo du Taunus, resté maître du terrain pendant cinq années, il fallut une expédition militaire en règle. Cette expédition fut ordonnée par les autorités allemandes. Schinderhannes, vaincu et fait prisonnier, fut conduit à Francfort, puis livré aux autorités françaises qui commandaient alors à Mayence. Jugé par une cour spéciale, il fut condamné à mort. Energique, résolu et fait pour manier les hommes, Schinderhannes eut, paraît-il, d'assez hautes ambitions et rêva même la gloire militaire. Une lettre adressée par lui au Premier Consul, dans le cours de son procès, lettre d'une assez fière éloquence, quoiqu'elle fût une demande en grâce, semble le prouver.

Lorsque tomba sa tête, ce brigand redouté n'avait pas encore vingt-quatre ans.

II. ARGUMENT DE SCHINDERHANNES.

Cette pièce, envisagée dans son ensemble, est la peinture romanesque du banditisme dans la personne du dernier outlaw qui ait rappelé de quelque manière en Allemagne le type des brigands italiens. L'auteur pouvait poétiser son héros en s'attachant à la catastrophe qui termina si brusquement cette existence aventureuse. Il a préféré nous le montrer à vingt et un ans, dans la principale crise de sa vie, au moment plein de périls, où d'une part l'envahit un amour passionné, et où d'autre part sa bande, affaiblie par la discorde et traquée par les milices féodales, est détruite une première fois sous ses yeux. Entrons dans le détail.

Nous voyons d'abord le jeune chef dans la solitude des bois nourrir ses folles ambitions et ses secrètes amertumes, ou déplorer son ignorance et s'instruire à la dérobée.

Puis il apparait à la tête de ses hommes, tour à tour rançonnant l'oisiveté des moines, pressurant la cupidité des Juifs, menaçant les seigneurs dans leurs châteaux, mais protégeant les pauvres auxquels il fait même volontiers largesse et exigeant de son monde le serment de respecter les vieillards, les femmes, les enfants, en un mot tous les faibles.

Nous sommes initiés en même temps aux dangers de sa position. Sa tête est mise à prix. Il n'a guère dans sa troupe qu'un fidèle, son lieutenant Carle. Sa bande, laissée un moment à elle-même, a su, il est vrai, repousser avec indignation un vil gredin, désireux de s'enrôler dans ses rangs, mais elle n'en est pas moins mécontente de son chef qu'elle trouve trop hautain et trop scrupuleux. De plus, la trahison couve dans l'âme du brigand Jonas, caractère

ignoble, envieux et lâche, mais dont la tortueuse hypocrisie a réussi à séduire les mécontents et même à tromper le dévoué Carle. Le traître enveloppe de ses trames ténébreuses le jeune chef qui cependant le soupçonne. Non-seulement il sape et mine le pouvoir de Jean et détache de lui le cœur de ses hommes, dans le dessein de lui succéder, mais il se propose de le faire poignarder par Julie, belle israélite dont le père a été assassiné et à laquelle, tandis qu'il est lui-même l'auteur du crime, il a dénoncé Butler comme le meurtrier. Si Julie manque Butler, il se réserve de le tuer lui-même par surprise et de porter sa tête aux autorités pour toucher la récompense promise.

La combinaison scélérate échoue cependant. Julie a bientôt vu clair dans l'âme de Jonas qui se pose comme son amoureux en titre et qu'elle n'aime pas. En revanche, dès sa première rencontre avec le chef, elle a inspiré à celui-ci un sentiment tendre qu'elle arrive bientôt à partager et c'est elle qui sauve la vie de Butler en tirant sur Jonas au moment où le traître couchait en joue son capitaine. Jonas, abattu et laissé pour mort, mais qui a la vie dure, réchappe en outre un peu plus tard à la justice sommaire du seigneur qui l'a capturé ; il recommence son métier de conspirateur et de coupe-jarret. Mais un camarade indigné écrase enfin le reptile.

Schinderhannes voit son campement pris par les milices rurales, son fidèle Carle expirer entre ses bras et sa bande en complète déroute. Mais Julie lui reste et s'attache à sa destinée. Les deux amants fuient ensemble.

H.-F. A.



FRAGMENT DU PROLOGUE

Une forêt sur les bords du Rhin. Clairière.

JEAN, en costume de chasse élégant.

Les fondateurs de Rome étaient-ils plus que moi ?
Je ne suis qu'un brigand, c'est vrai, mais je suis roi
Parmi tous ces haillons, ces faces basanées.
Quel peuple ! et qu'il grandit depuis quelques années !
J'ai droit d'en être fier. Ils sont là trois cent dix,
Tous hommes de vingt-cinq à quarante ans, hardis,
Fermes et résolus ; bras forts et pauvres têtes :
Des machines de fer dont je suis le ressort.

. . . .

J'aurais été, je crois, un vaillant capitaine,
Un général ! J'aurais eu l'âme assez hautaine
Pour vouloir la victoire et toujours l'obtenir.
J'aurais su commander l'armée et la tenir
Prête à tout, et mordieu, sage comme à l'école.
Je n'aurais pas boudé non plus au pont d'Arcole !
Mais il faut du savoir !

Un jour au cabaret,
Le raccoleur me dit : « Tout en toi me paraît
Annoncer un héros ». J'étais comme en délire :
Devient-on général quand on ne sait pas lire?
Lui dis-je. Il éclata de rire et me dit : Non.
J'avais déjà donné ma parole et mon nom;
Mais, entre un coup de vin, la poire et le fromage,
Je plante là mon homme et je pars. — Quel dommage!
N'être qu'un ignorant!...
Mais qui sait? à présent que l'Europe est en guerre...
J'ai le cœur d'un soldat et ne tarderai guère,
Si j'étudie encore, à savoir ce qu'il faut
Pour vivre, ou pour mourir ailleurs qu'à l'échafaud.

(Il tire un livre de sa poche.)

Allons nous mettre un peu là-bas, sous les ramures;
Mes gens, s'ils me voyaient, en feraient des murmures.
Tâchons d'y rester seul, car je veux essayer
De te comprendre mieux, mon brave conseiller.

(Il lit.)

La vie et les exploits des fameux capitaines.
J'en étais à l'endroit où l'on parle d'Athènes,
Je n'ai pas bien compris, il faut relire encor.
Que c'est nouveau pour moi, tout cela! Quel trésor
Que la science! Aussi je me fais une fête
D'apprendre à lire seul. La chose est presque faite.
J'étais très-ignorant, je commence à savoir;
J'étais comme un aveugle et je commence à voir!

(Il s'enfonce dans le bois.)



SCHINDERHANNES

FRAGMENTS DE LA PREMIÈRE PARTIE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

JONAS

Elle n'est pas encore arrivée. Ah! les femmes,
C'est comme un feu de paille; on vous jette des flammes
De la hauteur, ma foi! d'une maison, et puis
L'instant d'après, pas plus de feu que dans un puits.
Attendons! — Cette juive, en colère, est bien belle.
Qu'on lui parle d'amour, on la trouve rebelle;
Parlez-lui de vengeance, elle a le diable au corps.
Son père ne sent plus, ni maux de dents, ni cors,
Ni rien; il est sous terre, il dort là comme un ange.
Demande-t-il pour tant de bonheur qu'on le venge?
C'était un juif errant, il courait le marché;
Il a marché toujours et bien assez marché;
Sans quelqu'un que je sais — pour tromper tout le monde —
Il marcherait encor ce pèlerin immonde!

. . . .

(Il s'éloigne.)

SCÈNE DEUXIÈME

JEAN, JULIA

JEAN, à part.

La belle fille! il faut que ce soit une Juive.
(Haut.)
Ces bois ne sont pas sûrs, permettez qu'on vous suive.

JULIA

Je ne crains rien.

JEAN, à part.

Quel air fier et noble! Je veux
L'accompagner de loin.

JULIA

Pas un de nos cheveux
Ne tombe sans que Dieu l'ait permis, et personne
N'empêchera non plus que mon heure ne sonne.

JEAN, à part.

La brave créature! (Haut.) Où donc prétendez-vous
Aller?

JULIA

J'attends quelqu'un.

JEAN

Ah! c'est un rendez-vous?

JULIA

Oui, Monsieur.

JEAN

Je comprends que vous soyez si brave.
Oh ! pour un rendez-vous il n'est rien qu'on ne brave.
Le plus faible y devient intrépide à son tour;
Les hommes par honneur, les femmes par amour.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE TROISIÈME

JULIA, JONAS

JONAS

Qu'as-tu donc aujourd'hui ? Quels sont ces airs de morte ?
Tu n'es plus comme hier, je te croyais plus forte.
Ce n'est pas toi qui dois faire le coup; c'est moi.

JULIA

Tu veux l'assassiner ?

JONAS

Pas si bête, ma foi !
Je pourrais le manquer et Dieu sait quel quart-d'heure
Il me ferait passer. Non, si je veux qu'il meure,
Il mourra de la main d'un autre. Quant à moi,
J'empocherai l'argent que m'adjuge la loi;
Nous compterons ensemble et puis, vite la noce !

. . . .

Il faut te faire aimer, sois adroite et prends garde !
Tu l'endors doucement, moi j'amène la garde ;

Enfin tu dois savoir cette vieille chanson
De Dalila, de son triomphe avec Samson;
Qu'en dis-tu? Ce bon tour, pour une fille juive,
N'est pas mal à sa place?

JULIA

Et tu veux que je suive
Ce conseil? Un galant être aussi peu jaloux!

JONAS

Bah! va toujours.

JULIA

Très-bien.

JONAS

Alors embrassons-nous!

JULIA

Jonas, tu me connais, malheur à qui m'approche!

JONAS

Ah dieux! la belle enfant! mais c'est un cœur de roche.
Je te quitte, tu sais ce qu'il faut.

JULIA

Je le sais.

JONAS

Maintenant c'est de toi que dépend le succès.
Ne le rebute pas trop fort, lui, s'il t'embrasse.
Juive, belle, vingt ans: bon chien chasse de race.

S'il te retrouve, dis que tu ne m'as pas vu,
C'est le mieux, sois prudente. Il n'est pas mal pourvu
De défiance. — Ah! diable, il vient; moi je m'esquive.
Il vaut de l'or, regarde avec tes yeux de juive!

(Il s'éloigne.)

JULIA

Je hais cet homme-là.

SCÈNE QUATRIÈME

JULIA, JEAN

JEAN, étonné.

Seule! le prétendu
N'est pas galant, ma belle; on l'a trop attendu.

JULIA

Je n'attends plus personne.

JEAN

Alors, vous êtes libre?

JULIA

Libre d'aller partout où je veux.

JEAN, à part.

Sa voix vibre,
On dirait de colère; elle a certes raison.
(Haut.) Libre d'aller partout?

JULIA

Partout.

JEAN

Et la maison?
Et le père attendant sur le seuil de la porte
La fille qu'il chérit et que l'amour emporte?

JULIA

Moi? je n'ai point d'amour.

JEAN

Pourtant, ce rendez-vous?

JULIA

Deux mots d'affaire avec un homme de chez nous.

JEAN

Vous n'avez point d'amour, et vous avez affaire
A quelqu'un de chez vous! Qu'en dirait votre père?

JULIA

Quoi qu'il m'arrive, il est bien tranquille!

JEAN

Vraiment?
Je vous plains; pauvre enfant!

JULIA

Plaignez-moi! Lâchement
Un bandit l'a tué dans ce bois, pour sa bourse.

JEAN

Quoi, vous seriez...

JULIA

Et seule à présent, sans ressource,
Sans parents, sans abri...

JEAN

Ma fille, prends ceci.
(Il lui offre sa bourse.)

JULIA, refusant.

Non, non!

JEAN

Que veux-tu donc, pauvre enfant?

JULIA

Vivre ici.

JEAN

Vivre avec des bandits? hélas, ma pauvre fille,
Mais tu n'y penses pas!

JULIA

Ils seront ma famille.

JEAN

Savez-vous quelle vie on mène dans les bois?
Un tas d'hommes de rien et réduits aux abois
Peuvent bien s'arranger de ce genre de vie,
Mais un tel sort, enfant, peut-il vous faire envie?
Croyez-moi, retournez; fuyez ces lieux maudits.

JULIA

D'autres femmes y sont.

JEAN

Les femmes des bandits;
Elles aiment quelqu'un; mais vous n'aimez personne,
Me disiez-vous.

JULIA

Aimer! Quoique l'on m'en soupçonne,
Allez, j'en suis bien loin.

JEAN

Si tu veux vivre aux bois,
Pourtant d'un protecteur il faudrait faire choix.

JULIA

J'y songerai.

JEAN

Puissé-je obtenir cette gloire!

JULIA

Vous! grands dieux!

JEAN

Cet effroi soudain me ferait croire
Que vous me connaissez.

JULIA

Vous êtes Jean Butler.

JEAN, souriant.

Lui-même: moins méchant au fond qu'il n'en a l'air.
Je vous puis assurer le respect de ma bande,
Et, si vous le voulez, partout où je commande,
Vous serez obéie.

JULIA

Obéie! et pourquoi?
A quel titre? Laissez vos gens sans foi, ni loi,
N'obéir qu'à vous seul, et tuer avec joie
Pour vous plaire, un vieillard qu'ils trouvent sur leur voie.
Il est vrai, ce n'était qu'un Juif; il supplia
Et l'on ne fit qu'en rire!

JEAN

Ah! si j'eusse été là,
Je l'aurais sauvé, moi. Qui me cherche me trouve;
Et si quelqu'un m'accuse il faudra bien qu'il prouve!
Le jour de ce forfait d'ici j'étais absent;
J'ai toujours défendu que l'on versât du sang.
Dans ma troupe, un seul homme, un seul était capable
De me désobéir.

JULIA, vivement.

Nommez-moi le coupable.

JEAN

Non, je ne le dois pas...

(Julia s'éloigne.)

SCÈNE CINQUIÈME

JEAN, CARLE

JEAN

Parle-moi franchement ici, mon brave Carle.
Il est des mécontents parmi nous. Voyons, parle.

CARLE

Capitaine, on se plaint, ça c'est vrai. Les amis
Sont prêts; ils sont encor tous où tu les as mis;
Une centaine, au moins. Ils attendent qu'on vienne
Les commander, ou bien enfin qu'on se souvienne
Qu'ils sont là, sans bouger, sans rien faire. On se dit
Que Jean n'est plus du tout ce qu'il était.

JEAN, ironiquement.

Bandit,
C'est un si beau métier!

CARLE

On trépignait de joie
Autrefois. Tu venais nous mettre sur la voie
De l'honneur. Avec toi, nous aurions bousculé
Une armée, et pas un, vois-tu, n'eût reculé.
Que crains-tu? d'être pris? Il faudra qu'on me crève
Avant qu'on ne t'empoigne. As-tu fait quelque rêve?
As-tu peur pour ta tête? As-tu peur du bourreau?
Ton poignard ne va pas rester dans son fourreau?
Tu sais ce que l'on fait quand la chance est contraire.
(Il fait le geste de se percer le cœur.)
Mais quand la vache est là, c'est à nous de la traire.

JEAN

On dit qu'il est là-haut un Juge.

CARLE

Préjugé!
Car en bonne justice, on doit être jugé

Par ses égaux. Et Dieu sait bien ce que nous sommes,
Comme je sais que Lui n'est pas l'égal des hommes.
D'ailleurs est-ce un grand mal de prendre à qui prend tout?
Si la bonne justice un jour règnait partout,
Chacun aurait son champ, sa maison, et j'atteste
Qu'on n'entendrait de moi ni plainte ni conteste.
Mais tant que l'on verra d'orgueilleux animaux
Croire que je suis là pour souffrir tous les maux :
Tant qu'ils se gaudiront et qu'ils feront ripaille,
Quand moi, qui les vaux bien, je souffre sur la paille,
Plutôt que m'éreinter bêtement pour payer
Leurs dettes, leurs plaisirs — si je veux travailler —
C'est pour vous et pour moi de la bonne manière!

(Coups de feu dans le lointain.)

JEAN, tirant vivement son coutelas.

Entends-tu ?

CARLE, saisissant son fusil.

Mon lion agite sa crinière,
Gare là-bas ! (Il imite le cri de l'orfraie. Un sifflet lui répond. Des brigands accourent.)

JEAN

Benzel ! mon cheval, mon cheval !

(Tous s'éloignent précipitamment. Combat derrière le théâtre.)

SCÈNE SIXIEME

LE COMTE HATTO, JEAN

LE COMTE, s'élançant l'épée à la main, porte un coup à Jean qui le pare adroitement.

Tiens!

JEAN

Manqué !

(Il se jette sur le comte, le terrasse et le désarme.)

Debout ! sois libre et pars, toi qui m'as provoqué.
Prends garde que mes gens ne voient Monsieur le comte,.
S'ils t'attrapent, c'est fait ; ils règleront ton compte.
Passe par là, c'est mieux, et file ! Nous irons
Te voir bientôt chez toi.

LE COMTE

Je t'attends.

JEAN

Nous verrons.

SCÈNE SEPTIÈME

JEAN, CARLE, UN PAYSAN amené par plusieurs brigands.

CARLE

Ce n'est qu'un prisonnier que l'on t'amène. Avance,
Canaille, chien !

JEAN, au prisonnier.

Ton sort, tu le connais d'avance.

(A ses hommes.)

Ce rustre, où l'a-t-on pris ?

PREMIER BRIGAND

Dans un creux du chemin,
Caché.

DEUXIÈME BRIGAND

Nous l'avons pris les armes à la main.

JEAN

N'es-tu pas serviteur de la justice?

CARLE, moqueur.

On nomme
Ainsi les vrais voleurs!

TOUS

C'en est un.

LE PAYSAN

Un pauvre homme!

JEAN

Qui donc es-tu, voyons?

LE PAYSAN

Un pauvre homme!

JEAN

On t'a pris
Les armes à la main?

LE PAYSAN

Ah! Dieu!

JEAN

L'on t'a surpris
Caché, pourquoi cela? parle. Des cris, des larmes
Ne serviront de rien içi. Pourquoi des armes?
Ne mens pas.

LE PAYSAN

Je sortis de chez nous ce matin.
On voulait s'emparer... (Il hésite.)

CARLE

De Butler?

LE PAYSAN, très-bas.

Oui.

CARLE

Mâtin!
Le prendre, rien que ça!
(On rit.)

JEAN

Silence, là! Le prendre...
Ou le tuer?
(Le paysan ne répondant pas.)
Voilà ce qu'il faut nous apprendre.
Tu voulais le tuer. Pour le prendre, vraiment,
Il convenait, au moins, d'avoir son agrément.
(Rires des brigands.)
Tu n'étais pas tout seul. Etait-ce par vengeance?

LE PAYSAN

Non.

JEAN

Quel mal t'a-t-il fait?

LE PAYSAN

Aucun. C'est l'indigence.

JEAN

L'indigence ? Comment l'indigence ? Défends
Ta peau comme tu peux !

LE PAYSAN

Mon Dieu, j'ai six enfants
Pleurant, et je n'ai rien à leur donner. La guerre
M'a ruiné, Monsieur. Il ne se passe guère
De jour que je ne voie arriver les troupiers.
Les ennemis m'ont pris ma chaussure des pieds ;
Ils ont brûlé mon lit ; c'était à fendre l'âme.
Ma femme était malade. Ils ont tout mis en flamme,
C'était pour se chauffer. Et quand ils sont partis,
Rien que les quatre murs, ma femme et les petits.
Ils ne m'ont rien laissé. Je possédais des bêtes,
Il ne m'en reste plus. Aussi vrai que vous êtes
Un honnête homme, ils m'ont tout pris, tout enlevé.
Si je disais un mot, le sabre était levé.
J'eus donc tous les malheurs possibles : la famine,
L'incendie et la mort. Ma femme faisait mine
De vouloir vivre encor pour les pauvres enfants ;
Mais, malade, exposée au froid, à tous les vents,
N'ayant que du pain noir, de l'eau pour tout remède,
Sans parents, sans amis, sans personne qui m'aide,
Elle mourut bientôt. Ce fut un rude coup !
Quelle perte pour moi, car je l'aimais beaucoup,
Une femme, Monsieur, qui gagnait la journée
D'un homme ! — L'intendant après fit sa tournée ;
Je n'avais pas un sou pour payer. Il m'a dit
Que j'irais en prison, m'a traité de bandit,

De voleur; il m'a dit qu'au château de ses maîtres
Se trouvaient des cachots sous terre, pour les traîtres
Et les mauvais payeurs qui valent encor moins.
Si nous avions été dans un coin sans témoins,
Il n'aurait pas parlé si haut, car si je pleure
Ce n'est pas que je sois un poltron. Tout à l'heure,
Vous verrez si j'ai peur quand il faudra mourir.
Mais les enfants, Monsieur, lorsqu'on doit les nourrir,
Et qu'on n'a rien, c'est dur! On me dirait que j'aille
Au fin fond de l'enfer chercher de la mangeaille
Pour mes enfants, j'irais. Ce matin, quand j'appris
Que du fameux Butler la tête était à prix,

. . . .

J'ai pensé que j'aurais peut-être le bonheur
De sauver mes enfants.

JEAN

Que t'a dit ton seigneur?
Car tu n'as pas été sans lui conter ta peine.

LE PAYSAN, amèrement.

Le seigneur? Quand on parle, il vous écoute à peine;
Il m'a tourné le dos. Ces gens-là sont trop grands.

JEAN

Et combien lui dois-tu?

LE PAYSAN

Quatre-vingts francs.

JEAN

Tiens, prends!
Voilà quatre-vingts francs pour tes maîtres. Va dire

Au château que ce Jean qu'on les entend maudire,
A payé pour le pauvre. Et voici dix ducats
Pour tes enfants ! Va ! (Il lui donne une carte rouge.)
Prends cette marque. En tout cas,
Cela peut te servir à l'avant-poste. Ecoute :
Va trouver ton seigneur, tu vois ce qu'il nous coûte ;
Dis-lui bien que Butler lui-même un jour viendra
Chercher ses intérêts. (Il entre dans la caverne.)

CARLE

Et qu'il s'en souviendra !

PREMIER BRIGAND, au paysan.

T'as sauvé ta carcasse !

DEUXIÈME BRIGAND

Il l'a bien défendue !

TROISIÈME BRIGAND

C'est vrai, le vieux, il a la langue bien pendue.

QUATRIÈME BRIGAND

T'as de quoi, maintenant, pour graisser tes essieux.

CARLE

Va trouver tes enfants.

LE PAYSAN, saluant profondément.

Bien des merci, Messieurs !

Fin de la première partie.

FRAGMENTS DE LA DEUXIÈME PARTIE

Camp de Schinderhannes. Site sauvage. Rochers et buissons. Une caverne au fond du théâtre. Groupes nombreux. On rit, on boit, on fume. Femmes et enfants.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, CARLE, JULIA

CARLE

Capitaine, les bons, pour la seconde fois,
Ont encor le dessus.

JEAN

Et nos pertes ?

CARLE

Légères,
Un homme.

JEAN

Qui ?

CARLE

Jonas, tombé dans les bruyères
Au premier coup de feu.

JEAN

Mort! (A Julia.) Je puis, Julia,
T'avouer à présent que c'est lui qui tua
Ton père.

JULIA

Vous saviez ce que j'avais dans l'âme
Et vous ne disiez rien? Le peuple vous proclame
Franc et juste, et pourtant vous ne m'avez rien dit!
Ainsi donc, c'était lui, c'était lui, ce bandit!
Lui qui vous accusait, qui vous avait en haine,
Qui cherchait à vous vendre à prix d'or, capitaine!
Vous l'avez contre moi défendu, protégé;
Il est mort et mon père enfin n'est pas vengé.
Adieu!

JEAN

Julie, un mot, restez.

JULIA

Adieu, vous dis-je.
(Elle s'éloigne. Jean la suit.)

SCÈNE DEUXIÈME

CARLE, LE SACRISTAIN, L'ŒIL D'ANGUILLE, LA HURE
et autres brigands.

LE SACRISTAIN, fredonnant.

Voyez la peine des chrétiens
Tous égorgés sans résistance;
Voyez la rage des païens
Et bénissez la Providence.

LA HURE

Hé! Sacristain!

LE SACRISTAIN

De quoi?

LA HURE

Sais-tu laquelle est née
La première des deux, la mouche ou l'araignée?

L'ŒIL D'ANGUILLE

C'est la mouche, pardi! la belle question!
La toile d'araignée est une invention
Du diable, pour saisir au vol les pauvres mouches.

LE SACRISTAIN

C'est l'araignée. Un jour, sans longues escarmouches,
Un homme en prend un autre; est-ce celui qu'on prit,
Voyons, ou le preneur qui fit preuve d'esprit?

L'ŒIL D'ANGUILLE

C'est celui qui, pardieu, tient l'autre sous sa patte.

LE SACRISTAIN

Dans le monde, l'esprit fut le premier en date.
Quand le chef-d'œuvre est fait, il faut le conserver.
Après l'homme d'esprit, le sot dut arriver
Comme un grossier bétail qui sert pour sa pâture.
Dans ses prévisions, admirons la nature:
C'est pour nous, gens d'esprit, qu'elle tient à nourrir,
Que tant de sottes gens doivent naître et mourir;
Par la même raison, c'est pour les araignées,
Animaux pleins d'esprit, que les mouches sont nées.

PLUSIEURS VOIX

C'est vrai!

CARLE

Tais-toi plutôt, sacristain sacripant,
Et retiens devant moi ta langue de serpent.
Tu dis à ces garçons que les mouches sont nées
Seulement pour servir de viande aux araignées.
Une araignée est lâche et se cache. Veux-tu
Que de la couardise ils fassent leur vertu?

LE SACRISTAIN

Dans la vie...

CARLE

Eh bien quoi?

LE SACRISTAIN

Je dis que dans la vie
C'est ainsi, lieutenant.

CARLE

Si ton âme est ravie
De cet arrangement, que viens-tu faire ici?
Nous vivons au grand jour et sans peur, Dieu merci.
Les mouches, vois-tu bien, c'est tout le pauvre monde
Grugé par les seigneurs; et l'araignée immonde
C'est le noble qui tisse un piége dégoûtant.
Ce travail te plaît-il? va donc en faire autant.
Pour happer, pour sucer, pour engloutir les mouches,
Ne renferment-ils pas assez de larges bouches,
Ces châteaux, ces couvents qui vivent des vassaux?
Pourtant je t'avertis qu'après quelques assauts,
Quand même elle serait plus grosse qu'une étoile,
Nous vaincrons l'araignée et nous romprons sa toile!

PREMIER BRIGAND

Bien parlé, lieutenant!

DEUXIÈME BRIGAND

A l'assaut! à l'assaut!

TROISIÈME BRIGAND

Le sacristain du diable est à présent bien sot!

(On amène un homme de mauvaise mine.)

CARLE

Que veut-il celui-là?

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, L'HOMME

PREMIER BRIGAND

Lieutenant, c'est un homme
Qui veut être avec nous.

CARLE

Es-tu fort?

L'HOMME

Moi? J'assomme
Un veau d'un coup de poing.

CARLE

Es-tu brave?

L'HOMME

Mais oui !

CARLE

Qu'as-tu fait ?

L'HOMME

J'ai vécu, je me suis réjoui ;
J'ai mangé tout mon bien et puis celui des autres.
Plus rien à fricasser.

CARLE

Tu veux être des nôtres,
Pour qui donc nous prends-tu ?

L'HOMME

Pour la crême des gens !
Moi, si j'ai du mépris, c'est pour les indigents.
Beaucoup d'or, du plaisir, pas grand travail à faire,
Voilà le bon métier, celui que je préfère !

CARLE

Que sais-tu ?

L'HOMME

Moi? Hier soir je voulais en marchant
Décrocher quelque chose aux portes d'un marchand ;
Mais je n'ai pas encor la main assez savante.
J'ai volé cependant une vieille servante.
La vieille qui couchait au fond d'un corridor
S'éveille ; je l'empoigne et depuis..... elle dort.

CARLE

Est-ce tout ?

L'HOMME

Ah bien oui! ma vie est assez drôle.
Tel que vous me voyez, j'ai joué plus d'un rôle,
Et, s'il faut vous conter une aventure ou deux,
Vous verrez que du moins je ne suis pas honteux.
Vous rirez, car mon genre est comique : la preuve,
La voici. Je rencontre une folle, une veuve,
Pas mal, mais elle avait de l'argent, c'était mieux.
J'en devins amoureux (de l'argent). Mes beaux yeux
Firent beaucoup d'effet et de fil en aiguille,
Je prends si bien mon temps que j'attrape l'anguille,
J'épouse cette folle. Elle avait trois enfants,
Pas gênants, car l'aîné n'avait rien que neuf ans.
Avant moi, ces gens-là vivaient très à leur aise;
Il ne leur reste pas les bâtons d'une chaise.
En deux ans, mes amis, j'ai fait ce que j'ai pu;
Il ne leur reste rien. J'ai tout mangé, tout bu,
Tout vendu, tout joué, tout perdu. Quels ravages!
La mère et les enfants feraient peur aux sauvages,
Car je les ai réduits, mère et fils, à pourrir
Tout nus, sur un fumier avant que d'y mourir.
Ah! ah! oh! quel bon temps! mais c'est fini de rire.
Ça finit tristement, c'est vrai! plus rien à frire!
Tiens! vous ne riez pas de l'histoire?

CARLE

Est-ce vrai?
Tu m'as l'air d'un vantard.

L'HOMME

Je vous le prouverai.

CARLE

Et que t'avaient-ils fait?

L'HOMME

Tiens! la belle demande!
Dites-donc, les amis, quand le chef vous commande
D'assaillir les passants, il faudrait, en effet,
Lui demander aussi: Qu'est-ce qu'ils vous ont fait?
Gros farceur!

CARLE

Les amis, que pensez-vous d'un homme
Qui s'attaque aux enfants? Comment est-ce qu'on nomme
Celui qui peut abattre un veau d'un coup de poing,
Et qui tue une vieille et qui n'en rougit point :
Si tu veux nous connaître, écoute leur réponse.
(Aux brigands.)
Aurez-vous pour ami le brave qui s'annonce?

QUELQUES VOIX

Non!

L'HOMME

Ah ça! voyons donc, où sommes-nous ici?
Ces diables à moustache avec leur teint noirci
Et le sabre au côté, sont-ils des demoiselles?
Alors mille pardons d'être venu chez elles
Pour les scandaliser. Moi je croyais trouver
Des gaillards comme moi, tout prêts à tout braver;
Bons enfants, bons vivants, tous amis, tous intimes,
Qui se moquent pas mal des lois et des victimes,
Qui ne sont pas bâtis pour prononcer des vœux,
Et dont la vie enfin fait dresser les cheveux!
Si je me suis trompé, pardon!

CARLE

Oui, tu te trompes.
Peux-tu bien t'amuser, sans que tu t'interrompes
Jamais, pour réfléchir au mal que tu commets?
Veux-tu faire le mal sans t'arrêter jamais?
Veux-tu faire bombance en vivant de tes crimes?
Tu le peux; il n'est pas besoin que tu t'escrimes
Beaucoup, va! Tu pourras, en imitant bien ceux
Où je veux t'envoyer, faire le paresseux,
T'endormir tout debout comme un âne qu'on gratte
Et devenir heureux sans te fouler la rate.
Va-t'en chez les seigneurs! Ceux-là vont t'accueillir:
Ils ont besoin de gens qui sachent assaillir
Les pauvres, les vieillards, les enfants et les femmes.
Chez nous, c'est un enfer où l'on trouve des âmes.
Mais tu n'auras besoin chez tes seigneurs, là-bas,
Dans leur doux paradis, que d'être infâme et bas.

L'HOMME

Vous croyez m'insulter?

CARLE

T'insulter! Pourquoi faire?
Va-t'en! Vivre avec nous ce n'est point ton affaire,
Il ne nous faut ici que des hommes de cœur.
En as-tu? Montre-le! Mordieu! De la vigueur;
Un sabre, et défends-toi!

UNE VOIX DE FEMME dans les groupes du fond.

Point de miséricorde!
C'est lui, le scélérat, une corde, une corde!

Ah! sans ces bons messieurs, nous serions morts de faim,
Scélérat, le bon Dieu va te punir enfin !
Pendez-le seulement.

UN BRIGAND présentant un sabre à l'homme.

Hé ! toi, prends cette lame!

L'HOMME, à part.

Je connais cette voix !

LA VOIX DE FEMME

Pendez-le!

L'HOMME, à part.

C'est ma femme!

CARLE

Oui, tu mériterais assez d'être pendu !
En garde et défends-toi !

L'HOMME

Je me suis défendu,
J'ai parlé, j'ai causé, je me suis fait comprendre;
Et puis, voilà que c'est un sabre qu'il faut prendre,
Et l'on veut me forcer à me battre en duel ?
Vous n'aviez pas besoin d'un moyen si cruel
Pour me faire sauver; rengaînez votre lame,
Messieurs; il suffisait de me montrer ma femme.
Ah ! ah ! ah ! (Il s'en va.)

L'ŒIL D'ANGUILLE

Quel hasard ! C'est sa femme vraiment.

LA HURE

Ce garçon-là me plaît, car il prend tout gaîment.

L'ŒIL D'ANGUILLE, à demi-voix.

Le Carle donne aussi dans la capucinade.

UN BRIGAND accourant.

Des Juifs !

CARLE

Où Jean est-il ? Qu'on aille l'avertir.

LA HURE, ironiquement.

N'allons-nous pas encor vouloir les convertir ?

L'ŒIL D'ANGUILLE

Attrape, lieutenant.

Une dizaine de marchands Juifs arrivent tremblants, poussés par les brigands. Aspect sordide, longues barbes ; cheveux tortillés en vrilles ; robes noires, chapeaux noirs, bottes fortes.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, JEAN, LES JUIFS

CARLE

La belle pacotille !

PREMIER JUIF, lamentablement.

Je n'ai rien !

DEUXIÈME JUIF

Je suis pauvre !

TROISIÈME JUIF

Un père de famille !

QUATRIÈME JUIF

Dalès ! [1]

CINQUIÈME JUIF

Mer sein verlor ! [2]

SIXIÈME JUIF

Je suis perdu !

CARLE

Ton sac !
Ta bourse !

TOUS

O way ! O way ! [3]

CARLE

Paix là !

SEPTIÈME JUIF

Dieu d'Isaac !

CARLE

Silence !

TOUS LES JUIFS

Oui, Monseigneur !

JEAN

N'ont-ils que leur dépouille ?

[1] Malheur. — [2] Nous sommes perdus. — [3] Hélas !

TOUS LES JUIFS

Oui, Monseigneur!

JEAN

Et rien de plus?

TOUS LES JUIFS

Rien!

JEAN

Qu'on les fouille!

TOUS LES JUIFS

O way! Nous n'avons rien!

(Les brigands exécutent l'ordre.)

PREMIER BRIGAND

Tais-toi donc, animal!

LES JUIFS

O Gott! [1]

DEUXIÈME BRIGAND

Dirait-on pas qu'on leur fait bien du mal?
C'est pour vous soulager.

TROISIÈME BRIGAND

Ont-ils fait des ribottes!
Ils n'ont rien.

LES BRIGANDS

Rien du tout!

JEAN

Qu'on leur prenne leurs bottes!

[1] O Dieu!

LES BRIGANDS

Ah ! c'est vrai !

TOUS LES JUIFS suppliant.

Monseigneur, grâce ! Oh Dalès ! Malheur !
A quoi bon ? Pauvres Juifs ! Pas la moindre valeur !
Pas un écu comptant ! Mauvais temps ! Pas de chance !
Pauvres marchands ! Jamais d'argent à l'échéance !

PREMIER JUIF

J'ai deux écus chez moi ! Je cours vous les chercher.

(Il veut s'en aller.)

PREMIER BRIGAND

Halte-là !

DEUXIÈME JUIF

Je n'ai rien, je ne puis rien cacher !

JEAN

Les bottes !

TROISIÈME JUIF

Bon monsieur, qu'en voudriez-vous faire ?
Voyez, c'est trop mauvais pour vous, et je préfère
Vous en fournir bientôt de neuves ! Ah ! mon Dieu !

JEAN

Ne m'a-t-on pas compris ? Qu'on se dépêche un peu !
Les bottes !

UN JUIF

Je suis mort !

DEUXIÈME BRIGAND

Au diable, quels vacarmes!

LES JUIFS

O way! O way!

PREMIER JUIF

Pitié!

DEUXIÈME JUIF

Grâce!

JEAN, d'un ton impératif.

Apprêtez les armes!

(Les Juifs s'empressent d'ôter leurs bottes que les brigands secouent. Il en tombe des pièces d'or.)

UN BRIGAND

Tiens! tiens!

DEUXIÈME BRIGAND

Quel nid d'oiseaux!

TROISIÈME BRIGAND

Encore! et puis encor!

PREMIER JUIF

Ah! pauvre misérable!

JEAN

Oui, les deux pieds dans l'or.

Comment l'as-tu gagné?

PREMIER JUIF

C'est en rendant service.

JEAN

En prêtant?

PREMIER JUIF

Oui, parfois j'offre mon bon office
A de bons jeunes gens.

JEAN

Je sais ce que tu vaux!
(A un autre Juif.) Et toi?

DEUXIÈME JUIF

Je suis marchand, je vends de vieux chevaux.

JEAN

Pour jeunes, bien! Et toi?

TROISIÈME JUIF

Marchand forain, ma gloire
Est de me comporter...

JEAN

Comme larron en foire!

TOUS LES JUIFS se jetant à genoux.

Oh grâce, bon seigneur!

JEAN

Plutôt que de ramper,
Tas d'escrocs, vous feriez bien mieux de décamper.

Reprenez-moi tout ça !

(Il désigne les chaussures des Juifs entassées pêle-mêle.)

Chaussez-vous et qu'on file

Lestement, ou mes gens vont faire un feu de file.

(Les Juifs se jettent sur les chaussures, ils se les disputent et se battent.

PREMIER JUIF

Celles-ci sont à moi !

DEUXIÈME JUIF

C'est à moi, celles-ci !

TROISIÈME JUIF

Mes bottes !

QUATRIÈME JUIF

C'est à moi !

TROISIÈME JUIF

Tu mens !

QUATRIÈME JUIF

Tu mens aussi !

CINQUIÈME JUIF

Tu prends les miennes, toi, les miennes presque neuves.

SIXIÈME JUIF

Au voleur, au voleur ! c'est à moi, j'ai les preuves !

SEPTIÈME JUIF

Mes bottes !

HUITIÈME JUIF

Qui m'a pris mes bottes ? Tuez-les !

Tuez tous ces filous ! mes bottes ? O Dalès !

NEUVIÈME JUIF

Lâche-moi, je te dis! au secours! les gendarmes!

JEAN, commandant.

Pour les mettre d'accord, mes gars, apprêtez.,. armes!

(Les Juifs se sauvent en criant.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, moins les Juifs.

JEAN

Braves gens que ces Juifs! J'aurais fait le pari
Qu'ils allaient se voler entre eux!

CARLE

Ah! j'ai bien ri!

JEAN

Amis, suis-je toujours encor le capitaine?

TOUS

Oui, oui, oui!

JEAN

Pourquoi donc alors une trentaine
Veulent-ils me quitter?

TOUS

Vous quitter! quels sont-ils?
Ce n'est pas nous du moins.

JEAN

Aux armes ! les fusils,
Les sacs ; formez les rangs ! Jurez tous haine au traître !

TOUS

Nous le jurons !

JEAN

Jurez que s'il en pouvait être
Un chez nous, vous seriez sans pitié pour lui.

TOUS

Tous,
Nous le jurons !

JEAN

Jurez d'être humains, d'être doux
Envers les braves gens ; ménagez les familles
Des pauvres ; respectez les femmes et les filles
Du peuple, qui du moins veut avoir le bonheur
De manger son pain noir et dur avec honneur.

TOUS *levant la main.*

Oui, oui !

JEAN

C'est bien. Que dix de vous aillent sur l'heure
Au couvent Saint-Antoine. On le met en demeure
De livrer sans retard quatre muids de vin vieux.

LE REQUIN

L'accueil qui nous attend sera délicieux,
Sans être bien malin, d'avance on l'imagine.

BENZEL

Du prieur, voulez-vous, mes enfants, voir la mine?

(Il relève le collet de son manteau pour figurer un capuchon.)

LE REQUIN, d'un ton de sommation.

J'ai dit, mon Révérend, quatre tonneaux de vin.

BENZEL, d'une voix papelarde.

Mon fils, notre maison est pauvre, et c'est en vain
Qu'à notre cave...

LE REQUIN

En outre, il faut que tu nous livres...

BENZEL

Encore!

LE REQUIN

Et sur-le-champ, de viande, deux cents livres.

BENZEL

Deux cents livres, Jésus! Marie! il ne faut pas
Tant exiger de nous.

LE REQUIN

C'est pour nos trois repas.

BENZEL

Les vivres sont si chers!

LE REQUIN

Plus, vingt boisseaux d'avoine.

BENZEL

Encore ! Vingt boisseaux ! Au secours, saint Antoine !
Quel démon êtes-vous ?

LE REQUIN

De plus, cinq cents ducats.

BENZEL

Des ducats !... impossible, impossible !

LE REQUIN

En ce cas
Gare à Jean l'Ecorcheur !

BENZEL, d'un ton lamentable.

Il semble, à vous entendre,
Qu'ils pleuvent dans la main sitôt qu'on la veut tendre.
Cinq cents ducats ! Hélas ! Prenez-nous nos habits !
Mais des ducats ! mon Dieu ! *Miserere nobis !*
Où pourrons-nous jamais trouver de telles sommes ?
Des mendiants, des gens qui sont ce que nous sommes,
Où diable pourraient-ils ?... Ah ! j'ai fait un péché,
J'ai dit : Diable !

LE REQUIN

Allons, marche !

BENZEL

Et quand j'aurai marché
En serez-vous plus riche, ou croit-on, Dieu me damne,
Que vos cinq cents ducats soient dans le pas d'un âne ?

LE REQUIN

Je briserai la porte au fond du corridor.
On connaît le couvent et son caveau plein d'or.

BENZEL

Impie!

LE REQUIN

Arrange-toi; s'il faut un sortilége,
Je m'en rapporte à toi, tu m'entends?

BENZEL

Sacrilége!
Dites donc un miracle, au moins.

LE REQUIN

Ou vous saurez
De quel bois je me chauffe.

BENZEL

Eh bien! vous les aurez:
Le miracle aura lieu.

LE REQUIN

Rien ne vous en empêche.

JEAN, d'une voix impérieuse.

S'ils refusent, le feu!

TOUS

Bravo!

BENZEL, de sa voix naturelle.

Bonne dépêche
Que nous allons porter à monsieur le prieur!

JEAN

Menace et rien de plus.

(Benzel part avec ses hommes; le reste de la troupe se disperse.)

SCÈNE SIXIÈME

JEAN, PERCE-OREILLE

JEAN

Tu vas aller là-bas,
A la ville : un bâton, des haillons, des savates.
Tends l'oreille et retiens ta langue et tes deux pattes.
Si tu vois quelque chose à prendre, ne prends rien.
Pour singer l'honnête homme, il n'est tel qu'un vaurien.
Fais-toi d'un mendiant la mine et l'attitude,
Et surtout ne vas pas voler par habitude.

PERCE-OREILLE

Ah, fi donc! Capitaine, on n'est pas un filou,
Un escroc. Quand j'ai mis la carabine au clou,
Je verrais de l'argent, de l'or, plein des sacoches,
Que je passerais fier, les deux mains dans mes poches.
A moins que ce ne soit, par exemple, en un bois,
Comme ici. Pour le coup, je prends ce que j'y vois;
Car c'est chez nous, ici. La plaine, la montagne,
C'est chez nous. Les forêts et toute la campagne
C'est à nous. Moi, j'y vis comme dans ma maison :
Je prends ce que j'y trouve et comme de raison.

Mais en ville, jamais! A moins qu'à ton passage
Tu ne prennes la ville; alors, suivant l'usage,
On pille, mais piller enfin n'est pas voler.
Ne pille pas qui veut. Loin de nous ravaler,
Ça donne l'air d'un maître entrant dans sa conquête.
Mais à part ça, je suis l'homme le plus honnête.

JEAN

Tu dois savoir, avec ton esprit aiguisé,
Qu'être honnête veut dire être bien déguisé,
Dans ce monde où pas un ne peut rester en vie
Pendant deux jours, s'il n'est plein de ruse et d'envie.
Va-t-en courir la ville, écoute ce qu'on dit;
Ecoute et sois prudent et, si ton cœur bondit
En entendant parler de Jean et de sa bande,
Tais-toi, si tu ne veux danser la sarabande
En public, pour des sots à qui c'est un régal
Que de voir un gibet où l'on pend leur égal.
Va courir le marché, ramasse les nouvelles,
Le moindre mot est bon pour les bonnes cervelles;
Va-t-en remplir ta hotte ainsi qu'un chiffonnier,
Tu verseras ta charge après dans mon grenier.

Fin de la deuxième partie.

FRAGMENTS DE LA TROISIÈME PARTIE

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN

Jonas est-il bien mort? Va-t-il point reparaître?
Sa face de carême et son air de faux prêtre
N'annonçaient rien de bon. La Julia prétend
Que sa mort est, bien sûr, un piége qu'il me tend,
Qu'il veut me vendre enfin. Je crois bien qu'il y tâche;
Mais il ne suffit pas pour cela d'être un lâche.
Dans ma troupe il avait enjôlé les meilleurs.
J'aime autant que Jonas se fasse pendre ailleurs;
Si je l'eusse puni, j'excitais la révolte.
J'ai semé dans les flots et voilà ma récolte.
Ces flots doivent-ils pas quelque jour m'engloutir?
C'est peut-être à cela que je dois aboutir.
Ils m'obéissent tous, mais personne ne m'aime.
Ils travaillent pour eux; travaillons pour nous-même.
(Il rêve un instant.)
Serait-elle vraiment partie? Il faut savoir
De quel côté. Partie! Et ne plus la revoir!
J'aurais voulu lui dire, à cette noble fille,
Ce que je pensais d'elle. En son regard où brille

La flamme d'un grand cœur, j'aurais avec émoi
Cherché ce qu'elle aussi pouvait penser de moi.
Il faut la retrouver, il faut que je la voie!
Si j'en puis obtenir un aveu, quelle joie!
Je me croyais plus dur, mais je n'ai que vingt ans
Et ce rocher lui-même a des fleurs au printemps!
Elle sait être calme, et son âme est profonde,
Pour être heureux, attends au moins qu'elle réponde.

(Il se promène songeur.)

SCÈNE DEUXIÈME

JEAN, JONAS, JULIA

Jonas, un poignard à la main, se glisse sans bruit derrière Jean et se dispose à le frapper. Au même instant, un coup de feu retentit, Jonas tombe.

JEAN, se retournant vivement.

Qu'est-ce! c'est toi, Jonas!

JONAS

Ah, je meurs!

JEAN

D'où viens-tu?

Que veut dire cela?

JONAS

Je suis mort!

JEAN

Abattu
Comme un chien enragé. Bien-touché tout de même!
C'est heureux. Je disais que personne ne m'aime...
Mais qui donc!

(Julia sort des buissons un pistolet à la main.)

Julia! Julia?

JULIA

Oui, c'est moi.

JEAN

Vaillante autant que belle! Est-ce bien vrai? C'est toi!
Ton père est donc vengé.

JULIA

Dix fois j'ai mis en joue
Sans pouvoir me résoudre...

JEAN

Il ne faut pas qu'on joue
Avec vous, Julia.

JULIA

Cet homme était celui
Que je cherchais. Mes coups devaient tomber sur lui.
Je le suivais des yeux; il voulait vous surprendre;
Il glissait, il rampait; mais quand je le vis tendre
Son bras, et le poignard sur vous; ah! sans mentir,
Je ne crois pas qu'un cœur ait jamais pu sentir
Ce que le mien sentit de courage et de flamme.

JEAN

Tu m'aimes, Julia! Julia, sois ma femme!

JULIA

Je ne puis, capitaine.

JEAN

Ah, mon Dieu! pourquoi non?

JULIA

Je pars.

JEAN

Je te suivrai, fidèle compagnon.
Je t'aime! allons-nous en; l'occasion est belle.
Ma troupe, je le sais, est à moitié rebelle.
Ils pourront se passer très bien de mon secours.
Tant mieux. Les bons chemins quels sont-ils? les plus courts.
Eux sont las de leur chef; qu'ils s'en cherchent un autre.
Tout vient favoriser leur projet et le nôtre.
J'ai du cœur, de la tête, et de plus deux bons bras;
Que diable! C'est assez pour sortir d'embarras.
A quoi pensez-vous donc? Est-ce qu'il vous en coûte
De suivre ce proscrit? Parlez, je vous écoute.
Vous vous taisez... Eh quoi, tu veux m'abandonner?
Cependant, Julia, quel exemple à donner!
Vois-tu, pour les meilleurs, tu seras une sainte.
Cette forêt était une terrible enceinte,
On dira que le diable y régnait sous mon nom,
Et qu'un ange y parut et vainquit le démon.
Je sens de quels transports il peut rendre capable
Cet amour, qu'hier encor je croyais une fable!
Pour vous, j'accomplirais les projets les plus fous;
On tremble devant moi; je tremble devant vous.
Oui, ce cri de mon cœur est la vérité même;

Tant que ce cœur vivra, vous pourrez dire : il m'aime !
Et le cœur trompe-t-il lorsque nous l'écoutons ?
Un mot, Julie, un mot, si tu m'aimes.

JULIA, lui prenant la main.

Partons !

(Jean et Julia s'éloignent.)

SCÈNE TROISIÈME

JONAS

(Il se relève lentement après avoir observé autour de lui. Sa chemise est ensanglantée.)

On ne prévoit pas tout : la gueuse d'aventure !
(Il se tâte la poitrine.)
Le magasin intact, hormis la devanture.
C'est très heureux pour moi qu'ils m'aient tant vu saigner,
Savoir faire le mort n'est point à dédaigner.
Songeons à nous venger aussi de la diablesse.
J'ai, moi, le contre-coup de l'amour qui la blesse ;
C'est un bon souvenir.
(Il tamponne sa blessure avec son mouchoir.)
Il me les faut tous deux.
Profitons de l'amour qui va me venger d'eux.
Le bonheur n'est complet que si l'amour s'en mêle,
Et je vendrai plus cher le mâle et la femelle.
Quand, un beau jour, le fier Butler tendra le cou
Sur la place publique, il gagnera beaucoup
A se voir entouré de femmes et de filles,
De toutes les guenons, de toutes les guenilles

Et de quelques milliers de pouilleux, ébahis
De voir couper la tête à l'ange du pays.
Ils vanteront, ceux-là, son âme généreuse ;
Mais moi seul, en voyant tomber sa tête creuse,
Je saurai, par ma bourse, alors ce qu'il valait.

SCÈNE QUATRIÈME

JONAS, LE HOUSARD, LA HURE, L'ŒIL D'ANGUILLE,
LE REQUIN et autres brigands.

LA HURE, accourant.

Capitaine!

JONAS, raillant.

Cherchez! c'est par là qu'il filait.

LA HURE

Il filait, lui, Butler?

LE HOUSARD

Où va-t-il?

JONAS, du même ton.

A ses noces.

TOUS

Noces!...

JONAS

Julie et lui, sans témoins ni carrosses.

L'ŒIL D'ANGUILLE

Il ne se gêne pas, quand nous allons danser!

LE HOUSARD

Les ennemis sont là.

LE REQUIN

Ça va recommencer.

LE HOUSARD

Pas de chef! on ne sait où donner de la tête,
Moi je m'en vais.

JONAS

Plutôt courons tous à la fête.
Suivez-moi!

LA HURE

La forêt, pleine de paysans;
Merci!

LE REQUIN

Nous sommes trente, ils sont plus de deux cents;
Esbignons-nous!

LE HOUSARD

Vingt dieux!

JONAS

Ce n'est qu'au capitaine
Qu'ils en veulent; je sais la manière certaine
De nous tirer d'affaire; ils réclament ce gueux;
Nous allons le poursuivre et nous mettre avec eux.

LE HOUSARD

Pourquoi ça?

LA HURE

Laisse donc parler Jonas.

L'ŒIL D'ANGUILLE

Les autres
Feront ce qu'ils voudront...

JONAS

Mes raisons sont les vôtres,
Le scélérat savait que je voyais son plan;
Il voulait nous lâcher. Et tout en m'appelant
Son bon petit Jonas, son brave camarade,
Son homme de talent, tout en faisant parade
Des meilleurs sentiments pour nous tous, — vous voyez :
Les amis ont été mis en route, envoyés
De tous côtés au loin ; et moi (ouvrant sa veste), ce que j'attrape,
C'est pour l'avoir voulu retenir. Il s'échappe ;
Il emmène avec lui la femme que j'aimais !

LE HOUSARD

Butler, un traître ! à qui se fier désormais?

JONAS

A celui qui, toujours bon et franc camarade,
De ce qu'il peut valoir n'a jamais fait parade.
L'autre, en chacun de nous, ne voyait qu'un valet.

L'ŒIL D'ANGUILLE

Ça, c'est vrai ! De quel ton l'orgueilleux nous parlait !
Il se donnait des airs de prince.

LE REQUIN.

C'était drôle;
Souvent, je l'ai surpris étudiant son rôle.

JONAS

Oui, oui; pour prendre un jour sa place dans les rangs
Des rois, il épelait l'histoire des tyrans.
Mais quoi, sera-t-il dit que tous tant que nous sommes,
Parce qu'il était fort, nous n'étions pas des hommes?
Que, parce qu'il avait un peu de tête, nous
Nous ne possédons pas de l'esprit pour deux sous?
Va jongleur! Eblouis les niais pour qui tu jongles!
Mais, quant à moi, Jonas, j'ai du sang sous les ongles.
Seul de tous, je saurai défendre notre honneur.
(Avec dédain) Vous autres, quittez-moi.

L'ŒIL D'ANGUILLE

(Vivement) Nous crois-tu des sans-cœur?

LA HURE

Vengeons-nous de Butler!

PLUSIEURS BRIGANDS

Oui!

LE HOUSARD

C'est facile à dire,
Mais à faire?...

JONAS

Quiconque a peur, qu'il se retire;
Nous restons!

PLUSIEURS BRIGANDS

Oui.

L'ŒIL D'ANGUILLE.

Jonas a bien parlé, ma foi.

JONAS

Nommez un autre chef, amis !

PLUSIEURS

Toi, Jonas, toi !

JONAS

J'accepte. Apportez donc à boire au capitaine
Pour le refaire un peu, mais pas d'eau de fontaine.

(On lui apporte à boire. Il salue.)

A vous tous, compagnons !

TOUS

Vive le chef !

LA HURE

Tu sais
Inventer de bons coups.

JONAS

Je suis sûr du succès,
Vous verrez ça.

L'ŒIL D'ANGUILLE

C'est vrai, tu vaux l'autre.

JONAS

Il se vante
Quand il dit inventer une marche savante.
Il se croit un génie, un empereur romain !
Moi je dis : Droit au but, n'importe le chemin !
C'est mon principe et c'est le bon, car c'est la marque
De ceux qui savent vivre et diriger leur barque.
L'autre était assommant de sagesse et d'honneur.
Depuis quand vole-t-on pour faire le donneur,
Pour remplir la besace au gredin qui mendie ?
Sa réputation s'en est bien agrandie
Chez les badauds. Pour nous, ces gens trop scrupuleux...

LE HOUSARD

Les scrupuleux pour nous sont des moutons galeux.

JONAS

Le Housard a raison.

LE HOUSARD

Vingt dieux !

JONAS

Et si vous êtes
Comme moi, nous ferons de meilleures recettes ;
Car nous tous, nous avons gardé, bien malgré lui,
Le bon principe, intact et pur, jusqu'aujourd'hui.

LE HOUSARD

C'est vrai !

JONAS

Pour commencer, vous allez tous me suivre.
Mort à Butler !

LE HOUSARD

Pour nous, il a cessé de vivre!
Il n'est plus capitaine.

L'ŒIL D'ANGUILLE

Il nous a plantés là;
Il n'est plus capitaine; et l'homme que voilà
Saura nous commander.

JONAS

Jurez obéissance!

TOUS

Nous le jurons!

JONAS

Celui qui tombe en ma puissance,
A présent verra bien si je frappe à moitié.
De l'argent ou du sang; ni grâce, ni pitié!
De l'argent, de l'argent, et de l'argent encore!
Ou du sang et du sang! Et toi, pauvre pécore,
Toi, brigand généreux, je veux pour ton malheur
Te faire voir bientôt ce que c'est qu'un voleur!

TOUS

Vive, vive Jonas!

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, LE COMTE HATTO, PAYSANS ARMÉS

(Courte lutte entre les brigands et les paysans. Ceux-ci l'emportent.

LE COMTE HATTO, à Jonas qu'il saisit à la gorge

Vil pendard, je t'arrête.
Comme il l'a mérité, mes enfants, qu'on le traite :
Haut et court !

JONAS

Mais, Seigneur, je ne suis pas le chef.

LE COMTE

Tais-toi. Je te connais, infâme. Sur mon fief
Je suis le justicier. Vite un prêtre, une corde !
La mort à ce coquin !

(Un capucin et un paysan s'avancent pour exécuter l'ordre.)

JONAS

Grâce ! miséricorde !

LE COMTE

Non ! Sitôt confessé, qu'on le pende !

(On entraîne Jonas.)

Amenez
Les autres prisonniers.

(On amène Jean et Julia.)

. . . .

Jean Butler, tu dois avoir envie
De vivre encor; d'ailleurs tu m'accordas la vie
Et je vais, envers toi m'acquitter dès ce jour.
Pars donc et va bien loin. Pars vite et sans retour;
Car si, pour ton malheur, sur mes terres encore
Tu te laissais revoir, Butler, quoique j'honore
Tes nobles procédés, que d'ailleurs je te rends,
Je t'enverrais où vont ces bandits. Tu comprends?

(Le comte et sa troupe s'éloignent.)

SCENE SIXIEME

JEAN, JULIA

JULIA

(A part.) Il est sauvé! (Haut.) Partons, Butler. La vie est belle.
Tu ne peux regretter cette bande rebelle;
Viens!

JEAN se parlant à lui-même

L'orgueilleux! Quels mots il ose m'adresser!
Ma tête peut tomber, mais non pas s'abaisser.
(A Julia.) Aimes-tu les forêts?

JULIA

Question singulière!

JEAN

Ecoute Julia. Plus elle est régulière,
Plus la vie est semblable à la mort, et l'ennui

Vient d'un bonheur constant qui de fait nous a nui.
Vraiment la vie aux bois est bien la plus heureuse.
Nous sommes jeunes, forts et tu n'es pas peureuse...
Restons ici ! L'air pur, la pluie et le soleil,
Les courses, une alerte au milieu du sommeil,
Tout cela fait du bien au corps, du bien à l'âme;
Le corps est plein de force et le cœur plein de flamme.
Ma troupe peut avoir conspiré contre moi,
Peut avoir menacé son chef, trahi sa foi,
Il est digne de moi que pour toute riposte
Au moment du péril je me trouve à mon poste.

. . . .

(On entend un cri d'orfraie.)

JEAN

C'est Carle... son signal !

JULIA

Faisons notre devoir !

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE SEPTIÈME

JONAS, LE CAPUCIN, LE PAYSAN

LE CAPUCIN à Jonas

Sois meilleur désormais ! Tous les deux, sauvez-vous.
Partez vite, on se bat. — Les hommes sont des fous;
S'entretuer, bon Dieu, pour les biens de la terre !

(Il s'éloigne.)

LE PAYSAN

Moi j'ai défait ta corde, et lui m'a laissé faire
Et même il m'approuvait, le bon prêtre!

JONAS

Oui l'on sent,
A l'entendre parler, qu'il est bien innocent;
Vous n'êtes pas méchant non plus, vous, mon brave homme.

LE PAYSAN

Je devrais l'être; on m'a fait souffrir, Dieu sait comme!
Qui m'a jamais rien mis dans le creux de la main,
Excepté tes pareils, voleurs de grand chemin?
Le Jean Butler surtout, c'est la crême des hommes!
Un pareil cœur devrait avoir d'énormes sommes,
Des trésors, pour en faire un usage si beau.
Quand on parle de lui, moi, j'ôte mon chapeau
Comme devant un prince.

JONAS

Il t'aura fait l'aumône?

LE PAYSAN

L'aumône? dix ducats! Oui, oui! qu'on s'époumonne
A l'appeler brigand, scélérat; moi, je dis:
Donner ne fut jamais l'affaire des bandits.
Les bandits, vrais bandits, sont ceux-là qui houspillent
Le pauvre paysan, le tourmentent, le pillent,
Sous prétexte qu'il vit sur leurs biens. Tous ces grands
Disent toujours : Prenons! Mais lui, Butler, dit : Prends!
Il m'a mis dans la main près de cents francs encore.

JONAS

Outre les ducats?

LE PAYSAN

Oui.

JONAS

C'est un trait qui l'honore.

LE PAYSAN

Qui vous honore tous! C'est rare, les louis,
Les ducats. Eh bien, tous, vous étiez réjouis
De me voir attraper une si bonne aubaine.

JONAS

Sois sûr que ton bonheur ne me fait pas de peine.

LE PAYSAN

Je le sais, je le sais. On n'est pas envieux
Chez vous; vous disiez tous : Bonne chance, mon vieux!

JONAS

Pauvre homme, où loges-tu?

LE PAYSAN

Comment, pauvre? On est riche!
Viens chez nous; tu verras que je ne suis pas chiche.

JONAS

Garde bien ton argent. Tu l'as dans ta maison?

LE PAYSAN

Sur moi, sur moi; c'est mieux.

JONAS, à part

C'est mieux, il a raison.

LE PAYSAN

Je ne suis pas ingrat. Nous ferons connaissance.

JONAS

Toi, l'ami, compte aussi sur ma reconnaissance.

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE HUITIÈME

PERCE-OREILLE (déguisé en mendiant), puis JONAS

Asseyons-nous un peu. Je me suis trop hâté.
A quoi sert de courir autant qu'un dératé
Pour ne trouver personne au logis? Mes nouvelles
Ne viendront que trop tôt; elles ne sont pas belles.
L'état ne vaut plus rien; moi, j'en suis dégoûté.
Les gens sont si méchants qu'ils nous l'ont tout gâté.
Oui pour mon compte, enfin, c'est dit : je me repose
Sitôt que j'aurai mis la main sur quelque chose.
Que c'est rare à présent un homme voyageant
Dans les forêts, tout seul, et le sac plein d'argent!
Je ne demande au ciel que d'avoir l'obligeance
De vouloir une fois m'accorder de la chance.
Je ne suis pas de ceux qui demandent beaucoup;
Qui veulent être heureux et riches d'un seul coup.
Un voyageur n'eût-il dans son sac que du cuivre
Je prends modestement le tout, car il faut vivre.

(Il entend des pas et regarde.)

Que veut ce paysan? — J'ai besoin d'un chapeau,
D'une blouse, ma foi, tant pis, gare à sa peau!
Pourquoi vient-il aussi se mettre sur ma voie?
— Il compte de l'argent : C'est Dieu qui me l'envoie!
(Il tire son couteau et se cache dans le fourré.)

JONAS, couvert des habits du paysan, cherche quelque chose à terre.

Ah, bon! voici ma corde! (Il la ramasse et la met dans sa poche.)
Environ deux cents francs
En or; ça fait du bien! J'aime ces hommes francs
Qui disent tout, qui n'ont nulle arrière-pensée.
Tôt ou tard leur belle âme en est récompensée.
Il ne me manquait rien qu'un peu d'argent comptant;
En voilà! C'est le tien, cher Butler. Sois content,
Car si je l'ai repris, c'est pour un bon usage.
Ceci va me servir à vivre comme un sage.
Méditons.— Le Jonas est bien mort cette fois,
Je vais changer de nom, de visage et de voix.
Il faut aimer le bien, il faut haïr le crime;
Il faut livrer Butler, il faut gagner la prime!
(Il s'éloigne; Perce-Oreille sort du fourré et le suit à pas de loup.)

SCÈNE NEUVIÈME

JEAN, CARLE, JULIA

CARLE, d'une voix affaiblie

Par ici, capitaine, et donnez-vous de l'air!

JEAN

Mais, toi-même?

CARLE

Pour moi, capitaine, je reste.

(Il semble défaillir, Jean le soutient dans ses bras.)

JEAN

Qu'as-tu donc ?

CARLE

Ce que j'ai ?... Je crois que j'ai mon reste.
Celui qui m'a frappé, c'est ce gredin fini,
Qui tantôt voulait être avec nous. Mais nenni !
C'est moi qui lui dis : Va te mettre avec le comte;
Il suivit mon conseil, et m'a donné mon compte.

JEAN

Ah ! je te vengerai !

CARLE

Me venger ? Pas besoin !
Son plaisir, le gredin ne l'a pas porté loin.
Si son coup était bon, le mien en récompense
Ne l'atteignit pas mal au travers de la panse.
Nous sommes quittes..... Pars ; ta main... Adieu !

(Il lui tend la main dont il se couvrait la poitrine.)

JULIA

Du sang !

(Elle s'agenouille près de Carle et étanche sa blessure.)

JEAN

Ne parle pas.

CARLE

Butler... un conseil, en passant :
Loin d'ici va chercher de plus nobles batailles,
De plus dignes soldats. Quand on meurt, les écailles
Vous tombent des yeux. Moi, puisque j'ai le bonheur
De mourir pour mon chef, je meurs avec honneur!

(Il s'affaisse.)

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, PERCE-OREILLE

(Il tient le chapeau et la blouse du paysan et fait un geste de désespoir en voyant Carle dans cet état.)

JEAN

Noble cœur!

PERCE-OREILLE

Le plus brave après vous, capitaine.
Grande perte!
(A demi-voix à Jean.) En revanche, une chose est certaine :
Jonas est tout de bon mort cette fois!

JEAN

Comment?
Bah! que m'importe? Après?

PERCE-OREILLE

Ma foi, dans ce moment
Je crois qu'on ferait bien de passer la frontière.

JEAN

Nous avons devant nous pour fuir la nuit entière.

CARLE, se soulevant avec effort

Butler, partiras-tu?

JEAN

Je le jure!

CARLE, retombant

Au revoir,
S'il plaît à Dieu, là-haut!

JULIE

Il meurt!

JEAN, le pressant dans ses bras

Carle!

CARLE, expirant

Bonsoir!

PERCE-OREILLE

Capitaine! (Il lui fait signe de se déguiser.)

JEAN

Merci. (Il passe la blouse du paysan.)

JULIE

Plus rien qui nous arrête.

JEAN

Sauve mon cœur, Julie, et je sauve ma tête!

FIN

LE

MARIAGE DE SCARRON

Comédie en un acte.

PERSONNAGES

SCARRON	42 ans.
LE VICOMTE DE FIERSCEAU . . .	25 »
LA BARONNE DE NEUILLANT . .	50 »
FRANÇOISE D'AUBIGNÉ	17 »
LAPIERRE, valet de Scarron	45 »

La scène est à Paris en 1652.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Cette pièce était plus achevée que les précédentes. Moins quelques allègements dans le dialogue, elle a pu être ici reproduite en entier.



LE MARIAGE DE SCARRON



Un petit jardin clos de murs. A gauche la maison. A droite une porte de dégagement. Sur le devant une table et un banc.

SCÈNE PREMIÈRE

SCARRON (dans son fauteuil), LAPIERRE

(Lapierre pousse le fauteuil roulant.)

SCARRON

Doucement, Lapierre, ne pousse point si gaillardement, ou tu vas me renverser de mon piédestal bien chancelant déjà. — Tu murmures, je crois ?

LAPIERRE, d'un ton bourru

Non, Monsieur.

SCARRON

Qu'il fait bon ici ! Que j'aime ce vent frais qui nous caresse et ce libéral soleil qui nous habille d'or et d'argent !

Tiens, Lapierre, quand le feuillage tressaille autour de moi, quand je respire l'odeur des roses, il me semble que je n'ai rien à envier aux princes du sang.

LAPIERRE

Oui, Monsieur.

SCARRON

Oui, Monsieur! non, Monsieur! tu fais bien le renchéri ce matin. Serais-tu fâché?

LAPIERRE

Je ne suis nullement fâché, Monsieur; je suis triste.

SCARRON.

En effet, tu m'as l'air mélancolique et mystérieux. Donnerais-tu aussi dans le travers de pousser les beaux sentiments?

LAPIERRE

Monsieur, sauf votre bon plaisir, je pousse votre chaise, et pour ce qui est de mes sentiments, je n'ai point à en rougir.

SCARRON

Pourquoi donc cette tristesse?

LAPIERRE

C'est à cause de vous, Monsieur.

SCARRON

Il est vrai que mes plaintes continuelles...

LAPIERRE

Eh ! vous ne vous plaignez point assez.

SCARRON

Ma méchante humeur, mes rebuffades.....

LAPIERRE

Vos rebuffades ? je n'ai de ma vie servi un maître si indulgent. Votre méchante humeur ? parlons-en ! lorsqu'à vous seul, vous faites rire toute la France.

SCARRON

Tes gages ne seraient-ils point quelque peu arriérés ?

LAPIERRE

C'est bien probable, mais je ne m'en tourmente guère.

SCARRON

Mais enfin, mon vieux Lapierre, explique-toi, car pour moi, je donne ma langue aux chiens.

LAPIERRE

Eh bien, Monsieur, ce jardin où vous passez vos journées avec une plume à la main et du papier devant vous, n'est point un lieu de délices comme vous le prétendez. Vous dites que le soleil répand de l'or sur vous, mais vos marchands ne se paient point de cette monnaie. Vous n'avez plus ni sou ni maille, et vous voulez que, dans l'état où vous êtes, je partage la satisfaction que vous montrez ?

SCARRON

On voit bien que tu n'es pas poète.

LAPIERRE

Dieu m'en garde! c'est un métier où l'on meurt de faim.

SCARRON

Un poète, il est vrai, vit plus là-haut qu'ici bas, et quand ses affaires le rappellent parmi vous, il vous prête à rire, tellement il est gauche et emprunté. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il n'ait point sa revanche. Crois-tu que ce monde de dupes et de fripons, de sots et d'insensés qui s'acharnent à la poursuite d'un bonheur imaginaire ne le fasse pas rire? Va, Lapierre, le poète seul connaît les choses réellement excellentes. — Cueille-moi cette rose.

LAPIERRE

La voilà, Monsieur.

SCARRON

Admire cette fleur. Est-il rien de plus ravissant? Regarde cette goutte de rosée. Est-il diamant plus limpide? Il n'y a pas jusqu'à ces piquants qui n'aient leur charme. Les épines de la rose sont comme l'esprit de la beauté.

LAPIERRE

Vous n'êtes point en peine pour dire de belles paroles; cette rose vous pourrait faire composer un gros livre, mais vous le paierait-elle? Moi, si j'étais un érudit comme vous, et si je savais l'art de tourner des louanges, je ne perdrais pas mon temps à les adresser aux fleurs; si je me mettais

à l'œuvre, ce ne serait qu'à bon escient. Les honnêtetés que vous dites à une rose, je les dirais à quelque grande dame... à la Reine, par exemple.

SCARRON

A la Reine! Comme tu y vas!

LAPIERRE

Pourquoi pas? Elle est généreuse et qui sait? elle s'informerait de votre situation et vous finiriez, peut-être, par être sûr de dîner tous les jours. Vous attraperiez un bon emploi à la cour.

SCARRON

Ces gens-là ne doutent de rien. Un emploi! Eh, suis-je capable de quoi que ce soit?

LAPIERRE

Je me suis laissé dire que les mieux rétribués étaient ceux où il n'y avait rien du tout à faire.

SCARRON

Un emploi où il n'y a rien à faire! C'est justement le plus difficile de tous! Apprends que si l'on ne fait rien pour le pays, il faut faire d'autant plus pour le maître.

LAPIERRE

Vous avez tant d'esprit!

SCARRON

Scarron à la cour! Mon dos de paralytique ne peut guère

se plier, et malgré tout mon esprit, je crois en conscience n'être ni hypocrite, ni flatteur, ni diseur de billevesées.

LAPIERRE

Ah, si vous vouliez, Monsieur, pour arriver aux honneurs, il ne vous en coûterait peut-être que la peine de dire un mot.

SCARRON

Ou de danser la sarabande. Lapierre, laisse-moi.

LAPIERRE

Hélas, et nous n'avons plus un denier !

SCARRON

Vas emprunter chez mes amis.

LAPIERRE

Vos amis? du côté de la bourse, ils ne sont guère plus grands seigneurs que nous.

SCARRON

Prends à crédit.

LAPIERRE

Du crédit ! Est-ce que vous croyez qu'on ne sache pas bien que vous n'avez qu'un bon pourpoint, et encore qu'il est *percé par le coude*.

SCARRON

Mon pauvre Lapierre, Pergame elle-même dut enfin succomber; le temps n'épargne rien et les Pyramides s'écrouleront un jour ! Porte mon pourpoint au tailleur.

LAPIERRE

C'est à quoi j'ai déjà pensé; mais le tailleur veut que M. l'abbé Scarron lui donne quelque chose.

SCARRON

Je lui donne ma bénédiction; — il y en a qui la vendent.

LAPIERRE

J'ai vainement essayé de vous avoir un peu de vin chez le cabaretier; le boulanger aussi ne veut plus nous fournir.

SCARRON

Tout le monde s'est donc conjuré pour me faire périr d'inanition.

LAPIERRE

Et puis, Monsieur, ce n'est pas tout.

SCARRON

Qu'y a-t-il encore, bon Dieu?

LAPIERRE

Les pauvres du quartier à qui vous faisiez donner à manger, qui voyaient en vous leur providence avant que vous fussiez aussi pauvre qu'eux, il faudra dorénavant leur fermer la porte.

SCARRON

En sommes-nous là? O pénurie, ennemie de toutes les joies du cœur! Voilà une privation à laquelle je n'avais pas songé. Ces indigents ne font-ils pas ma véritable famille? Malheureux comme je suis, impotent, goutteux, rachitique,

cul de jatte, fiévreux, et gueux par dessus le marché, je me sentais si bien au milieu d'eux tous, à qui je semblais un prince de la misère. Mauvais roi, tu laisseras donc périr ton peuple! mais que faire en cette dure nécessité?... La Reine? Oui, cette idée est bonne, adressons un placet à la Reine. Allons! voilà qui lève tous les scrupules! Si ce n'est pour moi, que ce soit du moins pour mes pauvres. Lapierre, du papier, une plume! je vais écrire à la Reine.

LAPIERRE

Ah enfin! (Il rentre dans la maison et apporte ce qu'il faut pour écrire.)

SCARRON

Je suis ton conseil; je demande un emploi, le seul qui me convienne.

(Il écrit sur ses genoux.

Scarron, par la grâce de Dieu,
Malade en tout temps, en tout lieu,
Qui jamais nul plaisir ne goûte,
A qui tout manque, hors la goutte
Et mille espèces de douleurs
De tous noms, de toutes couleurs,
Qui lui font si terrible guerre,
Qu'il n'y peut plus résister guère,
Et que le destin tourmentant
Laisse encor sans un sou comptant;
Ce Scarron, ô ma Souveraine,
Ose humblement prier la Reine,
Comme sujet des plus loyaux,
De daigner, par lettres royaux,

Lui garantir, faveur insigne,
La place dont il est bien digne
En son malheur incontesté,
De malade attitré de Votre Majesté!

Par mon dos tortueux, par mon corps rachitique,
Catharreux et paralytique,
Par mes membres tout rabougris,
Par mon front jeune, à cheveux gris,
Par mon pourpoint vieux, dont l'étoffe
Crève de rire en philosophe,
Je vous supplie, ô Majesté,
Pardon pour ma témérité!

Reine de grâce et de beauté,
Que votre doux soleil m'accordant une œillade
Me jette en souriant un de ses rayons d'or,
Pour qu'avant de mourir puisse un peu vivre encor,
De Votre Majesté le très-humble malade.

LAPIERRE, enthousiasmé

Pour qu'avant de mourir je puisse vivre encor! Eh bien oui, Monsieur, c'est là une belle pensée, que j'avais aussi dans la tête, mais il n'y a que vous pour si bien exprimer les choses.

SCARRON

Tu es content de mon placet?

LAPIERRE

Il ne s'est jamais fait rien de plus excellent.

SCARRON

Voilà une critique comme les poètes les aiment. Reste à savoir ce qu'il adviendra de mes vers. Allons, le sort en est jeté. (Il plie le papier et le scelle.) Tiens, Lapierre, tu remettras ce pli à Mademoiselle d'Hautefort.

LAPIERRE

Oui, Monsieur, j'y cours et j'ai bon espoir. (Il sort.)

SCARRON

Brave garçon! Puissions-nous réussir! Qui ne risque rien, n'a rien.

SCÈNE DEUXIÈME

SCARRON, LA BARONNE DE NEUILLANT

LA BARONNE

Bonjour, mon cher abbé!

SCARRON

Vous, Madame la Baronne! quelle aimable surprise!

LA BARONNE

Vous me pardonnez donc de vous déranger si matin?

SCARRON

Je suis dans l'enchantement de cette faveur inattendue et en même temps au désespoir... Lapierre est sorti; personne pour vous offrir un siége.

LA BARONNE, s'asseyant sur le banc

Je suis fort bien ici, je vous assure. — Comment vous sentez-vous aujourd'hui?

SCARRON

Je me sentais presque bien avant votre arrivée; mais Madame, vous avez un air de prospérité qui me fait mal.

LA BARONNE

L'envieux!

SCARRON

Et quelles nouvelles de votre filleule qui est bien la jeune personne la plus accomplie que je connaisse?

LA BARONNE

C'est précisément à propos de Mlle d'Aubigné que je viens vous trouver. J'ai besoin, auprès d'elle, de l'appui de votre éloquence.

SCARRON

Qu'y a-t-il donc?

LA BARONNE

Voici. Ma filleule a, comme vous le savez, de la beauté et de l'esprit, mais elle est sans dot et cependant, admirez son astre favorable, un gentilhomme, fort bien en cour, demande sa main.

SCARRON

Et qu'en dit-elle?

LA BARONNE

Le croiriez-vous, elle fait la difficile.

SCARRON

Vraiment ?

LA BARONNE

Oui, Mademoiselle balance quand un homme de qualité, riche et bien fait, veut l'épouser pour ses beaux yeux. C'est pourtant là, convenez-en, un bonheur qui tient du miracle.

SCARRON

Et quelles raisons donne-t-elle pour refuser cette bonne fortune ?

LA BARONNE

Elle dit qu'elle ne veut pas donner sa main sans son cœur, et qu'avant d'accepter un époux, il lui faut au moins le connaître.

SCARRON

Elle ne connaît donc pas votre gentilhomme ?

LA BARONNE

Pas encore, mais qu'importe ? (soupirant.) En vérité, la jeunesse d'aujourd'hui est bien extravagante !

SCARRON

Ah ! baronne, ne médisons point de la jeunesse, cela nous vieillit trop.

LA BARONNE

De mon temps, lorsqu'il était question de mariage, on eût trouvé malséant de parler de relations préalables et d'inclination de cœur. Que le prétendu fût de bonne maison, on inclinait suffisamment pour lui ; la connaissance se faisait après la cérémonie ; et les choses n'en allaient que mieux.

SCARRON

Mais, derrière le mari, il y avait quelqu'un que l'on connaissait davantage.

LA BARONNE

Avant le mariage, jamais.

SCARRON

Oui, mais après.....

LA BARONNE

Mauvais plaisant! En un mot, de mon temps le mariage était.....

SCARRON

La convenance de tous, hormis des intéressés.

LA BARONNE

Ne sauriez-vous être une fois sérieux ? Je désire vivement que ma filleule consente à une alliance aussi avantageuse. Vous pensez bien que je ne lui ai pas épargné les remontrances, mais elle m'a tenu tête. Enfin, mon cher Scarron, à bout de ressources, je viens à vous, et, comme vous avez plus d'esprit que moi.....

SCARRON

Par exemple!

LA BARONNE

Françoise vous écoutera. Elle a confiance en vous. Vous la persuaderez.

SCARRON

Cette mission m'honore, Madame; mais qui vous fait croire à mon crédit sur Mademoiselle d'Aubigné?

LA BARONNE

Comment donc, mon cher abbé, oubliez-vous ce qu'elle vous doit?

SCARRON

Ce qu'elle me doit? mais...

LA BARONNE

Souvenez-vous du jour où je la conduisais dans le monde pour la première fois. Rappelez-vous son embarras, sa timidité qui l'empêchait presque de lever les yeux. N'est-ce pas vous qui, la rassurant par vos gracieuses prévenances, avez su lui rendre sa liberté d'esprit? Elle fut comme inspirée de votre conversation et vous dut ainsi un véritable succès. Tenue, dès ce moment, pour une petite merveille, on parle de son esprit, même à la cour.

SCARRON

L'aimable enfant! Une si grande modestie unie à tant de jugement! Ce me fut un bonheur de mettre ce rare mérite à la place qui lui revenait de droit.

LA BARONNE

Françoise vous en garde une vive reconnaissance, et, si vous le permettez, nous en tirerons avantage pour le projet qui doit assurer son bonheur. Ce mariage réunit toutes les convenances. Au surplus, ma filleule est très-pieuse. Dites-lui donc, vous qui êtes d'Eglise, que, si ce mariage est pour elle sans attrait, elle doit l'accepter comme une épreuve.

SCARRON

D'abord, je ne suis pas d'Eglise; ensuite, je serais désolé

que le mariage fût, pour Mademoiselle d'Aubigné, seulement une épreuve.

LA BARONNE

Tout doux, mon cher abbé qui n'êtes pas d'Eglise! laissons de côté, si vous voulez, l'épreuve et parlez avec le bon sens de l'homme du monde. Il faut qu'elle ait avec vous un entretien particulier.

SCARRON, d'un ton badin

Un tête-à-tête! y pensez-vous, Madame?

LA BARONNE, de même

Hélas! mon pauvre ami, je voudrais de grand cœur qu'un tête-à-tête avec vous pût être dangereux.

SCARRON

Le dieu d'Amour est aveugle!

LA BARONNE

Pas tant qu'on le dit.

SCARRON

Enfin, Madame, vous êtes avertie.

LA BARONNE, riant

Ah! ah! ah! (sérieusement). Promettez-moi seulement ce que je vous demande. Vous avez tout ce qu'il faut pour faire triompher la raison. Je vous enverrai la petite. (Elle sort.)

SCÈNE TROISIÈME

SCARRON, seul

N'est-il pas bizarre que ce soit Scarron le railleur qui doive faire ici le courtier de mariage? — Pauvre petite! Ne pas tenir compte de ses sentiments! Eh bien! qu'y a-t-il là de si extraordinaire pour m'en émouvoir? Est-ce que pareille chose n'a pas lieu journellement sans que je m'en indigne? Il faut avouer que mon cœur battit singulièrement fort quand, l'autre jour, je reçus d'elle un billet. C'était une merveille d'esprit; mais j'en ai tant reçu dans ma vie de ces spirituels billets, sans que mon cœur y donnât la moindre attention... O Scarron! qu'est-ce que tout cela signifie? Admire-toi dans ton fauteuil, contrefait, malade, affreux et, pour comble de misère, amoureux! Où diantre l'amour va-t-il se nicher? (Il rit avec amertume.)

SCENE QUATRIÈME

SCARRON, LE VICOMTE DE FIERSCEAU

Pendant toute la scène, le vicomte ne tient pas en place; il lisse ses cheveux, frise sa moustache, rajuste ses rubans et ses dentelles, s'évente de son chapeau.

LE VICOMTE, riant

Ah! ah! ah! ah! Il ne faut pas demander si c'est lui. Toujours content? toujours joyeux?

SCARRON, à part

Quel est cet extravagant? (Haut.) A qui ai-je l'avantage de parler, Monsieur?

LE VICOMTE

Au vicomte de Fiersceau. Je vais au petit lever, mon cher Monsieur, et me trouvant dans la rue Saint-Louis, j'ai dit à mes gens de me jeter à votre porte.

SCARRON

Enchanté, Monsieur. (A part.) Que ne puis-je l'y jeter à mon tour!

LE VICOMTE, se promenant

Il faut d'abord que vous sachiez, Monsieur Scarron, que nous sommes vous et moi les plus hommes d'esprit du royaume.

SCARRON

Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE VICOMTE

Vous êtes l'homme du monde le plus burlesque.

SCARRON, saluant

Oh! après vous.

LE VICOMTE

Vos épigrammes sont tout à fait piquantes, et vous êtes furieusement philosophe; vous savez rire de toutes choses.

SCARRON

Il est vrai que lorsqu'un sujet de rire se présente à moi, je suis homme à en profiter. Ah! ah! ah!

LE VICOMTE, *s'arrêtant devant Scarron*

Tudieu ! votre caractère me plaît, et je ferai chorus.

(*Il rit aux éclats.*)

SCARRON

Enfin, Monsieur, ne pourrais-je savoir ce qui me procure ce riant bonheur ?

LE VICOMTE, *recommençant à se promener*

Je suis un amateur passionné du bel esprit, mais comme ce serait déroger que d'écrire moi-même les beaux ouvrages que je conçois, j'ai accoutumé de les donner à quelqu'un de vous autres, pour lui faire du bien.

SCARRON

Voilà qui est noblement pensé.

LE VICOMTE

Et votre talent me plaît si extrêmement que je prétends m'adresser à vous, dès aujourd'hui.

SCARRON

Pour m'enrichir ?

LE VICOMTE

Oui, mon cher, et d'abord de mes pensées les plus sublimes et de mes sentiments les mieux poussés.

SCARRON

Monsieur, je vous suis très-obligé et je vous promets de m'adresser à vous, aussitôt que je me sentirai baisser.

LE VICOMTE

Parbleu, mon ami, vous attendriez trop longtemps, et je veux que vous profitiez dès aujourd'hui de mon genre d'esprit.

SCARRON

Je crois en effet qu'il m'est étranger, mais.....

VICOMTE

Tel que vous me voyez, j'ai le caractère très-sérieux ; je réussis beaucoup dans tous les genres de poésie, mais celui où je triomphe, c'est la Complainte.

SCARRON

Cela est peu réjouissant.

LE VICOMTE

Je suis pour l'élégie amoureuse, pour le beau sentiment, pour le doux ; vous allez en juger.

SCARRON

Mon Dieu ! Monsieur, si vous vouliez bien remettre à une autre fois.

LE VICOMTE

Vous allez voir, ce sont de mes vers.

SCARRON, à part

Affreuse situation ! elle va venir et....

LE VICOMTE

L'abondance des idées me tourmente au point que je ne

puis faire un pas sans ruminer quelque galante composition, et voici un couplet que j'improvise depuis huit jours seulement. Il m'a tout l'air d'être réussi. C'est une complainte sur la fidélité, qui est ma principale vertu.

SCARRON, à part

Que le diable t'emporte toi et tes vertus!

LE VICOMTE, déclamant

Chloé ose prétendre qu'en fait d'amour je triche :
Est-il reproche, ô Cupidon, moins mérité,
Moi qui place mon orgueil dans la fidélité ?
De quelque autre beauté, bien loin que je m'entiche,
Je ne goûte nul bonheur si j'erre en liberté,
Et je bénis les chaînes où je suis arrêté.
Dieu d'Amour, je t'implore dans cette adversité ;
Prends mes jours ou rends-moi la niche dont je parle,
Le cœur de ma Chloé, pour y vivre en King-charle.

SCARRON

La mesure...

LE VICOMTE

N'est peut-être pas très-exacte, mais cela même est un trait de génie. Une marche régulière, fi donc, c'est l'ambition d'un boîteux! D'ailleurs, la mesure, la césure, tout ce menu fretin, je n'y entends absolument rien, je m'en flatte, et c'est aussi pour cela que je m'adresse à vous autres. Mais les idées! que vous semble des idées?

Le cœur de ma Chloé, pour y vivre en King-charle.

Le King-charle est le type de la fidélité; cela n'est-il pas bien naturel?

SCARRON

En effet, voilà un chien si naturel qu'on est tenté de lui dire : Va te coucher !

LE VICOMTE

Et puis que vous semble de cet autre vers ?...

Je ne goûte nul bonheur si j'erre en liberté.

SCARRON

Tout cela est du dernier galant. Je suis un poète burlesque, mais je veux qu'on me pende s'il m'est jamais arrivé de rien écrire d'aussi bouffon.

LE VICOMTE

Vous estimez ce petit madrigal ?

SCARRON

Il est loin de m'ôter l'idée que j'ai conçue de vous.

LE VICOMTE

C'est de la poésie !

SCARRON

Il n'y a point de mot pour qualifier une telle chose.

LE VICOMTE

Vous n'en entendez pas souvent de pareilles ?

SCARRON

Heureusement. Je n'aurais plus qu'à m'aller noyer.

LE VICOMTE

Tout beau ! Point de jalousie, s'il vous plaît, vous avez du talent aussi.

SCARRON

Puisque vous le dites...

LE VICOMTE

Je m'y connais. Les Muses ne me sont point cruelles, comme vous voyez, et je serais depuis longtemps de l'Académie, si j'avais voulu.

SCARRON

Pourrait-on connaître vos titres ?

LE VICOMTE

Pardieu ! Je n'ai jamais su l'orthographe....

SCARRON

C'est bon pour les cuistres.

LE VICOMTE

Et si je ne me fais pas imprimer, c'est dans la crainte de faire concurrence à de pauvres diables qui ont besoin de cela pour vivre. Ma noblesse d'ailleurs me défend de si petites occupations.

SCARRON

Sans doute.

LE VICOMTE

Mais on sait parfaitement de quoi je suis capable. — Or, çà ! maintenant que nous avons fait connaissance et que nous

sommes les meilleurs amis du monde, quoique poètes, je vais vous dire le but de ma visite.

SCARRON, finement

Vous m'apportez votre impromptu pour le mettre dans mes œuvres et augmenter ma réputation?

LE VICOMTE

Nenni! pour celui-là, je le garde, c'est un chef-d'œuvre; mais je vous réserve autre chose. — Il faut auparavant que je vous fasse une confidence.

SCARRON

Ma foi, Monsieur, je vous avouerai que j'ai là un travail très-pressé et que...

LE VICOMTE

Et moi aussi, mon ami, je suis très-pressé et c'est ce qui fait que je vais vous quitter. (Il s'assied.)

SCARRON, à part

C'est là le chemin qu'il prend?

LE VICOMTE

Je suis amoureux....

SCARRON

D'une beauté incomparable.

LE VICOMTE

Cela est vrai. Et comme l'objet de mon adoration est une jeune dame de la plus divine intelligence....

SCARRON

Qui dit cela?

LE VICOMTE

Tout le monde.

SCARRON

A la bonne heure, cela est rassurant pour elle.

LE VICOMTE

Comment l'entendez-vous?

SCARRON

Personne n'a plus d'esprit que tout le monde.

LE VICOMTE

Hé! hé! cela n'est pas bien sûr, mais vous m'apprécierez plus tard. Elle ne me connaît point encore personnellement, et, en raison de l'esprit qu'elle a et pour soutenir l'opinion qu'on lui a donnée de moi, il m'est venu une pensée.

SCARRON

En vérité?

LE VICOMTE

Je veux lui faire ma déclaration en vers.

SCARRON

Voilà qui est fort bien imaginé, et à votre place je ne tarderais pas à m'aller mettre à l'œuvre.

LE VICOMTE

C'est ce que je veux faire ici même.

SCARRON

Ici même, dites-vous?

LE VICOMTE

Pardieu, je ne suis pas venu pour autre chose.

SCARRON, à part

Fatale rencontre!

LE VICOMTE

Vous savez ce que c'est qu'une déclaration d'amour; c'est une divagation ingénieuse qui doit exprimer des sentiments exaltés....

SCARRON

Oui, Monsieur, on fait cela chez soi, à tête reposée.

LE VICOMTE

Vous connaissez mes idées?

SCARRON

Vos idées! Du diable, si j'en connais une seule!

LE VICOMTE

Voici donc ce que je vous propose. Mes affaires me pressant tout particulièrement aujourd'hui, je désire employer votre plume à l'expression de mes sentiments. Chez moi d'ailleurs, la richesse des pensées est tantôt favorable, tantôt préjudiciable à la composition poétique. En ce moment, je ne saurais faire quoi que ce soit, sinon vous prier de vous inspirer de toutes les choses que je vous ai dites.

SCARRON

Et quelles sont ces choses?

LE VICOMTE

Vous avez été frappé de mon talent, de la beauté de mes idées. Servez-vous de tout cela, copiez-moi, soyez bien original. Surtout de la passion, vous n'en sauriez trop mettre. Vous me ferez, n'est-ce pas, cette petite chose?

(Il se lève.)

SCARRON

Je suis désespéré, Monsieur, mais j'ai là, je vous le répète, un ouvrage qu'il me faut absolument terminer, et...

LE VICOMTE

Cela vous prendra si peu de temps.

SCARRON

Impossible, vous dis-je.

LE VICOMTE, se rasseyant

Parbleu! je ne sors point d'ici que vous n'ayez promis.

SCARRON

Ah! Monsieur, je promets donc bien vite. Vous avez une manière de demander...

LE VICOMTE

Cela est vrai, je suis irrésistible! Mais, là, vous promettez tout de bon?

SCARRON

Oui, oui, je vous donne ma parole; vous pouvez partir.

LE VICOMTE

Allons! voilà qui est dit. Mon service m'appelle. Je me sauve. Adieu, mon cher poète! (Il sort.)

SCARRON

L'insupportable personnage!

LE VICOMTE, rentrant

Tournez-moi cette bagatelle comme il vous plaira, pourvu que ce soit dans les règles du bel air, et croyez que vous n'aurez pas obligé un ingrat. (Il va pour sortir, et revient.) Naturellement, vous n'en sonnerez mot à personne?

SCARRON

Soyez sans crainte. Adieu, Monsieur.

LE VICOMTE

Adieu, et comptez sur moi. (Il sort.)

SCARRON

Voilà bien de mes cerveaux éventés, de mes burlesques fâcheux, de mes ridicules achevés, de mes pousseurs de sentiments, de mes beaux esprits à la douzaine, de mes.... Bah! ne nous emportons point, et puisque j'ai promis, griffonnons-lui sa déclaration. A l'œuvre! (Il rêve un instant.) Ah! ah! ah! il ne me vient que les choses les plus bouffonnes. C'est sa faute aussi! Ecrivons toujours les drôleries, le sérieux viendra peut-être ensuite. (Il écrit rapidement.)

LE VICOMTE, rentrant

Je reviendrai prendre cela dans une petite demi-heure, n'est-ce pas?

SCARRON, effrayé

Encore? oui, oui! fort bien! oui certainement, j'y travaille, votre très-humble serviteur. (Le vicomte sort.)

Lapierre! Ce garçon est parti comme un étourneau, me laissant seul ici, en proie à toutes sortes de visites et à mon chien de destin. Serait-il rentré? Lapierre! holà!

SCÈNE CINQUIÈME

SCARRON, FRANÇOISE D'AUBIGNÉ

(Françoise entre par le fond, sans être aperçue de Scarron.)

SCARRON, sans se retourner

C'est toi, Lapierre, rentrons vitement, ou plutôt non, pousse ma chaise près de cette table et va mettre les verrous; je ne veux plus être chez moi pour personne, entends-tu?

(Françoise roule le fauteuil vers la table, puis se place devant Scarron.)

FRANÇOISE

Voilà une partie de vos ordres exécutée, Monsieur Scarron; pour le reste, cela me sera plus difficile, puisqu'il me faudrait commencer par m'en aller moi-même.

SCARRON

Mademoiselle d'Aubigné! (A part.) L'impatience que m'a donné l'autre me faisait oublier... (Haut.) Restez, Mademoiselle, je vous en prie, et dans le moment où je suis l'homme de France le plus assommé, ne m'ôtez pas, en vous éloignant, la joie de rêver que je suis heureux.

FRANÇOISE

Si vous voulez que je reste, quittez, je vous prie, le ton de la galanterie; parlez-moi, comme vous l'avez toujours fait, le langage tout uni de la vérité. Votre cœur, je m'en doute, ne dit pas toujours ce qu'il pense aux gens qui ne le comprendraient pas; mais à moi....

SCARRON

Achevez, Mademoiselle, vous ne sauriez croire le bien que me font vos paroles. Vous avez donc deviné que je ne suis pas, au fond, si méchant qu'on affecte de le croire? Vous ne me craignez pas, vous?

FRANÇOISE

Je serais bien ingrate! Vous m'avez jusqu'à présent si généreusement épargnée!

SCARRON

Epargnée! la beauté et l'innocence ont-elles jamais eu à se plaindre de moi? En ma qualité de satirique, ma juridiction embrasse à peu près tout le monde habitable; mais là où vous êtes, Mademoiselle, commence la terre de refuge.

FRANÇOISE

Il m'a paru, en effet, que votre esprit ne s'attaque point aux choses vraiment respectables et que, sous la forme railleuse qu'il affectionne, il se propose toujours le but louable du moraliste.

SCARRON

Quelle fortune pour un auteur burlesque, de se voir si bien apprécié par une personne aussi sage!

FRANÇOISE

Il me semble qu'il n'y a dans mes paroles d'autre sagesse que celle que vous m'inspirez vous-même.

SCARRON

En effet, à quoi servirait la folie, sinon à aiguillonner la sagesse? — Ceci m'amène à vous féliciter, Mademoiselle, d'une résolution que, dit-on, vous allez prendre.

FRANÇOISE

Moi! quelle résolution?

SCARRON

La plus importante de toutes. On parle de votre mariage.

FRANÇOISE

Oh! cette affaire est loin d'être conclue!

SCARRON, cherchant ses mots

Le sentiment est une belle chose, Mademoiselle, mais la raison vaut encore mieux .... La véritable philosophie consiste à se plier à toutes les vicissitudes de la vie, et.... (à part) On dirait qu'elle sourit. La maudite commission qu'on m'a donnée là! Je ne sais comment mener à bien mon homélie. (Haut.) Il est difficile d'échapper au pouvoir des circonstances.... et dangereux pour une femme de ne point se rendre à certaines considérations qui.... Vous me comprenez, Mademoiselle?

FRANÇOISE, malicieusement

Pas tout à fait encore.

SCARRON

Il est des raisons que le lien, il est, dis-je, des liens que la raison conseille, et...

FRANÇOISE, à part

Ma marraine lui a fait sa leçon.

SCARRON

Et quand on nous offre une position qui réunit toutes les convenances, on peut, à défaut d'un entraînement plus doux, se rendre à des considérations d'un ordre supérieur, se dire par exemple que c'est une épreuve que le ciel nous envoie. (A part.) Ouf!

FRANÇOISE, à part

C'est bien cela!

SCARRON

Vous comprenez, maintenant?

FRANÇOISE, un peu moqueuse

Continuez, je vous prie.

SCARRON, à part

Je ne sais plus trop que dire. La voilà, ma foi, qui sourit de plus belle.

FRANÇOISE

O Monsieur Scarron, que vous plaidez mal votre cause et que votre cause est mauvaise!

SCARRON

Mademoiselle....

FRANÇOISE

Mme de Neuillant vous a soufflé votre rôle, n'est-il pas vrai?

SCARRON

En cette affaire, Mademoiselle, la baronne de Neuillant n'a en vue que votre intérêt.

FRANÇOISE

Qu'elle entend un peu trop selon sa nature particulière. Elle est bonne, sans doute, mais elle place ma félicité où moi je pressens tout le contraire. De grâce, ne vous mettez pas avec elle.

SCARRON

Cependant, Mademoiselle......

FRANÇOISE

S'il faut un jour que je prenne un époux, je veux le prendre selon mon cœur, fût-il aussi pauvre que moi.

SCARRON

Mais il faut vivre.

FRANÇOISE

Nous vivrons et nous vivrons heureux, car nous nous aimerons.

SCARRON, *à part*

Qu'elle est charmante! et avec un pareil trésor quel homme se sentirait pauvre?

FRANÇOISE

C'est convenu, vous êtes de mon parti et vous me défen-

drez contre la baronne. En venant vous trouver de sa part, savez-vous ce que je pensais?

SCARRON

Eh bien?

FRANÇOISE

Qu'elle ne comprenait rien à votre caractère et qu'en m'envoyant causer avec vous, ce beau calcul de sa politique n'aboutirait qu'à nous liguer tous deux contre elle.

SCARRON

Je le voudrais bien, mais....

FRANÇOISE

Que craignez-vous? Si l'on vous gronde de n'avoir pas réussi, votre esprit inventif imaginera aisément quelque bonne excuse.

SCARRON

Mon esprit inventif n'a que faire d'inventer ici, Mademoiselle; je dirai tout bonnement à Madame de Neuillant qu'il n'est point facile, lorsqu'on vous voit, de plaider en faveur d'un autre.

FRANÇOISE, légèrement troublée

Parlons un peu de vous maintenant. Avez-vous sur le métier quelque nouveau chef-d'œuvre?

SCARRON

Il n'est pas question de chefs-d'œuvre. Vous voyez devant vous un homme singulièrement empêché; j'ai à faire un tout

petit ouvrage qui m'embarrasse plus qu'un grand. Et avec ça, il est pressé.

FRANÇOISE

En ce cas, Monsieur, je prends la fuite.

SCARRON, vivement

Tout au contraire, restez et aidez-moi.

FRANÇOISE

Vous aider, comment?

SCARRON

Il me faudrait être sérieux, éloquent, pathétique. Or, mon génie naturel me porte à plaisanter à tout propos et à propos de tout; mais il me semble qu'en votre présence, je risquerais volontiers un ton nouveau.

FRANÇOISE

Prenez-y garde! en tout genre, la première condition pour bien faire est d'être naturel.

SCARRON

Je le serai! je le serai! Je n'ai qu'à vous regarder, qu'à vous entendre, et je penserai les belles choses que je vais dire et je dirai les belles choses que je pense.

FRANÇOISE

De quoi s'agit-il?

SCARRON

D'une déclaration. Il faut que je demande le cœur et la main d'une jeune beauté.

FRANÇOISE, *contenant son émotion*

Ah! et quelle est la personne à qui tant de bonheur est réservé?

SCARRON

Quant à cela, je n'en sais pas plus que vous-même. J'ignore son nom.

FRANÇOISE

Elle est sans doute bien belle; ses grâces et son esprit la mettent au-dessus des autres femmes; car à qui le célèbre Scarron donnerait-il son cœur, si ce n'est à une personne....

SCARRON

Qui vous ressemble en tout.

FRANÇOISE

Voilà que vous raillez! je vous laisse.

SCARRON

Seul!

FRANÇOISE

Seul! n'êtes-vous pas avec l'image de celle que vous aimez? Je craindrais de faire plus longtemps diversion à vos amoureuses pensées.

SCARRON

Il n'y a pas diversion. Restez, je vous prie.

FRANÇOISE

Cependant votre cœur est engagé.

SCARRON

Oui, mais non pas comme vous croyez.

FRANÇOISE

N'allez-vous pas écrire une déclaration ?

SCARRON

Si bien ! mais ce n'est pas pour mon compte.

FRANÇOISE, à part

Quel bonheur ! (Haut.) Ah ! c'est pour un autre que vous?

SCARRON

Un homme de qualité m'a chargé de lui faire quelques vers pour la personne dont il est épris. Comme il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper aux instances de ce personnage, je lui ai fait une promesse; mais, seul, et surtout avec les idées qu'il croit m'avoir données, à moins de retomber dans le burlesque, je n'en viendrais jamais à bout. Ainsi, je vous en supplie, aidez-moi.

FRANÇOISE

Vous me mettez là à une difficile épreuve. Des vers de cette espèce....

SCARRON

Essayons toujours. Tenez, comme j'ai lieu de me défier de ma façon ordinaire de procéder, je vous propose de dicter le premier quatrain.

FRANÇOISE

Non, c'est au maître de commencer.

SCARRON

Cependant, vous êtes la Muse.

FRANÇOISE

Prête à suivre Apollon.

SCARRON

Apollon! Permettez-moi de vous dire...

FRANÇOISE

Allons, allons, commencez, et ne laissez pas l'inspiration s'évaporer en de vaines réflexions, je vous écoute.

SCARRON

J'obéis donc.

(Il retourne le feuillet déjà griffonné, rêve un instant et écrit.)

Alors que je vous vis pour la première fois,
O belle, ravissante au milieu des plus belles,
Captivant du regard les cœurs les plus rebelles,
Je m'inclinai soumis et je restai sans voix!

(A part.) Si elle voulait comprendre!

FRANÇOISE

Voilà qui est admirable. Que vous êtes heureux!

SCARRON

Oui, plus heureux que je ne saurais dire. — A votre tour maintenant.

FRANÇOISE

Je n'oserai jamais!

SCARRON

Courage!

FRANÇOISE

Vous m'avez montré un chemin où je ne puis guère vous suivre et me voici dans un bel embarras; pour parler de l'amour, il faudrait le connaître.

SCARRON

A votre âge, à défaut de souvenirs, on a l'imagination.

FRANÇOISE

Je crains de dire des folies. (Elle dicte.)

Un sentiment nouveau s'éveilla dans mon âme,
Et je crus n'avoir point vécu jusqu'à ce jour :
Est-ce vivre en effet que vivre sans amour ?
Mais l'amour sans bonheur est un foyer sans flamme !

SCARRON

A merveille ! c'est exquis ! que de grâce et que de sentiment ! Ah ! mademoiselle, quel dommage que vous n'aimiez pas, vous, si bien faite pour aimer.

FRANÇOISE

Ainsi, vous vous moquerez toujours ?

SCARRON

Je vous dis, Mademoiselle, que vos vers sont excellents et que je n'ai qu'à bien me tenir.

FRANÇOISE

Nous voici au troisième couplet ; à vous la balle.

SCARRON

Il faudrait exprimer un doux espoir et finir par une demande formelle. Voyons.

Puis-je espérer jamais tant de gloire et d'honneur,
Que de voir, souriant à l'amour qui l'implore,
Ma jeune Déité, comme la jeune Aurore,
Venir du haut des cieux m'apporter le bonheur ?

FRANÇOISE

Vous n'écrivez pas; à quoi pensez-vous?

SCARRON

A vous!

FRANÇOISE, étonnée

A moi?

SCARRON

Je veux dire, à vous le dernier quatrain.

FRANÇOISE

Ah, oui! Mais remarquez que c'est le plus difficile; la demande formelle, comme vous dites, et je n'ai aucune expérience de ces choses. La tâche est trop forte pour moi.

SCARRON

Partageons, alors.

Ange, Vierge et Déesse, en vous tout est suprême!

FRANÇOISE

Ange, abaissez vers moi votre regard si doux;
Vierge, voyez la main que vous tend un époux;

SCARRON, avec exaltation

Déesse, faites dieu ce mortel qui vous aime!

FRANÇOISE

Sublime! voilà une déclaration qui me paraît tout à fait irrésistible.

SCARRON

Oui, ce madrigal doit être parfait, l'esprit et la forme vous en appartiennent.

FRANÇOISE

A quoi pensez-vous, cher maître? ce joyau est bien votre propriété.

SCARRON

Nullement. Inspiration heureuse, tours élégants, c'est vous qui m'avez tout donné. Ces vers sont mille fois trop beaux pour celui qui me les a demandés.

FRANÇOISE

Quel homme est-ce donc?

SCARRON

Vous allez en juger, car je l'entends.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, LE VICOMTE

LE VICOMTE

(Sans remarquer Françoise qui s'est retirée au fond de la scène.)

Eh bien, mon cher poète, vous avez terminé?

SCARRON

Chut! il y a quelqu'un là.

LE VICOMTE

Ah, diantre! donnez-moi vite la chose.

SCARRON, montrant le feuillet

Voici, mais ce n'est qu'un brouillon, il faudra faire copier.

LE VICOMTE

Pas une rature! brouillon admirable. Il est vrai que vous n'aviez qu'à écrire mes idées.

SCARRON, qui a plié le papier, — à part

Etourdi! qu'ai-je fait? bouffonneries et tendresses, j'ai tout mis sur le même feuillet. (Haut.) Il y a différents griffonnages sur ce papier, faites bien attention.

LE VICOMTE

Donnez, donnez.

SCARRON

Saurez-vous au moins distinguer ce qui vous concerne?

LE VICOMTE, prenant le feuillet

Certes! — Grand merci! au revoir. (Il s'éloigne, puis revient.) Ah! ça, vous avez été discret, et personne . . . . . (Apercevant Françoise qui revient en scène.) Que vois-je? Ah, ciel! Je suis dans un ravissement!

SCARRON, à part

Il la connaît donc?

LE VICOMTE

Mademoiselle, vous avez devant vous une des plus pitoyables victimes de vos merveilleux attraits.

SCARRON, à part

Pour pitoyable, je le crois.

FRANÇOISE

Monsieur!

LE VICOMTE

Sur l'honneur, Mademoiselle, la joie que je ressens à vous voir me jette dans une effroyable perplexité, puisqu'elle m'ôte jusqu'à la faculté de penser.

SCARRON, à part

Pas celle de parler du moins.

FRANÇOISE

Cette situation d'esprit est pénible et vous devez avoir hâte d'y échapper.

LE VICOMTE

Quoi? Renoncer au bonheur de vous contempler, est-ce en mon pouvoir? Est-ce que votre céleste image n'éblouit pas toujours ma vue, puisque le souvenir de vos beautés est un charme inséparable de mon existence? Oui, Mademoiselle, je vous vois en tous lieux.

SCARRON

Excepté dans ce jardin. Vous ne l'aviez point aperçue tout à l'heure.

LE VICOMTE

L'amour que vos beaux yeux ont allumé dans mon âme est aussi incomparable que vos divins attraits, et de même que l'excès de vos perfections vous élève au-dessus des autres mortelles, de même l'excès de mon adoration ne se peut dire que dans des paroles qui soient au-dessus du langage des hommes.

SCARRON, à part

Sans doute il va parler le langage des dieux.

FRANÇOISE

Un pareil discours met une personne de mon sexe et de mon âge dans un étrange embarras. Permettez donc....

(Elle veut s'éloigner.)

LE VICOMTE

Arrêtez, Mademoiselle, Madame la baronne de Neuillant est instruite de mes sentiments pour vous.

SCARRON, à part

Ce serait lui?

FRANÇOISE

C'est donc en sa présence qu'il conviendrait.....

LE VICOMTE

C'est pardieu vrai! A moi de vous quitter la place; mais avant de m'éloigner, souffrez, Mademoiselle, que je profite de cette occasion inespérée pour vous offrir l'humble tribut de mon admiration. (Il présente le papier à Françoise.)

SCARRON, à part

C'était elle, la beauté de son choix! Il n'a pas mauvais goût. Ainsi elle va recevoir une déclaration faite par elle-même, la rencontre est plaisante. (Haut.) Monsieur le vicomte, un peu de générosité; ne me privez pas du plaisir d'entendre de si belles choses, c'est de la poésie, n'est-il pas vrai? Et c'est vous dont la plume amoureuse...

FRANÇOISE

Je vous en prie, Monsieur le vicomte, veuillez nous lire cela à haute voix.

LE VICOMTE

Mademoiselle, lorsque vous daignez commander, rien n'est au-dessus de mon zèle, et quoique ma modestie ait à souffrir, ses souffrances ne sont rien au prix de la gloire que j'acquiers en vous obéissant. La lecture de ces petits vers voudrait peut-être quelque peu de mystère.

SCARRON

Un poète faire mystère de ses vers, où avez-vous vu cela?

FRANÇOISE

Où la poésie a-t-elle plus le droit de se faire entendre que dans le temple des Muses?

LE VICOMTE

L'inspiration en est louable, bien que la forme en soit sans doute imparfaite.

SCARRON, à part

Peste! il est difficile.

FRANÇOISE

Nous écoutons, Monsieur.

LE VICOMTE, à Scarron

Mon cher, avec mon talent pour la déclamation, je vais lui faire un effet...

SCARRON

Nous sommes tout oreilles.

LE VICOMTE lit avec affectation

Ne t'étonne pas si je crois toujours
Voir une aile blanche où ton col se ploie,

(A part.) Bien trouvé! charmant. (Haut.)

C'est là le secret de tous mes amours :
Je suis un oison qui cherche son oie.

(A part.) Que diantre est-ce là? (Haut.) Pardon, Mademoiselle, dans l'exaltation où je suis, je fais une confusion involontaire. Le ravissement où me jettent vos charmes m'a fait composer différentes petites pièces. (Bas à Scarron.) Que diable m'avez-vous mis là-dessus?

FRANÇOISE

C'est moi qui vous inspire ces doux aveux?

SCARRON, au vicomte

Pas là! tournez! prenez à la suite.

LE VICOMTE, à part

La suite? oui, oui. (Haut. Mon empressement à vous obéir,

Mademoiselle, est la cause d'une erreur fâcheuse pour moi seul.

FRANÇOISE

Je l'entends bien ainsi, Monsieur.

SCARRON, bas

Le revers! le revers!

LE VICOMTE, lisant

Ne t'étonne pas si j'aime à te voir! — Ah, que cela est vrai! C'est bien cela, m'y voici. (Il met un genou en terre.)

Ne t'étonne pas si j'aime à te voir,
Si chaste et si fière, ô noble Clorinde,
Passer tête haute en ton manteau noir,
Je suis un dindon qui cherche sa d....

SCARRON, riant

Ah, ah, ah!

FRANÇOISE

Mais, c'est de plus en plus flatteur!

LE VICOMTE

Mademoiselle, je vous dois...

SCARRON, riant

Je n'y tiens plus!

LE VICOMTE

(A part.) Misérable bouffon! (Haut.) Certes, l'égarement, le feu poétique, mon amour extraordinaire; je vous supplie, Mademoiselle, d'excuser... Je ne sais comment vous expliquer....

FRANÇOISE

N'expliquez rien, Monsieur, il m'en coûte peu de croire que vous ne trouverez point ici l'objet de votre flamme.

(Elle se retire au fond du jardin.)

LE VICOMTE (baissant la voix), à Scarron

Monsieur Scarron, c'est une trahison horrible!

SCARRON

Vous me querellez à présent?

LE VICOMTE

Que n'êtes-vous en état de me répondre? Vous me devez une réparation, morbleu!

SCARRON

Et par la morbleu aussi, suis-je responsable de votre inadvertance? Je vous ai assez fait signe.

LE VICOMTE

Mais pourquoi aussi barbouiller tant de choses sur un même papier?

SCARRON

Est-ce ma faute si vous êtes l'homme le moins fait pour écouter les gens? Tournez donc le feuillet.

LE VICOMTE, lisant

Alors que je vous vis pour la première fois. Y suis-je?

SCARRON

Eh, pardieu!

LE VICOMTE

N'y a-t-il rien au bout de cela, au moins? (Il lit tout bas.)

SCARRON

Eh bien! cela vous va-t-il?

LE VICOMTE

Oui, assez. Allons, je suis généreux, je vous pardonne, puisque c'est moi qui ai tort. Mais quelle étonnante distraction!

SCARRON, gaiement

C'est encore un trait de génie.

LE VICOMTE, à Françoise qui s'est rapprochée

Mademoiselle....

FRANÇOISE

Il suffit, Monsieur, vos vers m'ont donné à connaître assez clairement vos préférences. Il ne me reste plus qu'un souhait à former, c'est que vous ne tardiez pas trop à rencontrer l'objet de vos désirs.

LE VICOMTE

Mais veuillez croire que ces vers ridicules n'ont rien de commun avec mes sentiments.

FRANÇOISE

D'où vient alors que vous les avez faits?

LE VICOMTE

Tenez, la vérité est...

FRANÇOISE

Laissons cela.

LE VICOMTE

Il faut que vous sachiez....

FRANÇOISE

De grâce! vous m'en avez assez appris.

LE VICOMTE

Permettez, Mademoiselle, vous ne m'entendez point. Dans mon enthousiasme pour vos incomparables perfections, n'étant pas assez maître de moi pour exprimer congruement mes pensées, j'avais chargé Monsieur Scarron du soin de les traduire en des termes que je lui ai inspirés.

FRANÇOISE

C'en est trop, et votre explication est une offense de plus.

LE VICOMTE

Mais daignez m'entendre jusqu'au bout. C'est par excès de passion que....

FRANÇOISE

Mon Dieu, Monsieur, adorez tout ce que vous voudrez, mais encore une fois, veuillez m'épargner. (Elle va au-devant de la baronne qui paraît au fond de la scène et lui parle à voix basse.)

LE VICOMTE, à Scarron

Tudieu! les vers d'autrui me portent malheur!

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, LA BARONNE

LA BARONNE, à Françoise

Vous dites ?

FRANÇOISE

Oui, Monsieur que voilà s'est permis....

LA BARONNE, sévèrement

C'est avec mon autorisation, et votre devoir est d'écouter, comme il convient à une fille modeste, les sentiments que le vicomte vous fait l'honneur de vous exprimer.

FRANÇOISE

Après les étranges galanteries que Monsieur vient de me débiter ici, je me crois fondée à lui dire en votre présence que je ne saurais agréer sa recherche.

LA BARONNE

Etranges galanteries? que peut signifier?

LE VICOMTE, bas à la baronne

Ma foi, je crois la partie perdue; le destin y met de la mauvaise volonté. Je vous conterai cela.

LA BARONNE

Allons donc, mon cher Vicomte, est-ce qu'on prend un caprice au sérieux? (A Françoise.) Mademoiselle, je suis fort mal satisfaite de votre conduite. J'ignore ce qui s'est passé,

mais tout me donne à croire que si quelqu'un ici a des torts, c'est vous.

FRANÇOISE

Madame.....

LA BARONNE

Ne contestez point, et répondez. Voulez-vous, oui ou non, vous conformer à mes intentions?

FRANÇOISE

Ma chère marraine.....

LA BARONNE

Point de phrases, répondez d'un mot.

FRANÇOISE, avec fermeté

Je vous répondrai donc, sans phrases, que je m'en tiens à la résolution que j'ai eu l'honneur de vous faire connaître.

LA BARONNE

Vicomte, c'est une grande enfant, et ses refus n'ont point d'importance. A cet âge, on refuse dans la crainte de faire voir que l'on accepte. Françoise, je vous laisse la journée pour réfléchir, mais j'espère que demain......

FRANÇOISE

Demain, je répondrai comme aujourd'hui. En pareil circonstance, je ne saurais prendre conseil que de mon cœur.

LA BARONNE

Monsieur l'abbé Scarron, vous ne l'avez donc pas sermonnée?

SCARRON

L'abbé Scarron, Madame, y a perdu son latin. Mademoiselle me rendra témoignage, que j'ai tenu ma promesse.

FRANÇOISE

Certes ! Mais il est telles causes que Monsieur Scarron lui-même est impuissant à gagner.

LA BARONNE

Vous faites bien la déterminée, mais à mon tour je puis prendre une résolution, et si vous me poussez à bout.....

LE VICOMTE

De grâce, Madame la baronne, pas d'extrémités.

LA BARONNE

Nous avons, Dieu merci, des couvents pour les filles obstinées. Nous vous mettrons à la raison, Mademoiselle.

LE VICOMTE

C'en est assez, Baronne; souffrez que je réclame votre indulgence pour Mademoiselle d'Aubigné. Je ne suis pas de ceux qui s'accommoderaient d'être aimés par force.

LA BARONNE

Je reconnais votre générosité, mon cher Vicomte. Vous le voulez, brisons là. (Bas.) Mais en resterez-vous sur un refus ?

LE VICOMTE, de même

Pardieu ! si elle me refuse, c'est tant pis pour elle.

LA BARONNE, à part

Il le prend gaîment, mais je ne renonce pas, moi. (Haut.) Votre bras, Vicomte. (Ils sortent.)

SCÈNE HUITIÈME

SCARRON, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Madame de Neuillant est vraiment fâchée; accomplira-t-elle ses menaces? N'importe, je me sens tout heureuse de l'incident qui me débarrasse de l'importun personnage. — Je vous dois beaucoup de reconnaissance, Monsieur Scarron.

SCARRON

Le hasard seul a tout fait, Mademoiselle.

FRANÇOISE

Je ne crois pas au hasard. Mais l'avenir... Qu'ai-je à faire, maintenant? Sans famille et sans amis, si ma marraine me retire sa protection......

SCARRON

Etes-vous bien sûre de n'avoir point d'amis? Je vous en connais un pourtant qui vous sera fidèle, quoi qu'il arrive. A la vérité, c'est un pauvre sire, contrefait et malade, et qui ne peut être d'aucune utilité ni à lui-même, ni aux autres. Que n'est-il en ce moment jeune et vigoureux, beau et riche, avec quelle joie et quel empressement il vous dirait

que les biens de ce monde ne lui semblent précieux que pour les partager avec vous.

FRANÇOISE

Cet ami inconnu ignore-t-il donc que l'on partage autre chose encore que les prospérités? — Vous ne répondez pas à ma question?

SCARRON

Vous m'avez compris. Mais l'aspect de ma personne suffit à vous répondre. Ne faudrait-il pas tous les trésors de l'Inde pour racheter tant de laideurs et d'infirmités?

FRANÇOISE

Non, non, cher protecteur; tel que vous êtes, vous me paraissez plus favorisé du sort que tant d'opulents personnages. Votre esprit, votre cœur valent cent fois à mes yeux des trésors que je n'ai jamais désirés. Ce que j'ai envié quelquefois, c'est le privilége d'être sans cesse auprès de vous. Il me semblait (c'était de l'orgueil peut-être) que nul ne vous comprendrait comme moi, que je saurais mieux que personne prévenir vos désirs, vous soigner, calmer vos souffrances, apporter enfin dans votre existence assez de douceur pour que vous puissiez quelquefois, aussi bien que les autres hommes, remercier Dieu du bonheur de vivre.

SCARRON

Ce serait une œuvre d'ange! Et vous pourriez consentir à vivre à mes côtés, vous qui mériteriez un trône?

FRANÇOISE, lui tendant la main

Vivre pour vous seul, je n'ambitionne point d'autre gloire.

SCARRON, l'attirant à lui

Est-ce que vous m'aimez un peu? Il ne faudrait pas m'épouser tout à fait par pitié. Moi, je vous aime depuis le jour où je vous ai vue.

O Belle, ravissante au milieu des plus belles,
Captivant du regard les cœurs les plus rebelles!

Vous souvenez-vous de la première fois que je vous vis?

FRANÇOISE, souriant à demi-voix

A la suite, à la suite!

SCARRON

La suite? oh, je la sais:

Un sentiment nouveau s'éveilla dans mon âme
Et je crus n'avoir point vécu jusqu'à ce jour.

Vous fîtes ce couplet! c'est donc là votre réponse. O, Françoise, tu es admirable! Mais tant de bonheur n'est-il pas un songe? Ne vas-tu pas ouvrir tes ailes et t'envoler?

FRANÇOISE, gaiement

Oh, ne parlez pas de mes ailes, ou le vicomte va revenir!

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, LA BARONNE DE NEUILLANT

LA BARONNE

Le Vicomte renonce décidément. Voilà une belle alliance manquée. (A Françoise.) Cela vous regarde; je ne me mettrai plus en quête d'un mari pour une fille si difficile....

SCARRON

En madrigaux.

LA BARONNE

C'est vous, Monsieur Scarron, qui avez fait tout le mal.

SCARRON

Aussi, me voyez-vous prêt à le réparer.

LA BARONNE

Par quel moyen ?

SCARRON

Par un mariage.

LA BARONNE

Puisqu'on vous dit que le Vicomte regarde l'affaire comme rompue.

SCARRON

Ce n'est pas lui non plus qui épouse Mademoiselle d'Aubigné.

LA BARONNE

Et qui donc?

SCARRON, *s'inclinant*

Moi-même, votre repentant serviteur.

LA BARONNE

Voilà une bonne plaisanterie !

SCARRON

Madame la baronne, je n'ai de ma vie été plus sérieux.

LA BARONNE

Vraiment? Ah, ah, ah! (A Françoise.) Vous ne riez pas, vous?

FRANÇOISE

Je m'en garderais bien. Monsieur Scarron a ma parole.

SCARRON

Je vous avais prévenue, Madame.

LA BARONNE

Allons, trève de folies! — Ne voyez-vous pas, Françoise, que Monsieur Scarron se moque de vous? Et d'ailleurs, il est abbé.

SCARRON

Comme le roi est chanoine. Mon abbaye me rapporte quelques rentes jamais payées, voilà tout. Mais, la couronne de France fût-elle attachée à ce bénéfice, j'y renoncerais de grand cœur pour la main d'une si adorable personne.

LA BARONNE

Oui, voilà le langage qu'il faut pour tourner les jeunes têtes; mais je ne veux pas, ma pauvre petite, que vous ayez à vous repentir toute votre vie d'un instant d'illusion. Quel mariage! à votre place j'entrerais plus vite au couvent.

SCARRON

Au couvent, elle ne serait qu'une simple nonne; ici, elle sera une divinité bienfaisante.

LA BARONNE

Après vos sottes façons d'aujourd'hui, j'ai presque envie de vous abandonner à cette ridicule destinée.

SCARRON

Bien obligé, Madame.

FRANÇOISE

Faites, ma chère marraine, je vous en prie. Soyez certaine que je n'oublie aucun de vos bienfaits; veuillez y mettre le comble aujourd'hui par votre consentement.

LA BARONNE

Voilà une belle passion, en vérité! Bah! cela vous regarde. Vous préférez Monsieur Scarron au mari que l'on vous proposait, soit, Mademoiselle. Après tout, c'est un choix où je ne suis point obligée d'être plus difficile que vous.

SCARRON

Ah! Madame, que ne puis-je me jeter à vos pieds!

LA BARONNE, sans l'écouter

Un mot pourtant. Avant de passer outre, je trouve sage d'attendre que votre prétendu ait au moins de quoi vous faire vivre. — Venez, ma chère. — Monsieur Scarron, je ne m'oppose plus au bonheur de ma filleule, puisque bonheur il y a, mais vous m'avez entendue : Quand vous aurez de quoi vivre. (A part.) Et d'ici là.....

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, LAPIERRE

LAPIERRE, tout essoufflé

Monsieur! Monsieur! grande nouvelle! vous voilà le MALADE DE LA REINE avec quinze cents livres de pension! Nous en recevrons le premier quartier aujourd'hui même.

SCARRON

Que dis-tu?

LA BARONNE

Une pension de la Reine!

SCARRON

Ah! l'heureux coup du sort et que cela tombe à merveille! Lapierre, prête-moi ton bras, je veux aller baiser la main de Sa Majesté. (Il se lève par un effort énergique.)

LAPIERRE

Ah! mon bon maître, ne bougez donc pas! Quelle imprudence, mon Dieu!

SCARRON

Ne crains rien, il me semble, tant je suis heureux, que je pourrais danser la gavotte. Tous mes vœux sont comblés. Françoise, votre main. Madame la baronne, certaine condition est remplie, je puis donc vous présenter Madame Scarron. (Il retombe dans son fauteuil.)

FRANÇOISE, à la baronne

Vous le voyez, c'était écrit.

LA BARONNE

Il faut bien se rendre. Soyez heureux !

SCARRON, avec émotion

Merci, mon brave Lapierre, je te dois la seule idée raisonnable que j'aie eue de ma vie ! comment te prouver ma gratitude ?

LAPIERRE

Laissez donc, mon cher maître, si vous êtes content, votre vieux serviteur l'est deux fois plus que vous.

(Il s'essuie les yeux.)

La toile tombe.

FIN DES ESSAIS DRAMATIQUES

TABLE

CHARLES FOURNEL

ESSAIS DRAMATIQUES

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR

H. FRÉD. AMIEL

VALÉRIE.
LE VIOLON MAGIQUE.
SCHINDERHANNES.
LE MARIAGE DE SCARRON.

PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ & FISCHBACHER

NEUCHATEL
LIBRAIRIE J. SANDOZ

GENÈVE
LIBRAIRIE DESROGIS

1878

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIES (1848).

FOLLES IMAGES (1859).

LÉGENDES DORÉES (1862).

